RÉVOLUTIONS DE L'INDE

PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

OU

MÉMOIRES DE TYPOO-ZAEB,

SULTAN DU MAISSOUR.

RÉVOLUTIONS DE L'INDE

PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

OU

MÉMOIRES DE TYPOO-ZAËB,

SULTAN DU MAISSOUR,

Écrits par lui-même, et traduits de la langue indostané;

PUBLIÉS

Par ANTOINE FANTIN-DESODOARDS,
citoyen français.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez GEORGE BRIDEL, à l'imprimerie de l'UNION,
rue Neuve-Augustin, n°. 21.

Et se trouve

Chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. XCVI. (*n. st.* IV.)

Librarian
Burgersdijk
2-1-27
14273
7-5-29 K

SOMMAIRES

DE LA TROISIÈME PARTIE.

I. *Situation politique de l'Indostan en 1766.*

II. *Quelles étaient les puissances principales qui dominaient dans cet empire démembré. État des possessions anglaises.*

III. *Les Anglais maîtres de Surate.*

IV. *Étendue du pays soumis à Abdalak, sultan des Aghuans.*

V. *Aperçu de la république des Seikes.*

VI. *Etat de la soubadie du Dékan sous Nisam-el-Moluk et ses successeurs.*

VII. *Étendue, population et gouvernement de la république des Marattes.*

VIII. *Situation géographique des états d'Heyder-Aly-Kan, et leur puissance politique.*

IX. *Heyder abandonne la ville de Siring-Patnam pour fixer sa résidence dans Bednore, qui prend le nom d'Heyder-Nagur.*

X. *Particularités de la vie de ce conquérant; détails sur sa famille.*

XI. *Sa manière de vivre et de s'habiller.*

XII. *Observations sur les baliadères, danseuses célèbres de l'Indostan.*

XIII. *Heyder-Aly-Kan se prépare à la guerre contre les Anglais.*

XIV. *Il s'empare des îles Maldives et les réunit à ses états.*

XV. *Description des îles Maldives; forme de leur gouvernement.*

XVI. *État des comptoirs portugais.*

XVII. *Description des possessions hollandaises dans l'Indostan.*

XVIII. *Comptoir appartenant aux Danois.*

XIX. *Situation politique de la compagnie française des Indes dans l'Indostan en 1766.*

XX. *Les actionnaires prennent quelques mesures pour le rétablissement de leur commerce.*

XXI. *Le banquier genevois Necker s'annonce comme ayant des moyens infaillibles de rendre à la compagnie son ancien lustre.*

XXII. *Les actionnaires, trompés par ce négotiant, font de nouveaux fonds pour alimenter leur commerce dans les Indes.*

XXIII. *Toutes les spéculations de la compagnie sont erronées; elle marche rapidement vers sa décadence.*

XXIV. *Dispositions politiques d'Heyder au commencement de la guerre.*

XXV. *Les Anglais, pour le tromper, veulent lui envoyer une ambassade; il la refuse.*

XXVI. *Ils engagent le souba du Dékan à porter la guerre dans le Maissour.*

XXVII. *Les Marattes se joignent aux troupes de Nizam-Daula.*

XXVIII. *Délire des Anglais à cette nouvelle; ils ne se flattent de rien moins que de conquérir tous les états d'Heyder.*

XXIX. *Heyder s'adresse à tous les peuples qui habitent l'Indostan; il leur peint la perfidie des*

Anglais, qui profitent de leurs dissentions pour s'élever sur leurs ruines

XXX. *Les Marattes, gagnés par les raisons du sultan du Maissour, font la paix avec lui; le souba du Dékan prend le même parti.*

XXXI. *Tout le poids de la guerre tombe sur les Anglais, qui ne s'y attendaient pas.*

XXXII. *Heyder fait reconnaître son fils Typoo-Zaëb nabad du Carnate par le souba du Dekan.*

XXXIII. *Il déclare la guerre à Mohammet-Aly-Kan, que les Anglais reconnaissaient pour nabad du Carnate.*

XXXIV. *Le conseil de Madras arme en faveur de Mohammet-Aly-Kan.*

XXXV. *Heyder entre en campagne; état de son armée.*

XXXVI. *Le souba du Dékan se réunit au sultan du Maissour avec quarante mille hommes.*

XXXVII. *La puissance des Anglais dans l'Indostan était à son plus haut période; leurs armées montaient à quatre-vingt-dix mille hommes.*

XXXVIII. *Le général Shmith est chargé par le conseil de Madras de la conduite de cette guerre; état de son armée.*

XXXIX. *Commencement des hostilités entre les Anglais et les Misoréens.*

XL. *Heyder, après avoir for é les défilés des Gattes, se porte sur Arcate.*

XLI. *Il s'empare de Cavéripatnam.*

XLII. *A cette nouv lle les Anglais font retraite.*

XLIII. *Smith, attaqué par Heyder, profite de la nuit pour se retirer de nouveau.*

XLIV. *Heyder, poursuivant les Anglais, vient camper à Tirnmalé.*

XLV. *Typoo-Zaëb fait le dégât jusqu'aux portes de Madras; terreur qui s'empare des habitans.*

XLVI. *Bataille de Tirnmalé; les troupes du souba du Dékan fuient lâchement, jettent le désordre dans l'armée misoréenne, qui est obligée de faire retraite.*

XLVII. *Suites de la bataille de Tirnmalé.*

XLVIII. *Les troupes du souba du Dékan se séparent de celles d'Heyder.*

XLIX. *Heyder rentre en campagne pour effacer le souvenir de cette journée.*

L. *Siège d'Ambour.*

LI. *Bataille de Vaniamburi; les Anglais maîtres du champ de bataille; les Indous se retirent en bon ordre à Caveripatnam.*

LII. *Des propositions de paix se mêlent au bruit des armes.*

LIII. *Les Anglais font la paix avec le souba du Dékan, et continuent la guerre avec Heyder, qu'ils espèrent d'écraser.*

LIV. *Une flotte britannique surprend et se rend maîtresse de la forteresse de Manguelor.*

LV. *Les Anglais défaits devant cette place; leur armée est entièrement détruite ou prisonnière.*

LVI. *Le colonel Wood s'étant emparé de Darmapuri, fait égorger de sang-froid toute la garnison.*

LVII. *Préparatifs des Anglais pour assiéger Banguelour.*

LVIII. *Ils apprennent la défaite de leur armée devant Mangalor.*

LIX. *Ils abandonnent le Maissour pour rentrer dans le Carnate, et perdent dans cette retraite leur artillerie, leurs munitions et leurs bagages.*

LX. *Heyder rentre, sans coup férir, dans toutes les places que les Anglais lui avaient enlevé.*

LXI. *Smith remet le commandement de l'armée anglaise au colonel Wood.*

LXII. *Les troupes du Maissour ravagent le Carnate, et se montrent jusqu'aux portes de Madras.*

LXIII. *L'arrière-garde de Wood est battue par les Indous.*

LXIV. *Madras s'attend à un siége; consternation dans cette ville.*

LXV. *Propositions de paix faites par le conseil de Madras au sultan du Maissour; raisons politiques qui forcent les Anglais à cette mesure.*

LXVI. *Heyder consent à faire la paix; conditions du traité.*

LXVII. *Réflexions sur cette guerre.*

LXVIII. *Heyder retourne dans sa capitale.*

LXIX. *Particularités de la vie privée de ce conquérant.*

LXX. *Situation respective des compagnies anglaise et française.*

LXXI. *Le privilége de la compagnie française est suspendu.*

LXXII. *La compagnie anglaise abuse de sa prospérité.*

LXXIII. *Les Indous sont tyranniquement traités par elle.*

LXXIV. *Famine du Bengale.*

LXXV. *La côte de Coromandel est préservée de ce fléau.*

LXXVI. *Les Français fortifient Pondichéry.*
LXXVII. *La guerre se rallume entre Heyder-Aly-Kan et les Marattes.*
LXXVIII. *Heyder perd une bataille.*
LXXIX *Il est assiégé par les Marattes dans Siring-Patnam.*
LXXX *Il reçoit les assurances d'être promptement secouru.*
LXXXI. *Il retrouve dans ces circonstances Ferisha, dont il croyait être séparé pour toujours.*
LXXXII. *Zama, sous le nom de Mirsa-Mula dans Siring-Patnam; le général des Marattes fait prisonnier.*
LXXXIII. *Événemens extraordinaires.*
LXXXIV. *Les Marattes se dispersent à la nouvelle de la prise de leur général.*
LXXXV. *Ils sont poursuivis et battus par la garnison de Siring-Patnam.*
LXXXVI. *Heyder-Aly-Kan fait la paix avec les Marattes; conditions du traité.*
LXXXVII. *Ce prince retourne dans Heyder-Nagur.*
LXXXVIII. *Ferisha raconte ce qui lui est arrivé depuis sa captivité de Bassora. Voyage au pays des Usbecs.*
LXXXIX. *Il revient dans l'Indostan.*
XC. *Il se retire dans une solitude.*
XCI. *Il y rencontre Zama, sous le nom de Mirsa-Mula.*
XCII. *Dix mille Misoréens sont envoyés à Bénarès au secours des Marattes.*

RÉVOLUTIONS DE L'INDE

PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

OU

MÉMOIRES DE TYPOO-ZAËB,

SULTAN DU MAISSOUR.

TROISIÈME PARTIE.

I. *Situation politique de l'Indostan en* 1766.

LA monarchie mogole n'existait plus dans l'Indostan en 1766; les membres épars de ce superbe empire, loin de former un tout politique, dont les provinces, s'entr'aidant à supporter les charges publiques, et fesant circuler les jouissances par des échanges réciproques, devaient concourir d'un pas égal au bonheur général, étaient, au contraire, perpétuellement armés les unes contre les autres, sous des souverains dont les intérêts se croisaient tous les jours. Le prince qui portait encore le nom d'empereur des Indes, pensionnaire de la compagnie anglaise, et relégué dans une petite ville située entre la 1766.

1766. soubadie de Bénarès et celle du Bengale, n'avait plus d'autre prérogative que d'accorder solemnellement des investitures à tous ceux qui les lui demandaient, et qui consultaient encore assez l'opinion publique pour croire qu'un diplôme impérial sanctionnait leurs usurpations; mais, sans pouvoir au-dedans, sans influence au-dehors, le moindre nabad était plus puissant que lui dans l'empire qu'avaient conquis, augmenté et perdu ses ancêtres : ainsi les Dairos, après avoir gouverné despotiquement le Japon pendant vingt-quatre siècles, détrônés par Taico et ses enfans, sont réduits à de simples fonctions ecclésiastiques : ainsi les Califes, après avoir été les potentats les plus absolus, les plus puissans et les plus fastueux de l'univers, rentrèrent dans une condition privée sous les sultans Selgiucides, maîtres de Bagdad, jusqu'au moment où leur dignité, devenue le jouet de tous les princes musulmans, disparut insensiblement.

II. *Quelles étaient les puissances principales qui dominaient dans cet empire démembré; état des possessions anglaises.*

Les puissances principales qui dominaient dans l'Indostan étaient la compagnie anglaise,

Abdallah, sultan de Candahar et des Patanes, les Seikes, les soubas du Dékan, les Marattes et Heyder-Aly-Kan. Les possessions anglaises étaient séparées en plusieurs grandes masses, qui ne pouvaient que difficilement se prêter un secours mutuel : réunies ensemble, elles auraient formé un empire d'une étendue égale à la France ou à l'Allemagne. Les Anglais étaient maîtres, sur les bords du Gange, du Bengale entier, dont les limites s'étendirent bientôt jusqu'au petit Thibet ; ils dominaient, sur la côte d'Orixa, sur les quatre provinces autrefois cédées à la France par Salabet-Zind; ils y joignaient le Condivir et la ville de Mazuli-Patnam; ils jouissaient, sur la côte de Coromandel, d'un territoire autour de Madras, qui s'étend cinquante milles à l'ouest, cinquante milles au nord et cinquante milles au sud, et de tous les établissemens français dans l'île de Scheringhan, à l'exception de Carical; enfin, dans le Malabar, ils avaient le pays de Talichery dans le voisinage de Mahé, les îles de Salsète et de Bombai, où leurs flottes étaient en sûreté pendant les changemens de moussons, si redoutables aux navigateurs dans les mers de l'Indostan; enfin la ville de Surate, le plus grand marché de l'Inde, de la Perse et 1766.

de la Tartarie : les Anglais s'étaient emparé,
1766. de cette opulente cité en 1760, par l'aventure la plus extraordinaire.

III. *Les Anglais maîtres de Surate.*

Tous les sujets mahométans du grand-mogol qui voulaient faire le pélerinage de la Mecque se rendaient dans cette ville ; un seul grand vaisseau, que l'empereur entretenait dans ce port, transportait de-là les pélerins à la mer-rouge : ce vaisseau, et les autres petits navires qui devaient l'accompagner, étaient sous les ordres d'un Caffre, qui avait amené une colonie de Caffres à Surate.

Cet étranger mourut, et son fils obtint sa place : tous les marchands gémissaient sous les redoublemens continuels de ses extorsions. Le grand-mogol, auquel la ville appartenait immédiatement, quoique le pays d'alentour fût aux Marattes, n'était pas en état de les protéger. Ils se réunirent pour demander aux Anglais leur appui contre un Caffre, que le successeur de Tamerlan n'osait punir. L'amiral Pokok, alors en station à Bombài, envoya deux vaisseaux de guerre à Surate. Ce secours suffit, avec les troupes commandées par le capitaine Maitland, qui

marchait à la tête de huit cents Anglais et de quinze cents Cipayes. L'amiral et son détachement se retranchèrent dans les jardins du comptoir français, au-delà d'une des portes de la ville ; on bombardait Surate, où l'on comptait plus de cent mille habitans. Les Marattes, toujours prêts à profiter des divisions de l'empire, pouvaient accourir et augmenter le désordre ; cependant les portes de la forteresse furent ouvertes à ce petit nombre d'Anglais. 1766.

Les Caffres se retirèrent où ils purent. L'empereur donna le titre et les appointemens d'amiral à la compagnie anglaise : cette place ne valait pas un million ; mais elle lui donnait la facilité d'attirer à elle tout le commerce de Surate.

IV. *Étendue du pays soumis à Abdalak, sultan des Aghuans.*

Abdalak, qui avait réuni sous ses drapeaux la belliqueuse nation des Patanes, portait le titre de sultan du Candahar ou des Aghuans ; il avait fondé un empire, dont l'étendue était de deux cents lieues, d'Agra aux extrémités du Cabulestan, sur une largeur égale, des frontières de Perse aux bords du haut Gange.

1766. V. *Aperçu de la république des Seikes.*

A côté des Patanes, entre le Gange et les montagnes du Thibet, du trente au trente-sixième degré de latitude, habite la nation des Seikes, que quelques auteurs ont appelé le pays de Bisnapore, seul pays au monde où la vertu, exilée de la terre, semble avoir établi son empire. Les Seikes, libres et guerriers, combattirent Abdalak, sans reconnaître les empereurs mogols, mais ayant plus de droit à l'indépendance et même à la souveraineté de l'Inde que la famille tartare de Tamerlan, étrangère et usurpatrice.

La prospérité des Seikes ne fut jamais tyrannique comme celle d'Abdalak, ni trafiquante du sang humain comme celle des Marattes, ni établie en faveur du commerce comme celle des Anglais ; elle est fondée sur le premier des droits, sur la liberté naturelle : c'est là qu'on retrouve, sans altération, l'équité de l'ancien système politique des Indous, gouvernement unique, le plus beau monument qui soit dans le monde. Il ne nous reste des anciens peuples que de l'airain et des marbres qui ne parlent qu'à l'imagination, qui ne prêtent qu'aux conjonctures, interprètes peu fidèles des mœurs et

des usages qui ne sont plus : le philosophe, transporté chez les Seikes, se trouverait tout-à-coup témoin de la vie que menaient, il y a plusieurs milliers d'années, les premiers habitans des bords du Gange; il converserait avec eux; il suivrait les progrès de cette nation qui fut si célèbre; il verrait se former un gouvernement qui, n'ayant pour base que des préjugés heureux, que des mœurs simples et pures, que la douceur des peuples, que la bonne-foi des chefs, a survécu à cette foule innombrable de législations qui n'ont fait que paraître sur la terre, avec les générations qu'elles ont tourmentées. Plus solides, plus durables que ces édifices politiques qui, formés par l'imposture et l'enthousiasme, sont les fléaux du genre-humain, et destinés à périr avec les folles opinions qui les ont élevés, le gouvernement des Seikes, ouvrage de l'attention qu'on a donné à faire exécuter les lois naturelles, s'est établi, s'est maintenu sur des principes qui ne changent point, et n'a pas plus souffert d'altération que ces mêmes principes. 1766.

La position singulière de cette contrée a conservé ses habitans dans leur bonheur primitif et dans la douceur de leur caractère, en les garantissant du danger d'être conquis,

1766. ou de tremper leurs mains dans le sang des hommes. La nature les a environné d'eaux prêtes à inonder leurs possessions; il ne faut pour cela qu'ouvrir les écluses des nombreuses rivières qui arrosent leur pays. Les armées ennemies, envoyées pour les réduire, ont été si souvent inondées, que les empereurs mogols renoncèrent au projet de les asservir.

La liberté et la propriété sont inviolables dans la république des Seikes; jamais on n'y entend parler ni de vol particulier, ni de vol public. Un voyageur, quel qu'il soit, n'est pas plutôt entré dans le pays, qu'il fixe l'attention des loix qui veillent à sa sûreté. On lui donne gratuitement des guides qui le conduisent d'un lieu à un autre, et qui répondent de sa personne et de ses effets. Lorsqu'il change de conducteurs, les nouveaux donnent à ceux qu'ils relèvent une attestation de leur conduite, qui est enregistrée et envoyée au senat. Tout le temps qu'il est sur le territoire, il est nourri et voituré avec ses marchandises aux dépens de l'état, à moins qu'il ne demande la permission de séjourner plus de trois jours dans la même place. Il est alors obligé de payer sa dépense, s'il n'est pas retenu par quelque maladie ou par un autre accident forcé. Cette bienfaisance pour les

étrangers est la suite du vif intérêt que les citoyens prennent les uns aux autres. Ils sont si éloignés de se nuire, que celui qui trouve quelque effet de prix le suspend au premier arbre, et en avertit le corps-de-garde le plus prochain, qui l'annonce au public au son du tambour. Les revenus du gouvernement montent à huit millions, sans que l'agriculture ni l'industrie en souffrent : ce qui n'est pas consommé par les dépenses indispensables de l'état, est employé à son amélioration. 1766.

Dans ce pays se trouvait autrefois une ville, nommée Palybothra, qui n'existe plus aujourd'hui ; elle était si ancienne, que Diodore de Sicile ne craignait pas d'assurer qu'elle avait été bâtie par cet Hercule à qui les Grecs attribuaient tout ce qui s'était fait de grand et de prodigieux dans le monde. Ses richesses, du temps de Pline, étaient célèbres dans l'Univers entier ; on la regardait comme le marché général des peuples qui étaient situés en-deçà et au-delà du fleuve qui baignait ses murs.

Les Seikes, gouvernés par les Brames jusqu'au milieu du dix-septième siècle, joignaient à la vertu la plus pure une superstition grossière et des rites extravagans qui

1766. semblaient annoncer l'extrême antiquité de cette nation. Le culte rendu aux vaches, affaibli dans le reste de l'Indostan, s'était conservé dans toute la simplicité crédule des premiers temps. Quand une des vaches consacrées mourait, c'était un deuil universel dans le pays. Cet usage n'était pas extraordinaire chez un peuple auquel on avait fait accroire qu'autrefois des milliers de puissances célestes avaient été changées en vaches et en hommes. Les Européens s'abandonnant à de vaines conjectures, ont pensé que le culte de la vache indienne est venu de celui du bœuf apis dans l'Égypte ; comme s'il n'était pas évident que les beaux pays de l'Inde furent civilisés long-temps avant que l'Égypte ne sortît du sein du Nil; mais il se pourrait bien que les prêtres indous et égyptiens eussent été également ridicules, sans rien imiter les uns des autres.

Les lamas du Thibet donnèrent de nouvelles loix civiles et ecclésiastiques aux Seikes à la fin du dernier siècle; ils ne croyent aujourd'hui, ni que Mahomet ait reçu un livre assez mal fait de la main de l'ange Gabriel, ni que Dieu ait dicté le Schas-Tabab à Brama. N'étant ni Musulmans, ni Brames, ni Lamistes, ils ne reconnaissent qu'un seul

Dieu.

dieu. Ce prêtre lama fut sans doute un vrai sage, puisqu'il n'abusa point de la confiance de ce peuple pour le tromper et pour le gouverner. Il fit voir aux hommes qu'ils peuvent se gouverner eux-mêmes par la raison; au lieu de chercher à les subjuguer, il les exhorta à conserver avec soin leur liberté. Ils restèrent libres et heureux jusqu'au temps où les satellites du souba de Bénarès, aidés par les Anglais, supérieurs en nombre et favorisés des circonstances, vinrent, le cimetère en main, les rendre esclaves comme eux: des dogues, auxquels leur maître a mis un collier de fer, étranglent aisément des chiens qui n'en ont pas. 1766.

VI. *État de la soubadie du Dékan sous Nisam-el-Moluk et ses successeurs.*

Les pays que gouvernaient les soubas du Dékan de la famille de Nizan-el-Moluk, ne jouissaient pas d'aussi précieux avantages. Le peuple, courbé sous le double joug du despotisme et de la superstition, ne connaissait pas même le droit de la propriété; toutes les terres appartenaient au souba et à quelques particuliers privilégiés. Cet état précaire de dénuement n'était pas au moins compensé par la tranquillité intérieure. Depuis

1766. plus de cinquante ans ces provinces devenaient perpétuellement le théâtre de la guerre. Sans cesse dévastées par les Français ou par les Anglais et par les compétiteurs, dont la crédule politique favorisait ces ambitieux étrangers, les malheureux Indous ne savaient jamais pour quels maîtres ils labouraient et ensemençaient leurs terres. Souvent lorsqu'une récolte abondante était au moment de payer le prix de leurs peines, des ennemis barbares la foulaient aux pieds de leurs chevaux, ou la livraient à la voracité des flammes, sans calculer que, pour nuire à leurs rivaux, ils livraient aux horreurs de la famine un peuple innocent. Le Carnate, regardé comme la plus riche province du Dékan, et auquel Dupleix avait donné des loix, reconnaissait celle de Mohammet-Aly-Kan, sous la protection des Anglais, possesseurs immédiats d'une partie de ce territoire. Raja-Zaëb, compétiteur de Mohammet-Aly-Kan, forcé par la fortune d'abandonner le patrimoine de ses pères, avait fini chez les Marattes sa vie tumultueuse.

La cour d'Aurengabad était brillante. Salabet-Zind était descendu depuis deux ans dans le tombeau de ses pères; il avait eu pour successeur Nizan-Daula, qui venait

d'épouser Zoleika, fille d'Heyder-Aly-Kan. 1766.
Ce prince commençait à s'impatienter du joug des Anglais, qui, sous le nom de ses alliés, l'accablaient de demandes aussi exorbitantes que leur cupidité était insatiable. Heyder Aly-Kan, qui avait à sa solde une petite armée française, lui offrait les ressources de la tactique européenne, sans aucune de ces conditions humiliantes que la compagnie anglaise avait imposées dans les circonstances les plus critiques.

VII. *Étendue, population et gouvernement de la république des Marattes.*

Les Marattes, peuple belliqueux et entreprenant, habitaient autrefois des pays montagneux vers l'ouest de la péninsule de l'Inde, pays coupé par des vallées profondes, dont les pâturages nourrissaient les meilleurs chevaux de l'Indostan. Cette nation professait la religion des Brames; sans s'astreindre aux coutumes minutieuses ou incompatibles avec le métier des armes qui l'avait rendu redoutable; elle avait insensiblement étendu sa domination d'une mer à l'autre; des portes de Surate à la baye du Bengale, et des environs d'Agra à la rivière de Chrisena, dans une étendue de plus de huit cents lieues de

1766. circonférence. Ce peuple avait obéi quelque temps à des rois, qui tenaient d'une main le sceptre, et de l'autre l'encensoir; mais bientôt ennuyés de cette forme de gouvernement ambidestre, ils n'abandonnèrent à la famille royale que les fonctions du sacerdoce qui lui appartenaient, en qualité de chef des Brames du pays; la principale direction des affaires fut confiée à huit administrateurs ou ministres nommés par les huit principales provinces, dont la réunion constituait la république des Marattes. Ces huit régens choisissaient un chancelier, auquel on donnait le titre de peishau, et qui, dans la suite, ayant eu l'adresse de rendre sa dignité héréditaire, jouissait du droit de présider le conseil et de représenter la république dans les occasions éclatantes. Le conseil d'état résidait dans la ville de Poonah, bâtie dans les terres, sur les bords de la rivière de Moula-Moutha, à quelques lieues de Sattara. Le conseil de guerre nomme les généraux, jouit du droit de déclarer la guerre et de faire la paix; il administre aussi les finances publiques; mais il ne peut établir aucun nouvel impôt, ni donner de l'extension aux anciens, sans le consentement spécial des peuples qui doivent les supporter.

Ce peuple, où tout le monde est soldat, pouvait mettre en campagne deux cent mille hommes de cavalerie. Ses chevaux, petits, mais plein de feu, étaient montés par des gens accoutumés, depuis leur enfance, aux opérations militaires. Quiconque les pouvait soudoyer, était sûr de la victoire; on payait chèrement leurs services; mais quand il s'agissait de venger les intérêts de l'empire, on les voyait sortir en foule des montagnes et des forêts du Dékan, et répandre la désolation dans les pays voisins avec la furie et la vélocité d'un ouragan. 1766.

Les Anglais venaient d'enlever aux Marattes les îles de Salcète et de Bassein, sans autre prétexte que l'extrême utilité dont elles étaient à l'établissement de Bombai, puisque l'une fournissait à ses habitans les provisions dont ils avaient besoin, et l'autre à leur chantier, le seul qu'ils eussent dans l'Inde, tout le bois de construction qui lui était nécessaire.

Cette conquête, qui avait été facilitée par des dissentions domestiques, survenues entre les différentes provinces qui composaient la république, avait ouvert les yeux de ce peuple, plus accoutumé au fracas des armes qu'aux finesses de la politique. Il apercevait

1766. les vues ambitieuses des Anglais, qui fomentaient depuis cinquante ans, avec un art perfide, toutes les difficultés que l'intérêt fesait naître entre les princes Indous pour perdre les uns par le moyen des autres, et s'élever sur les ruines de tous. Les Anglais étaient vus dans Poonah avec les sentimens de l'inimitié et de l'antipathie. La guerre n'était pas résolue entre les deux peuples ; mais il ne fallait qu'une étincelle pour allumer le plus vaste incendie.

VIII. *Situation géographique des états d'Heyder-Aly-Kan, et leur puissance politique.*

Les états d'Heyder-Aly-Kan, moins étendus que ceux des Marattes, devaient à leur position géographique une plus grande importance. Bornés par la mer, à l'ouest et au sud, dans une étendue de deux cents lieues de côtes, la nature qui fesait croître dans cette contrée le bois de sandal, le safran d'Inde, le carnamone, le gingembre, la fausse canelle et le poivre, l'appelait à une grande prospérité. Ses limites, du côté de terre, étaient les hautes montagnes des Gattes qui lui servaient de remparts, presque invincibles. Cette barrière n'existait pas contre les Marattes. Les prédécesseurs d'Heyder-Aly-

Kan payaient à ces peuples un subside considérable, autant pour se garantir de leurs brigandages, que pour se procurer une milice redoutable dans un pays où la douceur voluptueuse du climat éloignait les habitans du pénible métier de la guerre ; mais Heyder était parvenu à se débarrasser de ce fardeau, en formant, à force de soins, de patience et d'argent, une des meilleures armées qui fût dans les Indes. Elle consistait principalement en un corps de deux mille hommes d'infanterie française, vingt-cinq mille Cipayes armés, vêtus et disciplinés à la manière européenne, et commandés par des officiers français ; vingt mille hommes d'excellente cavalerie, et un parc d'artillerie de quarante pièces de campagne, manœuvrées par des artilleurs européens. 1766.

IX. *Heyder abandonne la ville de Siring-Patnam pour fixer sa résidence dans Bednore, qui prend le nom d'Heyder-Nagur.*

Aussi-tôt qu'Heyder-Aly-Kan avait été affermi sur le trône, il avait quitté la ville de Siring-Patnam pour fixer sa résidence à Heyder-Nagur, qu'il ne cessa d'embellir dans la suite. Cette cité devint bientôt une des plus belles villes des Indes, par l'affluence des grands

1766. propriétaires qui s'empressaient d'y bâtir, attirés par le voisinage et les plaisirs d'une brillante cour. Le château, séparé de la ville, lui servait de forteresse, et son parc, d'une vaste étendue, réunissait par un heureux artifice les beautés éparses dans tous les jardins de l'Asie. Au sein de cette retraite, Heyder-Aly-Kan se délassait auprès d'Azeima des fatigues de la guerre, et se préparait à de nouvelles expéditions.

X. *Particularités de la vie de ce conquérant; détails sur sa famille.*

Plein de mépris pour cette étiquette morne et taciturne qu'affectent les princes de l'Orient, Heyder oubliait dans la familiarité de ses amis toutes les vaines distinctions de rang et de puissance. La ruine de Pondichéry avait rempli sa cour de Français. Ceux de cette nation formaient sa principale force; il se présentait dans leurs bataillons comme un simple particulier, rendait un juste hommage à la précision de leurs manœuvres, leur parlait de vengeance, et ne leur promettait rien moins que de les ramener victorieux dans leurs villes, à travers des ruines fumantes de celles des Anglais.

Sa famille s'élevait sous ses yeux; elle

était composée de trois enfans. Venu le premier au monde, ma mère m'avait donné le nom de Tippoo-Zaëb que j'ai toujours porté. Ma sœur Zoleika entrait dans sa quinzième année ; elle venait d'être mariée à Nisan-Daula, souba du Dékan. Amin-Zaëb, second fils d'Heyder, sortait à peine de l'enfance. Il témoignait déjà cet éloignement pour les affaires et cet amour pour la retraite, qui le jettèrent dans la suite parmi les fakirs, et qui produisirent, le jour de son installation solemnelle dans cet ordre, un événement des plus extraordinaires ; on le rapportera dans son temps. 1766.

Parmi les personnes auxquelles Heyder-Aly-Kan accordait sa confiance, le brave Hussein jouissait toujours du crédit le plus distingué ; souvent dans ses entretiens avec cet ancien ami, la conversation se ramenait sur les bisarres aventures de sa jeunesse, sur la vallée de Dinam, sur l'esclavage de Bassora, sur l'apparition de Mirsa-Mula à la cour d'Agra. La tendre Azeima s'informait des moindres circonstances de ces événemens. Heyder et Hussein lui répétaient ce qu'elle avait entendu cent fois, et ce qu'elle écoutait toujours avec l'intérêt de la nouveauté. On plaignait le malheureux Ferisha,

1766. dont le sort n'était pas éclairci, malgré les recherches sans nombre qu'Heyder avait ordonnées : Hussein se proposait d'en faire de nouvelles, et l'espérance venait sécher les larmes que l'amitié fesait couler.

XI. *Sa manière de vivre et de s'habiller.*

Heyder, l'homme le plus aimable dans la société particulière, déployait dans sa vie publique une simplicité noble et franche, inconnue jusqu'alors parmi les princes de l'Indostan. Sa physionomie ouverte inspirait la confiance. Accessible à tout le monde, le moindre de ses sujets était assuré d'être introduit en sa présence, en fesant demander audience par un souquedar ou chef des huissiers.

Il ne portait presque jamais de pierreries ni à son turban, ni sur ses habits. Ordinairement vêtu de mousseline blanche, sa robe était taillée à-peu-près comme celles des femmes d'Europe, qu'on appelle à l'anglaise; le corps et les bras très-justes se serrent avec un cordon; le reste de la robe, très-ample, très-plissée, avec une longue queue. A l'armée, Heyder portait l'habillement militaire qu'il avait inventé pour lui et pour ses généraux. C'était un uniforme composé d'une

veste de satin blanc, à fleurs d'or, doublée de jaune, attachée avec des cordons de même couleur, culotte de même étoffe que la veste, des bottes de velours jaune, une écharpe de soie blanche autour des reins, un turban rouge et aurore, un sabre en bandoulière, porté par un ceinturon de velours brodé d'or, retenu sur l'épaule par une agraffe d'or, enrichie de quelques pierreries. 1766.

Quand les affaires ou quelques parties de plaisir n'avaient point empêché Heyder-Aly de se coucher à son heure ordinaire, il se levait avec le soleil vers les six heures. Ses aides-de-camp lui fesaient leur rapport sur les événemens de la nuit; ils recevaient les ordres qui devaient être portés aux ministres ou aux généraux; les courriers lui apportaient les lettres qui venaient d'arriver; il expédiait les affaires pressées. Entre huit et neuf heures, il sortait de son appartement, et passait dans un sallon où se trouvaient ses ministres et des secrétaires pour répondre aux lettres qu'il venait de recevoir. Sa famille et ses amis se rendaient auprès de lui et assistaient à son déjeûner. On traitait d'affaires générales; quelquefois Heyder paraissait sur un balcon; il recevait alors le salut de ses éléphans et de ses tigres de

1766. chasse, couverts d'un manteau traînant de soie verte à raie d'or.

Après le repas, qui finissait vers les dix heures et demie, Heyder, entouré de ses parens et de ses amis, donnait une audience publique. Il se fesait lire toutes les requêtes qui lui étaient présentées, et répondait sur-le-champ; un grand nombre de secrétaires, assis le long du mur, écrivaient les réponses qui étaient envoyées aux ministres pour y apposer le sceau de l'état. Cette audience durait jusqu'à l'heure du dîner.

XII. *Observations sur les baliadères, danseuses célèbres de l'Indostan.*

A l'entrée de la nuit, les grands, les ministres, les ambassadeurs se rendaient au palais; c'était l'heure des grands appartemens. On n'y pénétrait, selon l'usage, que sans armes et sans souliers. Heyder, peu jaloux de l'étiquette, permettait aux Européens de garder leur chaussure, quoique, pour l'ordinaire, les plus superbes tapis de Perse fussent recouverts dans ses appartemens par une mousseline blanche. Heyder avait une telle prédilection pour le blanc, qu'il fesait couvrir d'une mousseline claire des lambris peints, dorés, incrustés, et

jusqu'à des sophas et des carreaux d'étoffe d'or. 1766.

Presque tous les soirs on jouait la comédie sur le théâtre de la cour. Le spectacle était entre-mêlé de chants et de danses ; d'autres acteurs n'y étaient employés que des baliadères ; aucun homme ne se mêlait à leurs jeux. Une directrice achetait des jeunes filles de cinq à six ans, les fesait inoculer, leur donnait des maîtres de chant, de danse et d'instrumens de musique. On les accoutumait à exécuter les concerts les plus séduisans, les danses les plus lascives, et à faire naître l'amour du plaisir par tous les enchantemens de la volupté. A onze ans elles paraissaient sur la scène ; en général, aux traits les plus fins et les plus délicats, elles joignent de grands yeux noirs, des sourcils biens arqués, la bouche petite et vermeille, et les plus belles dents. Leurs cheveux noirs tombent jusqu'à terre ; leur teint est d'un brun clair, non point tel que celui des femmes mulâtres qui ne peuvent pas rougir, mais comme l'aurait une jolie paysanne un peu hâlée, qui conserve les roses de ses joues dont le soleil a fané les lys. Leur habillement est une simple gaze, brodée ou brochée en or. Leur tête est couronnée de fleurs, mêlées avec des

pierreries. Les comédies qu'elles jouent sont
1766. ordinairement des pièces d'intrigue. Ce sont des femmes qui se liguent pour tromper un jaloux, ou des jeunes filles qui mettent en défaut la vigilance de leur mère pour favoriser leurs amans. On ne saurait jouer avec plus d'art et de naturel.

Les danseuses déployent des talens qui sont inconnus sur les théâtres de l'Europe. Tout danse, tout joue en même-temps chez ces femmes; leurs têtes, leurs yeux, leurs bras, leurs pieds, leur corps entier ne semble se mouvoir que pour enchanter. Aucune baliadère de la troupe du prince n'a jamais plus de seize à dix-sept ans. A cet âge, elles sont réformées, vont courir dans les provinces ou s'attacher à des pagodes.

A onze heures, Heyder se retirait dans ses petits appartemens pour souper avec sa famille et ses amis. Cette manière de vivre, différente à l'armée, comme on peut le croire, était souvent interrompue dans la ville par des parties de chasse, de promenade, ou pour assister aux manœuvres de ses armées. D'ailleurs, les plaisirs de la paix ne détournèrent jamais Heyder-Aly-Kan des travaux de la guerre. Tandis qu'il décorait sa ville d'Heyder-Nagur de basars, de fontaines,

et d'autres monumens publics ; tandis qu'il donnait des fêtes et qu'il ne paraissait occupé que de leur élégance, deux négocians de Pondichéry, envoyés secrettement de sa part à la cour de Versailles, étaient chargés d'engager Louis XV à faire passer promptement des forces maritimes dans l'Inde, et de l'assurer que le temps était venu de tirer des Anglais une vengeance éclatante. 1766.

XIII. *Heyder-Aly-Kan se prépare à la guerre contre les Anglais.*

Heyder-Aly-Kan, implacable ennemi des Anglais, témoin des horreurs dont ils avaient souillé leur victoire, et jugeant des autres par lui-même, était persuadé que la cour de France saisirait avec enthousiasme l'occasion d'accabler ses ennemis des maux qu'ils avaient accumulés sur la tête des Français établis dans l'Inde ; il calculait le temps que devaient prendre les préparatifs ; la longueur de la navigation réglait ses démarches sur ces données qu'il regardait comme certaines. Sans prévoir que Louis XV, plongé dans une voluptueuse indolence, sans énergie, sans caractère, sans autre passion que celle de la chasse, du vin et de l'amour, aurait sacrifié non-seulement les Français de

l'Inde, mais la masse entière de ses sujets,
1766. à la crainte qu'une nouvelle guerre ne vînt troubler la douceur de ses jouissances particulières.

En attendant les escadres françaises, Heyder qui avait créé uue marine assez considérable dans les ports de Mangalor et de Calicut, l'employa cette année à la conquête des Maldives, pour venger les insultes faites à quelques-uns de ses sujets qui commerçaient dans ces îles.

XIV. *Il s'empare des îles Maldives et les réunit à ses états.*

Les Maldives forment une longue chaîne d'îles à l'ouest du cap de Comorin; elles sont partagées en treize provinces, qu'on nomme Atollons. Cette division est l'ouvrage de la nature, qui entoura chaque Atollon d'un banc de pierre, pour lui servir de défense naturelle contre l'impétuosité des flots, ou les attaques de l'ennemi. Les naturels du pays font monter à douze mille le nombre de ces îles, dont les plus petites n'offrent que des monceaux de sable, submergées dans les hautes marées, et les plus grandes n'ont qu'une très-petite circonférence. De tous les canaux qui les séparent, il n'y en a que quatre

quatre assez profonds pour recevoir des navires. On trouve rarement plus de trois pieds d'eau dans les autres ; il est probable que cet Archipel ne fesait qu'une île autrefois ; l'effort des vagues ou des courans, ou quelque grand accident de la nature l'aura divisée en plusieurs portions. 1766.

XV. *Description des îles Maldives ; forme de leur gouvernement.*

Les seuls Indous habitèrent long-temps les Maldives. Dans la suite, les Arabes y portèrent leur religion et en usurpèrent l'empire. Les deux nations n'en fesaient qu'une, lorsque les Portugais, peu de temps après leur arrivée aux Indes, la mirent sous le joug. Cette tyrannie dura peu. La faible garnison qui en tenait les chaînes fut exterminée, et les Maldives recouvrèrent leur indépendance sans obtenir une plus grande félicité. Les Brames s'étaient emparés de toute l'autorité, ayant à leur tête un roi, tiré de leur corps, et qui fesait sa résidence à Male. Cette administration sacerdotale, jointe à la stérilité du pays, qui ne produit que des cocotiers, rendait les peuples misérables. Ils firent peu de résistance aux soldats d'Heyder, armés et disciplinés à la manière européenne.

1766. Le roi des Maldives fut prisonnier de l'amiral Misoréen, qui lui fit crever les yeux. Heyder, auquel on présenta ce prince, parut touché de son infortune ; il lui assigna un de ses châteaux pour sa résidence, y rassembla ses femmes dispersées, et lui fournit un traitement propre à lui procurer les plaisirs que son état lui permettait de goûter.

Tels étaient, en général, les souverains qui dominaient dans l'Indostan en 1766. Au milieu de ces grandes puissances, les Français qui, sous Dupleix, avaient excité tous les serpens de l'envie par leur grande prospérité, n'y jouaient plus qu'un rôle secondaire comme les Portugais, les Danois et les Hollandais. . . .

XVI. *État des comptoirs portugais.*

Les Portugais, autrefois vainqueurs de l'orient, ne conservaient sur la côte de Malabar que Goa, seul reste de leurs immenses conquêtes. Le commerce, qui fit sortir Venise de ses lagunes, Amsterdam de ses marais, avait fait de Goa le centre des richesses de l'Inde, et un des plus fameux marchés de l'univers. Le temps, les révolutions si ordinaires en Asie ; l'orgueil inséparable des grands succès ; la mollesse qui suit une

opulence facilement acquise; la concurrence des nations plus éclairées, et plus encore une administration tyrannique et intolérante, ont précipité dans le néant cette cité superbe. Elle n'est plus rien. La corruption profonde de ses citoyens, et l'influence des moines dans les résolutions publiques, ne permettent pas d'espérer son rétablissement. Dépouillée des fertiles provinces qui recevaient aveuglément ses loix, il ne reste à Goa, de son ancienne puissance, que la petite île dans laquelle on la bâtit, et les deux péninsules qui forment son port, abandonné par les navigateurs. 1766.

XVII. *Description des possessions hollandaises dans l'Indostan.*

Les Hollandais, ennemis implacables des Portugais, leur avaient enlevé successivement leurs principales possessions asiatiques. Ils firent seuls, pendant quelque temps, presque tout le commerce de l'Inde. Bientôt les causes qui avaient ruiné les Portugais amenèrent la décadence de la compagnie batave. Les premiers administrateurs de Batavia joignaient à la probité la plus exacte une si grande simplicité de mœurs, que les membres du gouvernement, vêtus;

dans le cours ordinaire de la vie, comme de
1766. simples matelots, ne prenaient des habits plus distingués que dans le lieu même de leurs assemblées. On avait vu ces républicains guerriers vaincre et conquérir pour la patrie, et porter dans le trésor public les dépouilles des nations, sans en rien détourner pour leur fortune particulière : mais l'admirable austérité de ces principes céda bientôt à l'exemple des peuples asiatiques. Le relâchement s'introduisit d'abord à Batavia, où les matières du luxe, affluant de toute part, le ton de magnificence sur lequel on crut devoir monter l'administration rendit ordinaires les recherches de la parure et les superfluités des ameublemens. Ce goût corrompit les mœurs; cette corruption rendit égaux tous les moyens d'accumuler des richesses. Le mépris pour les bienséances fut bientôt poussé si loin, qu'un gouverneur général, se voyant convaincu d'avoir porté la dilapidation des finances au-delà de tous les excès, ne craignit point de justifier sa conduite en montrant un plein-pouvoir signé de la compagnie. Dès-lors les fonds publics furent livrés au pillage; les administrateurs ne virent dans leurs emplois que des émolumens considérables ; les détails les plus importans

furent abandonnés à un secrétaire qui, sous le nom d'avocat, était chargé de faire l'extrait de toutes les dépêches qui arrivaient de l'Inde, et de dresser le modèle des réponses. Ce guide, quelquefois peu éclairé, souvent corrompu, toujours dangereux, jetta ceux qu'il conduisait dans le précipice, ou les y laissa tomber. 1766.

Les états-généraux, chargés d'examiner, tous les quatre ans, la situation de la compagnie, gagnés par des présens considérables, ne remplissaient leur devoir dans aucune occasion; l'état de situation fut toujours approuvé d'une voix unanime, sans la plus légère discussion. La défense des forteresses fut abandonnée à des vagabonds enrôlés par force ou par adresse, si mal nourris, si mal habillés, si fatigués de service, qu'ils n'ont aucune bonne volonté : le mépris qu'un peuple accoutumé à l'opulence du commerce témoigne pour des hommes de guerre voués à une pauvreté forcée, achève de les avilir et de les décourager. Les forteresses bataves sont indéfendues, et sa marine hors d'état de les protéger; et ces républicains, si redoutables autrefois, seraient chassés de tous leurs établissemens de l'Inde s'ils ne suppléaient sans cesse à la force qui leur manque

1766. par une patience à toute épreuve qui leur fait supporter les humiliations qu'ils reçoivent des Anglais et des Français, à mesure que l'une ou l'autre nation acquiert la prépondérance.

XVIII. *Comptoir appartenant aux Danois.*

Les Danois n'eurent jamais dans l'Inde des établissemens considérables. Ils s'étaient d'abord placés à Chincurat, sur le bord du Gange. Les malheurs survenus à leur compagnie asiatique les écartèrent bientôt de cette opulente région. Ils s'y montrèrent de nouveau en 1755, et voulurent occuper Bankibasar, qui avait appartenu à la compagnie impériale d'Ostende. La jalousie du commerce traversa leurs vues. Ils fondèrent dans le voisinage de cette ville celle de Frédéric-Nagur, qui fut bientôt par eux abandonnée, faute de moyens pour s'y soutenir. Ils avaient un comptoir à Calicut, sur la côte de Malabar ; jamais ils n'en ont tiré qu'une soixantaine de milliers de poivre : mais leur principal établissement est Trinquebar, sur un des bras du Caveri.

Cette colonie, fondée en 1618, dans un excellent pays, devint en assez peu de temps un marché considérable. Sa population s'é-

leva jusqu'à trente mille habitans. Dix mille demeuraient dans la ville. On en comptait un peu plus dans une grande aldée remplie de manufactures. Le reste travaillait utilement sur un territoire d'environ deux lieues de diamètre, que les princes indous avaient cédé à la compagnie danoise, moyennant une redevance annuelle de deux mille pagodes, qu'elle paye encore aujourd'hui. Trois cents ouvriers, facteurs, marchands ou soldats danois dirigeaient cet établissement, dont le revenu, d'environ cent mille livres, couvrait toutes les dépenses. Cette prospérité était moins le résultat du génie des Danois que celui d'un concours de circonstances favorables. Les Portugais, gémissant sous un joug étranger, ne fesaient que de faibles efforts pour la conservation de leurs colonies asiatiques. Les Espagnols n'envoyaient des vaisseaux qu'aux Moluques et aux Philippines. Les Hollandais paraissaient se borner à se rendre exclusivement maîtres du commerce d'épicerie. Le commerce des Anglais dans l'Inde se ressentait des troubles de leur patrie en Europe. Toutes ces puissances voyaient avec chagrin un nouveau rival; aucune ne le traversait. Mais les choses changèrent bientôt. La compagnie hollandaise, 1766.

1766. prenant une supériorité qu'elle devait à ses richesses, chassa les Danois des marchés dans lesquels ils avaient traité avec plus d'avantage. Alors le désordre se mit dans la compagnie de Tranquebar : elle rendit moins et coûta le double. Elle tomba dans le mépris des naturels du pays, qui n'estiment les Européens qu'en proportion de leurs richesses. Une meilleure administration, une augmentation de territoire, et d'autres causes particulières viennent d'améliorer un peu son sort ; mais jamais sa destinée ne sera brillante.

XIX. *Situation politique de la compagnie française des Indes dans l'Indostan en* 1766.

Les établissemens que les Anglais avaient rendus aux Français sur les côtes de Bengale, d'Orixa, de Coromandel et de Malabar étaient assez considérables ; mais toutes les places étaient démantelées, et les sommes que devaient coûter leur rétablissement n'étaient pas au pouvoir de la compagnie française des Indes. Cependant, dès que ses agens parurent à Pondichéry, le 11 avril 1765, on vit accourir les infortunés Indous que la destruction de cette ville avait dispersés. Le préjugé où ce peuple est élevé, que le plus grand

bonheur d'un homme est de finir sa vie dans les lieux qu'il habita dans son enfance, ce préjugé si doux à conserver, si utile à nourrir, ne permettait pas de douter qu'ils ne revinssent tous aussi-tôt que la ville serait entourée de remparts. 1766.

XX. *Les actionnaires prennent quelques mesures pour le rétablissement de leur commerce.* 1767.

Les actionnaires s'assemblaient à Paris pour aviser aux moyens de rétablir leurs spéculations dans les Indes. Ils osèrent dire au gouvernement qu'il devait s'imputer les malheurs de la compagnie, puisque c'était sous son influence que toutes les affaires de l'Inde avaient été dirigées ; que la compagnie ne pouvait prospérer qu'autant qu'elle serait libre ; que les relations devaient être immédiates entre les actionnaires et les administrateurs, et que toutes les fois que le gouvernement s'ingérait à servir d'intermédiaire, les ordres donnés d'une part, et les représentations faites de l'autre, recevaient nécessairement, en passant par ses mains, l'impression de ses vues particulières ; ensorte qu'il serait toujours le véritable, l'unique administrateur de la compagnie ; qu'un administrateur de cette nature, toujours sans intérêt,

souvent sans lumières, sacrifierait perpétuel-
1767. lement à l'éclat passager de son administration et à la faveur des gens en place le bien et l'avantage réel du commerce ; qu'on devait tout attendre au contraire d'une administration libre, choisie par les propriétaires, éclairée par eux, agissant avec eux, et loin de laquelle on écarterait constamment toute idée de gène et de surveillance nationale.

En effet, dès l'an 1723, la cour de Paris avait elle-même choisi les directeurs de la compagnie des Indes. Peu contente de cette influence, il fut introduit, en 1730, un commissaire du roi dans l'administration, et dès-lors tout se dirigea selon les vues des ministres de Louis XV. Le mystère, ce voile dangereux des administrations arbitraires, couvrit les opérations de la compagnie. Les actionnaires s'assemblèrent enfin en 1744. Ils furent autorisés à tenir chaque année une assemblée générale, et à nommer des syndics pour stipuler leurs intérêts ; mais la cour ayant toujours nommé les directeurs, et ayant ajouté un second commissaire au premier pour présider les assemblées, les syndics chosis par les actionnaires n'avaient aucun pouvoir.

La pluralité des commissaires royaux forma

de nouveaux embarras dans la marche des affaires ; chacun eut son parti. Il en résulta des divisions, des cabales, dont le foyer était à Paris, et dont la réaction se fit sentir dans les Indes de la manière la plus funeste pour la nation. La cour crut réformer l'abus en nommant un troisième commissaire ; les choses allèrent de mal en pis. Il y eut trois partis dans la compagnie, au lieu de deux. Le despotisme l'avait opprimée sous la direction d'un seul commissaire royal ; la division s'y introduisit avec deux de ces magistrats ; mais dès qu'il y en eut trois, tout tomba dans l'anarchie. Le gouvernement, fatigué de cette lutte interminable, autorisa la compagnie à délibérer sur sa position. 1767.

La compagnie des Indes, assemblée le 16 juin 1764, céda au gouvernement le port de l'Orient, ses fortifications et ses magasins sur la côte d'Afrique, et les îles de France et de Bourbon. Le gouvernement s'imposa l'obligation de les fortifier et de les défendre. La compagnie, par cet arrangement, se trouvait affranchie d'une dépense annuelle de deux millions de livres, sans que le commerce exclusif dont elle jouissait au-delà du cap de Bonne-Espérance eût reçu la moindre atteinte : premier moyen de prospérité.

1767. Il existait alors cinquante mille deux cens soixante-huit actions. Louis XV, qui, en 1746, 1747 et 1748, avait abandonné aux actionnaires le produit des actions qui lui appartenaient, leur remit alors les actions elles-mêmes, au nombre de onze mille huit cent trente-cinq, pour indemniser la compagnie des dépenses de la guerre. Ces actions ayant été annullées, il n'en resta plus que trente-huit mille quatre cent trente-deux : nouvelle ressource.

Enfin, la cour de France assura à la compagnie sa liberté indéfinie par un édit solemnel. Elle fut autorisée à prendre, au gré des votans, et sans l'assistance d'aucun commissaire royal, les arrangemens qui lui paraîtraient les plus convenables.

XXI. *Le banquier génevois Necker s'annonce comme ayant des moyens infaillibles de rendre à la compagnie son ancien lustre.*

Dégagée des entraves du gouvernement, la compagnie se laissa diriger par un négociant génevois qui marchait rapidement dans le chemin de la fortune, et dont le nom devint fameux dans la suite par ses rares talens pour l'agiotage. Beau parleur comme tous les intrigans, Necker, c'est le nom de

ce négociant, présenta un plan qui paraissait si lumineux, qu'il fut agréé d'une commune voix. Les syndics, les directeurs qui furent nommés ne devaient être que les adjoints et les coopérateurs du Génevois Necker. Il avait poussé l'enthousiasme ou le charlatanisme jusqu'à fixer l'époque où les actions commenceraient à bénéficier. Cette assurance fit son effet sur les sots, qui sont toujours en majorité dans les grandes assemblées; mais bientôt la tardive vérité fit disparaître d'agréables chimères. On s'aperçut que la restauration annoncée par Necker ne serait que pour lui; qu'elle cachait un vice radical, un principe de destruction qui entraîna la ruine de ce vaste établissement. 1767.

Le dividende des actions de la compagnie de France a varié comme celui des autres compagnies de commerce. Il fut de cent livres en 1722; depuis 1723 jusqu'en 1745, de cent cinquante livres; depuis 1746 jusqu'en 1749, de soixante-dix livres; depuis 1750 jusqu'en 1758, de quatre-vingt livres; depuis 1759 jusqu'en 1764, de quarante livres. Le dividende et la valeur de l'action étaient assujettis aux hasards du commerce et aux variations de l'opinion publique : de-là ces écarts prodigieux, qui tantôt élevaient

lui avait accordé, en 1720, le droit exclusif
1767. de fournir de noirs les colonies d'Amérique. Le vice de ce système força bientôt Louis XV à permettre ce commerce à tous les négocians, à condition qu'ils paieraient à la compagnie une pistole par tête de nègre. En supposant que les îles françaises recevaient quinze mille noirs par an, il en résultait pour la compagnie un revenu considérable. Cet encouragement, qui lui était donné pour un commerce qu'elle ne fesait plus, fut supprimé cette année, mais remplacé par un équivalent. Elle avait encore, depuis sa formation, une gratification de cinquante livres pour chaque tonneau de marchandises qu'elle exportait. Cette gratification fut portée à soixante-quinze livres pour chaque tonneau d'exportation, et à quatre-vingt livres pour chaque tonneau d'importation. Ces objets rendaient à la compagnie au-delà d'un million par an, en comptant cinquante mille livres qu'elle recevait annuellement en échange de la vente du café.

La nouvelle administration de la compagnie, favorisée par tous ces moyens de prospérité, jetta quelque éclat. On remarqua de tous côtés une grande activité. Les ventes s'élevèrent annuellement, depuis 1765 jusqu'en

qu'en 1769, à près de dix-huit millions. Elles n'étaient pas aussi considérables dans les temps regardés comme les plus brillans ; puisque depuis 1726 jusqu'y compris 1756, on ne les vit monter qu'à quatre cent trente-trois millions trois cent soixante-seize mille deux cent quatre vingt-quatre livres, ce qui fesait, année commune, quatorze millions cent huit mille neuf cent douze livres. 1767.

XXIII. *Toutes les spéculations de la compagnie sont erronées ; elle marche rapidement vers sa décadence.*

Cependant cette prospérité n'était qu'apparente. La compagnie s'endettait tous les jours, et ne payait ses dividendes qu'avec le secours du gouvernement. Lorsqu'on voulut remonter aux causes de ce phénomène, il se trouva que la compagnie, à la reprise de son commerce, était plus endettée qu'on ne l'avait cru ; événement ordinaire à tous les grands corps marchands dont les affaires sont compliquées, étendues, éloignées. Presque jamais ils n'ont une idée juste de leur situation : qu'on attribue ce vice à l'infidélité, à la négligence ou à l'incapacité des agens, toujours est-il vrai qu'il existe généralement.

1767. Les administrateurs avaient compté que les dépenses nécessaires pour l'exploitation du commerce et celles de souveraineté ne passeraient pas quatre millions annuellement : elles en coûtèrent plus de huit ; les dernières pouvaient même monter plus haut dans la suite, suivant les vues politiques de Louis XV, unique juge de leur importance et de leur nécessité. Mais la principale cause de la chûte de la compagnie française fut l'énorme différence politique entre elle et la compagnie anglaise ; ce fut la ruine de la considération française dans l'Inde, et le pouvoir exorbitant de la nation conquérante qui venait d'asservir ces régions éloignées. En vain Necker multipliait des calculs erronés : il était démontré à tous les gens attentifs que ce grand corps devait se ruiner en peu de temps.

Le conseil de Calcuta s'était attribué le privilège exclusif pour la vente du coton venant de l'étranger. Les Français ne fesaient leur commerce dans l'Inde qu'en y portant beaucoup d'argent, tandis que les Anglais se servaient de celui qu'ils tiraient des provinces de l'Indostan dont ils étaient souverains. Les Français, arrivés sur les côtes de l'Inde, se trouvaient par-tout arrêtés par le

régime prohibitif établi par les Anglais ; ils avaient même fini par interdire le commerce dans l'intérieur du pays à toutes les nations de l'Europe. Les marchands français ne pouvant pas completter leurs cargaisons à Pondichéry, à Chandernagor, à Mahé, à Karikâl, étaient obligés d'acheter des Anglais la plus grande partie des marchandises dont ils avaient besoin ; mais dès-lors il était évident que dans la vente ils devaient être écrasés par la concurrence des Anglais, qui, ayant eu le choix des marchandises, et les ayant acquises de la première main, devaient supplanter leurs rivaux dans tous les marchés. 1767.

Toutes les spéculations de la compagnie avaient été présentées dans un jour infidèle par Necker, qui cherchait à inspirer de la confiance, afin d'élever sa fortune particulière avant la chûte entière de celle des actionnaires : on avait fait espérer que les ventes s'éleveraient à vingt-cinq millions de livres chaque année ; elles n'allèrent qu'à dix huit : on avait assuré que les marchandises d'Europe seraient vendues dans les Indes à cinquante pour cent de profit ; à peine rendirent-elles leur prix originaire : ces mécomptes entraînèrent la chûte de cet édifice. On verra dans

la suite comment son privilège exclusif fut
1767. suspendu en 1769.

XXIV. *Dispositions politiques d'Heyder au commencement de la guerre.*

Heyder-Aly-Kan, étranger à toutes ces particularités, et ne connaissant les Français que sous les rapports militaires, ne doutait pas qu'à la mousson de 1767 une escadre de cette nation paraîtrait devant Pondichéry, qui commençait à sortir de ses cendres. Ce prince, à la prédilection la plus marquée pour les Français, joignait la haine la plus profonde pour la compagnie anglaise, devenue l'objet de la jalousie et de la terreur de toutes les puissances de l'Inde. La conquête du Bengale, la servitude dans laquelle les Anglais retenaient le souba de Bénarès Suja-Doula, les chaînes honteuses qu'ils avaient forgées pour la famille de l'empereur mogol, l'autorité qu'ils prenaient insensiblement dans le Carnate, dont Mohammet-Aly-Kan, leur protégé, n'était plus que le souverain titulaire, et sur-tout le ton insolent avec lequel ils usaient de droits qui n'avaient de base que la violence et l'outrage, alarmaient les états qui avaient conservé leur indépendance; Heyder, à la tête de l'armée

la mieux disciplinée qui fût dans les Indes, se flattait, par un effort vigoureux, d'anéantir d'un seul coup leur dangereuse influence. 1767.

XXV. *Les Anglais, pour le tromper, veulent lui envoyer une ambassade ; il la refuse.*

Le conseil de Madras, sans se dissimuler l'étendue du danger, se croyait en état de s'en garantir par les seules ruses de la politique. On fit proposer à Heyder de recevoir une ambassade solemnelle, qui devait être composée du colonel Call, ingénieur en chef, et du conseiller Boschier, frère du gouverneur de Madras. Heyder connaissait trop bien le système des Anglais pour se laisser séduire par les honneurs pompeux dont ils prétendaient l'éblouir ; il refusa de recevoir l'ambassade, d'autant mieux qu'il n'ignorait pas que, dans le même temps, les Anglais excitaient sous main les Marattes et Nisan-Daula, souba du Dékan, à lui déclarer la guerre.

XXVI. *Ils engagent le souba du Dékan à porter la guerre dans le Maissour.*

Les Anglais, maîtres sur la côte d'Orixa des quatre provinces de Chicacola, d'Elour, de Moutafanagar et de Ragimandri, aux

mêmes conditions que ces établissemens
1767. avaient été cédés aux Français sous Dupleix, entretenaient à la cour d'Aurengabad douze cents Européens et un corps de Cipayes. Le général Smith, qui commandait ces forces, était chargé d'éveiller la jalousie du souba sur les conquêtes assez étendues d'Heyder-Aly-Kan, dans le Malabar : ce négociateur offrait toutes les forces anglaises pour concourir à l'en dépouiller; il exagérait avec art les grands trésors que le sultan du Maissour devait avoir acquis dans les expéditions qu'il venait de terminer heureusement à Calicut et aux Maldives : il était impossible qu'Heyder pût se soutenir centre les forces réunies des Anglais et du souba, et ces richesses devaient être le prix de la victoire.

XXVII. *Les Marattes se joignent aux troupes de Nisam-Daula.*

Des circonstances particulières favorisaient ce projet. Mirsa-Kan, parent d'Heyder-Aly, et que ce prince avait chargé de la garde de ses frontières du côté des Marattes, oubliant les loix de l'honneur à la voix de l'intérêt, avait attiré ce peuple dans son gouvernement, à condition qu'une petite partie lui serait abandonnée en toute souveraineté.

XVIII. *Délire des Anglais à cette nouvelle ; ils se flattent de rien moins que de conquérir tous les états d'Heyder.* 1767.

On ne saurait exprimer le délire du conseil de Madras à cette nouvelle inattendue ; depuis long-temps il enviait le sort brillant de celui de Calcuta, qui disposait en maître des trésors du Bengale. Le moment de partager de si brillantes destinées lui paraissait venu ; les lettres pour la cour des directeurs de la compagnie à Londres étaient remplies des espérances les plus chimériques ; on ne se promettait rien moins que la conquête de toute la partie méridionale de la péninsule de l'Inde. Les actions de la compagnie montèrent alors avec une si grande rapidité, qu'elles valaient 275 liv. sterlings, lorsqu'on apprit, en 1768, qu'Heyder-Aly-Kan était aux portes de Madras, et toutes les possessions anglaises dans le Coromandel dans la crise la plus alarmante.

Heyder craignait peu les événemens de la guerre contre le souba du Dékan, dont la molle indolence lui était parfaitement connue ; d'ailleurs, son armée était sans discipline, presque sans armes, et commandée par des chefs dont la plupart lui étaient attachés, et l'avertissaient secrettement de tous

1767. les mouvemens que voulait exécuter le général Smith; mais l'irruption des Marattes était de toute autre conséquence. Le génie d'Heyder, vaste et fertile en ressources, semblait avoir été formé pour des situations critiques et embarrassantes; son parti fut bientôt pris : laissant son beau frère Moctum-Zaëb et son ami Hussein faire tête aux Anglais et aux troupes du Dékan, il se chargea de défendre pied à pied ses états contre les Marattes, convaincu que ce peuple, accoutumé à de brusques expéditions, s'ennuierait bientôt d'une guerre dans laquelle il ne pourrait pas satisfaire son goût pour le pillage.

XXIX. *Heyder s'adresse à tous les peuples qui habitent l'Indostan ; il peint la perfidie des Anglais, qui profitent de leurs dissentions pour s'élever sur leurs ruines.*

Cependant il implorait l'assistance de tous les peuples qui habitaient dans l'Indostan ; ses ambassadeurs démontraient l'urgence d'une coalition générale contre les Anglais. Cette confédération était commandée par le plus impérieux des devoirs, par la nécessité. Les Anglais avaient envahi dans l'Inde les droits de tous les souverains et de tous

les peuples. Ces étrangers, pour se maintenir dans leurs usurpations et en augmenter la masse, joignaient la ruse à l'audace, la perfidie à la cruauté; ils entraient dans toutes les guerres, comme ennemis ou comme auxiliaires, et dans l'un et l'autre cas, les vainqueurs et les vaincus devenaient ou leurs protégés, ou leurs esclaves. Ils avaient tourné en moyens d'injustices et d'oppressions les avantages qu'ils devaient à l'indulgence des Indous, cachant sous l'apparence d'un commerce avantageux les instrumens de la désolation et de la mort; le pays qui les avait reçus comme marchands, les avait vu avec surprise changer cette qualité en celle de despotes. Au lieu d'échanger avec les naturels du pays les productions de leur climat, de leurs manufactures et de leurs superfluités; ils avaient dépouillé l'Indostan de son numéraire, de ses habitans, de sa fertilité et de son honneur, en échange de l'or qu'ils transportaient en Europe, ils avaient inondé les bords du Gange et de la Chrisena de leurs vices et de leurs maladies honteuses. Les princes que le malheur ou leur crédulité avaient jeté dans leurs bras, avaient été traités comme des objets de commerce; on ne les avait prisés qu'autant qu'ils pouvaient servir 1767.

1767. les intérêts de la compagnie ; leurs fourberies, leurs trahisons étaient aussi nombreuses que leurs négociations insidieuses ; et leurs fausses protestations d'amitié, les engagemens les plus solemnels n'étaient observés par eux, qu'autant qu'il convenait aux intérêts de leur commerce ou de leur politique.

XXX. *Les Marattes, gagnés par les raisons du sultan du Maissour, font la paix avec lui ; la souba du Dékan prend le même parti.*

Des représentations d'une évidence aussi frappante devaient réunir sous les drapeaux d'Heyder-Aly-Kan la majorité des princes indous, entraînés dans cette alliance par la conviction de leur danger commun. Les Marattes donnèrent l'exemple, au moyen de quelques sommes qui leur furent distribuées. Le souba du Dékan, abandonné des troupes dans lesquelles il avait le plus de confiance, se détermina bientôt à traiter avec Heyder. Les négociations furent conduites avec beaucoup de secret : le général anglais les pénétra cependant, et son embarras fut extrême ; s'il restait dans le camp des Mogols, il pouvait être livré à Heyder avec sa petite armée ; le danger n'était pas moindre, s'il témoignait au souba qu'il était instruit de sa prochaine

défection : le parti de la dissimulation était le seul qui pût le sauver. La difficulté des subsistances lui fournissait un prétexte de s'éloigner de l'armée mogole; il prit congé de Nisam-Daula, et franchissant rapidement les montagnes des Gattes, il rentra sur le territoire de Madras. 1767.

XXXI. *Tout le poids de la guerre tombe sur les Anglais, qui ne s'y attendaient pas.*

Le court espace de deux mois avait vu naître et s'évanouir les vains projets d'agrandissemens qui n'auraient pas dû séduire le conseil de Madras, s'il avait mieux étudié le caractère des alliés sur lesquels il comptait, et sur-tout le génie supérieur de l'ennemi dont il projettait la ruine. Chargé seul des événemens d'une guerre d'autant plus onéreuse qu'il était probable que les possessions anglaises en seraient le théâtre, comment la justifier en Angleterre? Le gouverneur de Madras, Boschier, ne trouva pas d'expédient qui dût trouver plus de créance à Londres, que celui d'attribuer aux intrigues des Français de Pondichéry la chûte de leurs espérances, et les fléaux de la guerre qu'ils étaient sur le point de voir fondre sur leur territoire, tandis que tous les secours qu'ils

1767. donnèrent à Heyder se réduisirent à quelques officiers et quelques bons canonniers, qui joignirent secrettement son armée comme déserteurs, sans compromettre la nation française, dont l'intérêt était cependant de profiter de l'occasion qui se présentait d'abaisser la puissance anglaise dans l'Inde.

Heyder Aly Kan était toujours persuadé que la cour de France ne resterait pas longtemps spectatrice indifférente d'une guerre dont la réussite devait lui procurer les plus grands avantages; il pensait que si la mauvaise idée qu'on avait de la bravoure des Indous, lorsqu'ils combattent contre une armée européenne, empêchait le petit nombre de Français qui se trouvaient alors à Pondichéry de prendre ouvertement son parti, dans la crainte d'attirer sur la colonie, presque sans défense, le ressentiment des Anglais, leur indécision cesserait lorsque ses armes seraient couronnées par la victoire, et que les escadres françaises viendraient terminer une expédition commencée par son courage. Dans cette vue, il n'avait pas négligé de se procurer dans le Carnate les avantages politiques qui jusqu'alors avaient décidé les démarches des Français et des Anglais à l'égard des princes indous.

XXXII. *Heyder-Aly-Kan fait reconnaître son fils Typoo-Zaëb nabad du Carnate par le souba du Dékan.* 1767.

Depuis le siége de Pondichéry on n'avait plus entendu parler de Raja-Zaëb. Cet ancien nabad d'Arcate passait obscurément sa vie, tantôt chez les Marattes, et tantôt à la cour d'Aurengabad. Son compétiteur Mohammet-Aly-Kan jouissait tranquillement de la nabadie, sous la protection du conseil de Madras, qui dominait en effet dans le Carnate, tandis que le nabad n'avait que le vain nom de souverain. Heyder-Aly, en fesant au souba du Dékan des présens considérables, n'eut pas de peine à le déterminer à donner l'investiture de cette nabadie à un de ses enfans. J'étais alors âgé de seize ans, et le nom de Typoo-Sultan n'avait encore acquis aucune célébrité; cependant je fus choisi pour remplir cette place. On me fit épouser la fille d'Anaverdi-Kan, prédécesseur de Chanda-Zaëb à la soubadie; et, pour réunir tous les droits sur ma tête, Raja-Zaëb m'abandonnait aussi ses prétentions, à condition qu'après la victoire il serait mis en possession du Tanjaour, dont le raja serait dépouillé, en punition du meurtre de Chanda-Zaëb.

1767. XXXIII. *Il déclare la guerre à Mohammet-Aly-Kan, que les Anglais reconnaissaient pour nabad du Carnate.*

Dès qu'Heyder fut instruit que Typoo-Sultan avait été reconnu nabad du Carnate par la cour d'Aurengabad, il chargea son résident à Madras d'un mémoire pour le conseil, dans lequel, après avoir protesté de ses intentions pacifiques, après avoir mis en opposition les différentes marques d'attachement qu'il avait donné à la compagnie anglaise, et les trames odieuses qu'elle venait d'ourdir pour le dépouiller de ses états, il ajoutait : « Je n'ai jamais ignoré que c'est aux fourberies de Mohammet-Aly-Kan que je dois l'affreuse injustice dont la compagnie a payé mes bons procédés ; cet usurpateur est seul la cause des troubles qui depuis long-temps agitent la péninsule ; il faut qu'il en soit puni. Mes troupes sont en marche ; séparez, il en est temps, votre cause de celle de ce traître ; abandonnez un homme dont la seule ambition a si souvent ensanglanté le pays, et dont quelquefois vous avez été vous-mêmes dans la nécessité d'arrêter les usurpations. Mon intention n'est point d'attaquer les Européens ; mais si vous desirez de con-

server la paix, donnez-en la preuve en retirant toutes les garnisons que vous entretenez dans les places dépendantes de la nabadie du Carnate. Je sais que ces places sont dans vos mains le gage des sommes qui vous sont dues par Mohammet-Aly-Kan; évacuez-les avec loyauté, je me charge du paiement de vos créances légitimes; mais je vous préviens que par-tout où je trouverai mes ennemis, mon cimeterre en fera justice. » 1767.

XXXIV. *Le conseil de Madras arme en faveur de Mohammet-Aly-Kan.*

L'administration anglaise, accoutumée à jeter sur les princes indous le regard du mépris, fut étrangement affectée d'un manifeste dans lequel on osait lui parler le langage de la liberté. On a déjà observé que Mohammet-Aly-Kan n'avait que le nom de nabad du Carnate; il vivait dans Arcate, d'une pension de cinq millions, que lui fesait la compagnie anglaise, pour l'entretien de sa maison, de ses ministres et de ses gardes. Le conseil de Madras, sous l'humble qualité de fermier-général des revenus publics du Carnate, exerçait réellement la puissance souveraine, civile et militaire : toutes les places de guerre étaient dans ses mains; il

1767. payait les troupes, commandées par des Anglais ou par des officiers que les Anglais protégeaient ; et si la compagnie laissait à un prince indous les marques extérieures de la puissance souveraine, c'est que, convaincue par expérience que les peuples, accoutumés aux formes anciennes, tiennent encore aux noms lorsque les choses n'existent plus, elle voulait accoutumer les peuples du Coromandel au changement de domination par des transitions insensibles.

La déclaration de guerre faite en apparence contre Mohammet-Aly-Kan regardait donc directement les possessions anglaises ; elles n'avaient pas un moment à perdre pour se mettre en défense. Heyder tirait un autre avantage de cette manière indirecte de déclarer la guerre au conseil de Madras. On sait que les deux villes de Madras et de Pondichéry furent bâties sur l'étendue de la nabadie du Carnate, à la charge que les négocians européens, reçus à titre d'hospitalité, emploiraient leurs forces à la défense des princes du pays, à la première réquisition de leur part; de-là les intrigues, les perfidies, les violences successivement employées par les compagnies anglaise et française, pour avoir sur l'esprit des nabads du Carnate un

crédit à la faveur duquel les affaires de leur commerce prenaient une tournure plus ou moins favorable. Heyder-Aly Kan ayant fait reconnaître son fils Typoo-Sultan nabad légitime par le souba du Dékan, seigneur suzerain du Carnate, avait droit de demander aux Français les secours stipulés par les traités, contre le conseil de Madras, regardé comme rebelle à l'autorité publique s'il prenait les armes contre lui. Cette tournure laissait à la cour de France un moyen de secourir le sultan du Maissour, nabad du Carnate, comme auxiliaire, sans rompre directement avec les Anglais. 1767.

XXXV. *Heyder entre en campagne; état de son armée.*

Heyder entrait en campagne à la tête de vingt mille hommes d'excellente cavalerie, en comptant huit mille Marattes; son infanterie consistait en un corps de huit cents Français, commandés par le colonel Hughel, en cinq mille grenadiers, divisés en dix bataillons de cinq cents hommes. Les officiers qui commandaient cette troupe, jusqu'au dernier caporal, étaient Français; tous les grenadiers avaient été choisis par Heyder lui-même, qui s'était moins attaché à la

1767. haute taille qu'à l'air martial, à la démarche leste et au tempérament robuste. Exercés de longue main à la tactique européenne, pleins de courage et de bonne volonté, leur souverain, dont ils fesaient la principale force, n'avait rien négligé pour les rendre toujours prêts à marcher au premier signal. Il fut accordé à chaque escouade, composée de sept hommes, y compris un bas-officier, un cuisinier, et un bœuf pour porter la tente et le bagage. A chaque compagnie étaient attachés dix élèves, tous jeunes gens de dix-huit à vingt ans, destinés à la garde du camp et à remplacer les grenadiers qui manqueraient. Ces grenadiers exécutèrent dans la suite les mouvemens précis et rapides auxquels furent attribués la plus grande partie des succès.

Heyder pouvait encore compter sur vingt mille Cipayes, armés de fusils, dont la plupart avaient été achetés chez les Anglais eux-mêmes; le reste de son armée ne consistait qu'en des pionniers, dont on attendait fort peu de service un jour de combat.

XXXVI. *Le souba du Dékan se réunit au sultan du Maissour avec quarante mille hommes.*

L'armée du souba du Dékan passait pour

être forte de cent mille hommes ; mais, dans la vérité, on n'y comptait pas au-delà de quarante mille combattans, dix mille hommes d'infanterie et trente mille chevaux. A peine deux mille fantassins étaient armés de bons fusils ; les autres n'avaient que des mousquets à baguettes de bois et à tenons. Le général qui les commandait avait servi sous Bussi et Dupleix ; il déplorait lui-même le mauvais état de sa troupe, d'ailleurs très-mal payée. La cavalerie était belle, mais plus propre à la parade qu'au combat. Chaque chef, propriétaire de ses troupes, ne suivait le souba que comme vassal de l'empire ; il n'était guère disposé à risquer la vie de ses chevaux et de ses soldats, que lorsqu'il était animé par l'espoir du pillage. 1767.

L'armée combinée était suivie, selon la coutume du pays, d'une foule de négocians, d'artisans, de femmes, de vivriers et de domestiques, ce qui rendait le camp très-étendu, et susceptible d'être surpris par les Anglais, sans la vigilance et l'activité d'Heyder.

Un train d'artillerie de cent dix pièces de canons augmentait la force de cet armement redoutable ; l'artillerie d'Heyder était la plus nombreuse, mieux pourvue de munitions,

1767. servie par des canonniers français, et traînée par d'excellens attelages; mais sur soixante pièces, trente étaient de fer; celle du souba, au contraire, était toute de fonte : trente de ces canons furent fondus en France; ils avaient été jetés sur la côte, avec une escadre, par un ouragan dans la baie de Mazulipatnam, et cet accident les avait mis au pouvoir de Nisam-Daula, dont les prédécesseurs étaient maîtres de cette côte. Cette belle artillerie devenait cependant inutile, faute de munitions, d'affûts, d'attelages, et sur-tout de bons canonniers.

XXXVII. *La puissance des Anglais dans l'Indostan était à son plus haut période; leurs armées montaient à quatre-vingt-dix mille hommes.*

La puissance des Anglais dans l'Inde était alors à son plus haut dégré; on assure que les revenus territoriaux de leurs vastes possessions allaient à deux cents millions; leurs forces ne montaient pas à moins de quatre-vingt-dix mille hommes : elles étaient composées de huit régimens d'infanterie anglaise, de mille hommes chacun, de soixante-quatre régimens de Cipayes, de douze cents hommes d'artillerie et de douze cents invalides, destinés à la garde de quelques forteresses; leur

cavalerie s'élevait à peine à quatre mille hommes, parmi lesquels ne se trouvaient que quatre cents Européens. Ces forces étaient répandues dans les trois principaux établissemens anglais du Bengale; de Coromandel et de Malabar; la grande distance des uns aux autres empêchait qu'elles ne pussent se prêter une mutuelle assistance. 1767.

Le général Smith, qui commandait sur la côte de Coromandel, en laissant des garnisons suffisantes dans toutes les places, avait en sa disposition cinq mille Européens, deux mille cinq cents Cipayes, deux mille cinq cents chevaux, parmi lesquels on comptait deux cents cavaliers européens, deux mille Indous exercés à l'européenne, commandés par des officiers anglais, et dix-huit mille hommes de cavalerie mogole, commandés par le nabad Mohammet-Aly-Kan. A ces forces, Smith pouvait joindre environ vingt mille hommes appartenans au raja du Tanjaour et à quelques palliagars indous ou marattes; il pouvait encore opérer une diversion utile, en fesant attaquer les côtes du Maissour par les troupes anglaises qui se trouvaient dans l'établissement de Bombai.

1767. XXXVIII. *Le général Smith est chargé par le conseil de Madras de la conduite de cette guerre ; état de son armée.*

Le général Smith se trouvait à la tête d'une armée mieux disciplinée et mieux instruite des différentes combinaisons militaires que celle de son ennemi ; il commandait à un corps nombreux d'Européens, regardé jusqu'alors comme invincible ; d'habiles ingénieurs l'environnaient, et son artillerie était supérieurement servie ; mais la grande infériorité de sa cavalerie l'obligeait à s'éloigner des vastes plaines, et à choisir pour théâtre de ses opérations les pays montagneux. Dès-lors il ne pouvait pas empêcher les ennemis de ravager les campagnes et de couper ses convois ; souvent même il lui était impossible de se procurer le nombre de bœufs suffisans pour traîner son artillerie et ses bagages, ce qui l'empêchait de déployer une artillerie proportionnée à celle d'Heyder, et le forçait à ménager ses provisions de guerre et de bouche au-delà de ce qui eût été nécessaire à la prospérité de l'armée et à l'activité du service.

Un désavantage de l'armée anglaise, plus fâcheux encore, c'est que tandis qu'Heyder,

maître de ses opérations, saisissait à son gré les occasions favorables si précieuses à la guerre; Smith était subordonné au conseil de Madras, dont les ordres étaient souvent contraires à ses vues, dont l'avarice fesait dépendre la subsistance de l'armée des calculs d'une société de négocians, et dont les secours étaient aussi précaires et aussi lents que leurs ordres étaient quelquefois contradictoires ou impraticables. 1767.

XXXIX. *Commencement des hostilités entre les Anglais et les Misoréens.*

Tandis qu'Heyder-Aly-Kan publiait ses manifestes, il fesait ses préparatifs avec beaucoup de diligence. Cependant l'immense provision de munitions en tout genre qui accompagne lentement les armées des princes indous, a toujours donné un grand avantage aux légions européennes au commencement des hostilités. Le général Smith était entré en campagne, et prévoyant qu'Heyder-Aly, après avoir franchi les gorges des Gattes, se porterait sur Arcate pour y faire reconnaître Typoo-Sultan en qualité de nabad, il s'était emparé des passages et de quelques places de peu de conséquence qui s'y trouvaient. Établis dans les défilés des montagnes,

1767. les Anglais assiégeaient Kisnagerri, forteresse assez considérab'e, lorsqu'ils apprirent que les armées d'Heyder-Aly et de Nisam-Daula s'étant réunies le 24 mai sur les frontières du Maissour, s'avançaient pour forcer les gorges des montagnes et pénétrer dans le Carnate : aussi-tôt le siége fut levé avec précipitation, et les Anglais se portèrent dans les Gattes pour en disputer le passage. Les talens déployés par Heyder dans cette occasion durent convaincre le conseil de Madras du tort qu'il avait eu d'entreprendre cette guerre, et des dangers dont elle serait accompagnée. Trois gorges se présentaient devant l'armée combinée; l'une débouchait sur Velour et sur Arcate; la seconde sur Cavéri-Patnam, ville forte, située sur le Palier, et dont les Anglais étaient les maîtres; la troisième était absolument impraticable pour l'artillerie. Les Anglais s'étaient postés de manière à défendre le passage de Velour; il était pour eux de la dernière importance d'empêcher de ce côté-là l'armée des Indous de pénétrer dans Arcate, capitale de la nabadie du Carnate. Heyder tient un conseil de guerre, dans lequel il est décidé qu'il fallait déboucher sur Cavéri-Patnam; et sur-le-champ l'armée se met en marche pour

exécuter cette décision. Les Anglais, qui en sont instruits par leurs espions, abandonnent la gorge de Velour, pour se porter, à travers les montagnes, sur le terrein qu'allait parcourir l'armée combinée; mais cette marche était une feinte, dont le colonel du bataillon français, qui commandait l'avant-garde, avait seul le secret. A peine l'armée avait marché pendant deux heures, que les Européens, une partie des grenadiers et quelques régimens de hussards tournant rapidement à droite, s'emparent de la gorge de Velour, où Smith n'avait laissé que des troupes du Carnate, qui prirent la fuite à la vue de la cavalerie d'Heyder. Par l'habileté de cette manœuvre, les deux armées d'Heyder-Aly et de Nisam-Daula passèrent, sans obstacles, un défilé long, étroit, tortueux, et dans lequel un détachement de deux mille hommes pouvait arrêter l'armée la plus nombreuse. 1767.

XL. *Heyder, après avoir forcé les défilés des Gattes, se porte sur Arcate.*

Les Anglais, trompés par cette évolution inattendue, abandonnant la ville d'Arcate, se retirent sur Singueman, où commence une chaîne de petites montagnes transver-

1767. sés des grandes qui viennent se terminer dans les environs de Pondichéry. Smith fut continuellement harcelé dans sa retraite par la cavalerie ennemie, qui fit sur lui quelques prisonniers, et pilla presque tous ses bagages. Le général anglais était convaincu, par une triste expérience, que les guerriers qu'il avait en tête ne ressemblaient pas aux autres généraux indous avec lesquels il avait fait la guerre jusqu'alors; mais considérant qu'Heyder-Aly-Kan ne viendrait pas l'attaquer sans avoir assiégé Caveri-Patnam, ou Vaniam-Bari, dont les garnisons pouvaient intercepter les convois destinés à l'entretien des armées combinées, il crut que l'honneur national lui défendait de pousser plus loin une retraite qui ressemblait à une fuite. Son camp, assez bien fortifié, était défendu par la forteresse de Singuemah, par un grand étang et par une rivière. Le conseil de Madras envoyait à son secours un corps de quinze mille hommes, commandé par le colonel Wood. Il résolut d'attendre dans sa position la jonction des deux armées.

XLI. *Il s'empare de Cavéri-Patnam.*

Heyder-Aly-Kan, après avoir franchi les défilés de Velour, vint camper à une lieue

et demie de Caveri Patnam, qui fut aussi-tôt investi par sa cavalerie. La ville est entourée d'une vieille muraille, avec quelques tours rondes; mais la forteresse est en bon état; le Paller lave une partie de ses murailles. Ce fleuve, dont le lit est très-large, n'avait pas alors trois pieds de profondeur. Les habitans, épouvantés par les armées nombreuses qui couvraient la plaine, se hâtaient d'emporter leurs effets dans la citadelle, et déjà le feu était mis dans quelques quartiers de la ville, lorsque les Indous l'escaladent de toute part pour courir au pillage. Les Anglais dirigeant sur eux le feu des remparts, en tuaient un grand nombre; mais cette perte ne devait pas retarder celle de la forteresse. Dès la même nuit une batterie de vingt pièces de dix-huit et de vingt-quatre fut préparée. Les Anglais se défendirent d'abord avec assez de vigueur; mais incommodés par d'habiles tireurs qu'Heyder avait placé derrière les débris de quelques masures embrasées, ils arborèrent le pavillon blanc après une canonnade de trois heures, et sans que leurs défenses fussent entamées. Heyder, surpris lui-même de la promptitude de son succès, ordonna d'accorder toutes les propositions qui seraient faites. Les troupes sortirent avec les honneurs 1767.

1767. de la guerre. Les Anglais eurent la permission de se retirer à Madras, sans crainte d'être inquiétés dans leur route. Les Cipayes furent libres de prendre la route qu'ils voudraient; ils s'enrôlèrent presque tous dans l'armée victorieuse.

XLII. *A cette nouvelle, les Anglais font retraite.*

Le général Smith, persuadé que le siège de Caveri-Patnam durerait au moins six semaines, et qu'il aurait le temps d'attendre dans son camp de Singueman l'arrivée du colonel Wood, n'apprit qu'avec une extrême surprise qu'Heyder, après avoir passé la rivière du Palier, marchait sur lui avec sa cavalerie, son artillerie et une partie de son infanterie. Le projet de ce prince, lorsque le reste de son infanterie serait arrivé, était de s'emparer des hauteurs entre Singueman et Vandivachi, et d'empêcher la jonction des deux armées anglaises. Smith pouvait être forcé à mettre bas les armes, s'il n'avait pas été prévenu à temps du dessein d'Heyder par les espions qu'il entretenait en grand nombre, sur-tout dans l'armée de Nizan-Daula.

Dans cette extrémité, les Anglais décampent dans le plus grand silence, pendant la

nuit du premier au 2 septembre, pour prendre une position plus favorable. Heyder fait monter à cheval sa cavalerie; le peu d'infanterie qui était arrivée prend les armes; les hussards et les dragons sortent du bois au point du jour pour reconnaître l'armée anglaise; elle était en marche sur une seule colonne, longeant la rivière et couvrant ses bagages : la cavalerie, partagée en deux corps, formait l'avant et l'arrière-garde : la colonne se dirigeait vers la cime d'un côteau. 1767.

XLIII. *Smith, attaqué par Heyder, profite de la nuit pour se retirer de nouveau.*

Heyder s'avançait sur deux colonnes : celle de Nizan-Daula formait la droite. L'attaque de l'armée anglaise est décidée; elle était maîtresse du côteau par la maladresse des troupes de Nizan-Daula, chargées de s'en emparer, et qui s'étaient toujours tenues éloignées de l'ennemi. Smith avait sous ses ordres trois mille Anglais, dix mille Cipayes, deux mille chevaux et cinq mille hommes des troupes du Carnate, commandées par Mohammet-Aly-Kan. Cette armée était en bataille sur une seule ligne; les Anglais étaient au centre, à l'exception de six cents grenadiers ou volontaires, séparés en deux corps,

1767. qui fermaient la ligne à droite et à gauche. L'artillerie, composée de vingt-quatre pièces de campagne, était placée devant les régimens; la cavalerie, divisée en deux corps, protégeait les bagages déposés derrière l'armée; le côteau offrait une pente douce; mais il était couvert, dans toute sa longueur, de brossailles qui arrêtaient la cavalerie et génaient la marche de l'infanterie. Cependant les cinq mille grenadiers d'Heyder s'avançaient avec une contenance qui étonnait les Anglais; ils étaient soutenus par soixante pièces de gros canon, pointés par d'habiles cannoniers qui fesaient un grand ravage dans l'infanterie anglaise, entièrement découverte, tandis que l'artillerie anglaise incommodait peu l'infanterie d'Heyder, par la difficulté de bien pointer en descendant. Malgré le peu de service qu'Heyder tira ce jour-là de la cavalerie, il est certain que Smith eût été taillé en pièces, si l'armée du souba du Dékan avait secondé les Misoréens. La nuit seule fit cesser le feu de part et d'autre. Les deux armées restaient en présence, et paraissaient avoir dessein de recommencer le combat au lever du soleil; mais sur les onze heures du soir on s'aperçut que les Anglais se retiraient sans bruit. Heyder défendit de troubler leur re-

traite, soit parce que son infanterie avait le besoin le plus pressant de repos, ou parce qu'il eut été imprudent à sa cavalerie d'attaquer l'infanterie anglaise pendant la nuit. Au point du jour, toute l'armée se mit à la poursuite des fuyards. 1767.

Les Anglais, pour hâter leur marche sur Vandavachi, où la division du colonel Wood devait les joindre, avaient jetté leurs provisions de guerre et de bouche dans le Palier, d'où les Indous retirèrent les tonneaux de balles et les sacs de riz; ils avaient abandonné presque tous les équipages de l'armée, et jusqu'à la vaisselle d'argent du général; mais au moyen de ces sacrifices, ils s'étaient mis en sûreté dans le camp retranché de Tirnmalé, à trois lieues de Vandavachi, sans autre perte que celle de quelques traineurs et de deux petits canons de fer qu'ils avaient abandonné dans la route.

XLIV. *Heyder, poursuivant les Anglais, vient camper à Tirnmalé.*

Heyder, poussant les Anglais devant lui, vint camper à une lieue et demie de Tirnmalé, dans un poste que la nature avait rendu presque inattaquable. Le camp était placé au centre d'une vallée agréable; en-

1767. vironnée de rochers qui lui servaient de remparts. Deux ouvertures qui semblaient faites de la main des hommes, y donnaient entrée; l'une à l'ouest, vers le pays du Maissour, l'autre à l'est, du côté de l'ennemi. Heyder avait construit devant cette dernière ouverture une large redoute, garnie de canons.

Les deux objets que le général Smith avait en vue, étaient de former sa jonction avec le colonel Wood, qu'il attendait de jour en jour, et d'en venir à une action générale lorsqu'il trouverait une situation où les Indous ne pourraient pas faire usage de leur cavalerie. La division qui subsista presque toujours entre le souba du Dékan et Heyder-Aly, empêcha ce dernier de mettre obstacle à cette jonction, qui porta bientôt l'armée anglaise à trente mille hommes, parmi lesquels se trouvaient cinq mille Européens. Cependant le général Smith n'osait pas s'exposer dans la plaine; mais il multipliait les marches et les contre-marches, persuadé que le souba du Dékan, bientôt lassé de cette guerre de chicane, l'attaquerait imprudemment, et que la dispersion de cette armée lui fournirait l'occasion de remporter quelqu'avantage considérable sur celle d'Heyder Aly-Kan: c'est aussi ce qui ne manqua pas d'arriver.

Heyder,

Heyder, persuadé que sans combattre ses ennemis, il les reduisait aux dernières extrémités en dévastant toutes les campagnes des environs, enfermé dans son camp de Tirnmalé, d'où ses communications étaient libres avec le Maissour, employait sa nombreuse cavalerie à détruire une partie des convois qu'on envoyait de Madras au général Smith. Il résolut de couper entièrement cette communication, et de charger un corps de cavalerie de faire le dégat jusqu'aux portes de Madras. 1767.

XLV. *Typoo-Zaëb est chargé de faire le dégât jusqu'aux portes de Madras; terreur qui s'empare des habitans de cette ville.*

Je n'avais encore eu aucun commandement. Heyder me confia pour cette expédition cinq mille chevaux de sa meilleure cavalerie. Hussein reçut ordre de diriger mon inexpérience. Les Indous marchaient avec tant de vîtesse, que Boschier, gouverneur de Madras, l'ingénieur en chef Call, et quelques membres du conseil qui déjeûnaient à la campagne dans les jardins de la compagnie, furent sur le point de tomber entre leurs mains. Le domestique d'un émissaire qu'ils avaient dans le camp d'Heyder, vint à peine à temps pour

1767. leur annoncer l'approche de Tippoo-Zaëb. Leur retraite à Madras fut coupée. Ils ne durent leur salut qu'à un petit bâtiment qui, par hasard, se trouvait au bord de la mer auprès du jardin. Cette invasion inattendue jetta la place dans la plus grande consternation. Les habitans de la ville Noire, alarmés par les fugitifs de la campagne qui exagéraient, selon l'usage, les forces des ennemis, abandonnaient leurs maisons pour se réfugier en foule dans le fort Saint-Georges. En un instant, les rues, les places, les fossés furent couverts de monde; ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que le gouverneur put se faire un passage pour entrer dans sa maison. Boschier, qui avait entièrement perdu la tête, ne donnait point d'ordre. La garnison ne montait qu'à deux cents Européens et six cents Cipayes. Le colonel Call fit prendre les armes à tous les Européens qu'il put rassembler; mais il est convenu plusieurs fois que si les Indous s'étaient présentés aux portes de la citadelle, mêlés avec le peuple qui fuyait, la place était infailliblement prise.

Madras fut sauvé, parce que les ordres précis d'Heyder étaient de se contenter de faire le dégât autour de cette place, sans

tenter de l'enlever, et que les généraux n'osèrent pas hasarder ma vie en m'exposant sous le canon du fort; et je dois avouer que mon inexpérience garantit les Anglais d'une perte de plus de cinq cents millions qu'on pouvait leur faire supporter, sans aucun risque, en brûlant la ville Noire; il est même à présumer qu'on aurait forcé le conseil à faire la paix, aux conditions les plus dures, par la simple menace de cet incendie. 1767.

XLVI. *Bataille de Tirnmalé; les troupes du souba du Dékan fuient lâchement, jettent le désordre dans l'armée misoréenne, qui est obligée de faire retraite.*

Pendant que la cavalerie misoréenne détruisait entièrement les superbes maisons de plaisance qui environnaient Madras, Heyder continuait à s'emparer des convois envoyés à l'armée anglaise, campée à Tirnmalé. Déjà la famine s'y fesait sentir, lorsque les troupes du souba du Dékan, ennuyées de l'inaction dans laquelle on les tenait, et jugeant de la faiblesse des Anglais par leur conduite prudente, résolurent de les attaquer le 22 septembre, à deux heures après midi. Heyder voyant la bataille engagée, fut contraint d'y prendre part. Il conduisait lui-

même son infanterie, lorsqu'il vit toute celle
1767. de Nizan-Daula se sauver à toutes jambes aux premiers coups de canons tirés par les Anglais. La cavalerie en fit bientôt autant. Tous ces fuyards traversant l'armée d'Heyder, y semaient la terreur et le désordre ; il craignit lui-même quelque trahison, et que, pendant qu'il combattait, son camp ne fût pillé par l'armée du Dékan. La nuit qui approchait augmentait le trouble dont il était agité. Sa cavalerie lui était inutile dans un terrain coupé et plein de rochers. Il soutint cependant l'effort des Anglais jusqu'à la nuit; ordonnant alors la retraite, il ramena ses troupes dans son camp, sans laisser à Smith d'autre marque de sa victoire qu'un canon de fer. Les Anglais le suivirent jusqu'aux redoutes, mais n'osèrent pas les attaquer.

XLVII. *Suites de la bataille de Tirnmalé.*

Le camp était dans la dernière confusion. Les gens qui suivaient l'armée, effrayés par la fuite précipitée du souba du Dékan et de son armée, s'étaient sauvés sans abaisser les tentes. Nizan-Daula avait laissé au pouvoir des Anglais la plus grande partie de sa belle artillerie et de ses bagages, et rien ne put l'arrêter dans sa fuite, jusqu'à ce qu'il fût en

sûreté dans Caveri-Patnam. Heyder n'était point effrayé de l'échec qu'il venait de recevoir, et qui ne lui coûtait pas quatre cents hommes ; mais une partie de ses soldats paraissaient étonnés, incertains ; d'ailleurs la saison des pluies allait remplir d'eau la vallée dans laquelle il campait. Il prit le parti d'envoyer à Caveri-Patnam son artillerie et ses munitions, sous l'escorte d'une partie de sa cavalerie, tandis qu'avec le reste de ses troupes, il passait la nuit à la tête de son camp du côté de l'ennemi. Les Anglais se présentèrent au point du jour pour recommencer l'attaque ; mais arrêtés par la bonté de sa position et la fierté de sa contenance, ils n'osèrent pas tenter de le forcer : cependant son artillerie et ses bagages traversaient les gorges et gagnaient la plaine ; alors il se replia avec son armée, fesant lui-même l'arrière-garde avec ses grenadiers, qui ne cédèrent ce poste d'honneur à la cavalerie que lorsque les gorges furent traversées. 1767.

L'issue de la bataille de Tirnmalé se répandit dans les Indes avec rapidité. Toutes les circonstances grossissaient en raison de l'étendue du pays que la nouvelle parcourait, et avec des variétés qui tenaient aux dispositions des amis et des ennemis des Anglais. Le

fort Saint-Georges, toujours bloqué par la
1767. cavalerie d'Heyder, annonça cet événement par une décharge de cent coups de canons, et fit distribuer des relations exagérées des avantages remportés par le général Smith. Les généraux indous n'en avaient point reçu de nouvelles officielles : cependant ils tinrent conseil, dont le résultat fut de rejoindre l'armée à Caveri-Patnam.

La saison des pluies avait obligé toutes les armées à prendre des quartiers de cantonnement. Les Indous étaient distribués dans Caveri-Patnam, Kisnagerri, Taule et Banguelour. Les Anglais, après avoir placé de fortes garnisons dans Trinomali, Vanianbari et Ambour, que les Indous menaçaient, logèrent le reste de leurs troupes dans les environs de Velour et de Vandavachi.

XLVIII. *Les troupes du souba du Dékan se séparent de celles d'Heyder.*

Ce fut pendant que le quartier-général de Nizan-Daula et d'Heyder-Aly-Kan était dans une plaine, à cinq lieues de Caveri-Patnam, que les deux alliés convinrent de la séparation de leurs armées, et que tandis qu'Heyder fesait la guerre dans le Canate à Mohammet-Aly, le souba du Dékan attaque-

rait les Anglais du côté de Masulipatnam, afin de diviser leurs forces. Heyder avait été peu effrayé de la perte de la bataille de Tirnmalé, qu'il attribuait avec justice à l'indiscipline des troupes du souba du Dékân; mais l'appréhension qu'il avait des suites de cette indiscipline et de ses effets sur ses propres troupes, lui fesait désirer avec empressement cette séparation. Le souba, de son côté, voyant la conquête du pays d'Arcate plus éloignée qu'il n'avait pensé, cherchait les occasions de terminer la guerre; mais il ne voulait pas perdre les grandes sommes qu'Heyder lui avait promis pour l'engager d'armer en sa faveur. On proposa que le souba laisserait à Heyder six mille hommes d'infanterie à son choix, et dont il aurait seul la disposition, et qu'avec le reste de ses troupes, Nizan-Daula agirait suivant qu'il jugerait convenable aux intérêts communs. Ces propositions furent adoptées, avec une apparente cordialité, par des princes dont le caractère était absolument antipatique. Ils se prodiguèrent en même-temps les protestations d'amitié et d'estime mutuelles, et la défiance qui fermentait dans leur cœur fut cachée avec beaucoup d'art par un excès de luxe et de splendeur qu'ils déployèrent alter- 1767.

nativement, comme des marques réciproques d'affection et d'égards.

1767.

XLIX. *Heyder-Aly-Kan rentre en campagne pour effacer le souvenir de Tirnmalé.*

A peine les pluies qui commençaient à cesser, vers la fin de novembre, permettaient aux chemins de se raffermir, que l'armée d'Heyder était déjà rassemblée et se préparait à effacer le souvenir de sa défaite par quelque entreprise considérable. La première place qui se présentait était Vaniambari. A la faveur des vieilles masures, des haies et des arbres dont cette place était environnée, on s'en approcha, sans être obligé d'ouvrir la tranchée. La garnison consistait dans un régiment de Cipayes et dans un détachement de trente Européens. Quatorze canons, bientôt démontés par ceux des assaillans, formaient toute son artillerie ; les provisions de guerre et de bouche s'y trouvaient en abondance, et l'on ne manquait pas d'ouvriers pour réparer les affûts brisés par le canon ennemi. Cependant Vaniambari fut prise presque sans résistance. Les Européens promirent de ne point servir d'un an contre Heyder, et presque tous les Cipayes s'enrôlèrent dans son armée. Les In-

dous marchèrent sur-le-champ pour investir Velour, place célèbre par la bataille gagnée dans ses environs sur Anaverdi-Kan, père de Mohammet Aly, par les Français, commandés par d'Auteuil et par les troupes de Mouza-Fer-Zind. 1767.

L. *Siège d'Ambour.*

La compagnie anglaise avait rassemblé dans Ambour une immense quantité de provisions de guerre et de bouche, afin de favoriser ses opérations sur les frontières d'Heyder-Aly-Kan. La place était fortifiée par l'art et par la nature. Au pied de la citadelle, bâtie sur le sommet d'une montagne inaccessible, on avait construit un autre fort, environné de bastions, avec chemins couverts et glacis. Ce fort couvrait une assez grande ville, fermée par un mur de briques, avec des bastions de forme ronde et un fossé sec. La moitié de la place était encore défendue par un étang fort large, au bout duquel on avait construit une redoute. Les troupes d'Heyder, encouragées par la prise de Vaniambari, se flattaient de prendre Ambour d'assaut. Ils ne rencontrèrent en effet que fort peu de résistance sur les remparts de la ville. La garnison avait placé toute sa confiance dans le fort et dans

1767. la citadelle. Le fort fut attaqué sur-le-champ avec tant de vivacité, que les Anglais craignant d'être forcés, s'empressèrent de l'abandonner. On y trouva dix-huit pièces de canon de fonte, trois mille fusils et une grande quantité de munitions de guerre et de bouche.

La tentative contre la citadelle ne fut pas si heureuse. Heyder, surpris lui-même de la facilité avec laquelle il prenait les places des Anglais, s'opiniâtrait à ce siège, malgré les avis qu'on lui donnait de toute part du rassemblement des Anglais dans les environs de Velour. Ses meilleurs officiers lui conseillaient de se porter sur-le-champ sur Velour, dont il n'était éloigné que de dix lieues. Se trouvant pour lors au centre des quartiers anglais, dispersés à plus de trente lieues à la ronde, il eut intercepté la réunion de leurs forces, d'autant plus considérables, qu'il leur arrivait du Bengale un renfort de six mille hommes. Mais, d'un autre côté, les Indous, en se rendant maîtres du château d'Ambour, s'emparaient de presque tous les préparatifs que les Anglais avaient fait pour la campagne prochaine, et rendaient impossibles pour long-temps toutes mesures offensives de leur part. Le siège était poussé

avec ardeur ; les fossés de la ville servant de tranchée, favorisaient les approches ; mais les batteries des assiégeans n'étaient pas plutôt élevées, que celles du château les écrasaient. Les plus braves guerriers devenaient chaque jour les victimes de cette entreprise téméraire. Un rocher dominait le château; Heyder y fit guinder du canon : les Anglais élevèrent en deux jours un cavalier, qui rendit inutiles les travaux des assiégeans; de sorte qu'au bout de dix-sept jours d'efforts vigoureux, le siège n'était pas plus avancé qu'au commencement. Dans ces circonstances, on apprit que l'armée anglaise, rassemblée à Velour, marchait au secours de la place; Heyder fut contraint à lever le siége, et de ramener son armée à Vaniambari, où, dans un poste avantageux, il résolut d'attendre les Anglais.

1767.

LI. *Bataille de Vaniambari; les Anglais maîtres du champ de bataille; les Indous se rétirent en bon ordre à Caveri-Patnam.*

L'armée de Smith, forte de trente mille hommes, parmi lesquels on comptait cinq mille Européens, parut devant Vaniambari le 8 décembre. Heyder avait à sa suite environ cinquante mille combattans. La cavalerie,

1767. qui formait la moitié de cette force, rendait peu de service dans un pays montagneux : le général ne comptait que médiocrement sur les six mille fantassins que lui avait laissé Nizan-Daula ; ainsi, son armée était réellement inférieure à celle des Anglais, favorisée d'ailleurs par une artillerie supérieurement servie.

L'armée d'Heyder avait sa droite adossée à la citadelle de Vaniambari, et sa gauche défendue par un terrain marécageux qu'il n'était pas possible de traverser ; le Palier coulait devant son front : les bords de la rivière, guéable par-tout, étaient défendus par des redoutes. La bataille commença sur le midi par un feu d'artillerie : elle se soutenait depuis trois heures sans qu'on pût prévoir de quel côté resterait l'avantage, lorsque Hughel, commandant le bataillon français, frappé des succès d'une colonne anglaise qui enfonçait la gauche de l'armée, s'avança sans être soutenu pour la combattre. Un coup de canon tua le cheval d'Hughel, qui fut entouré à l'instant et fait prisonnier par les dragons anglais. Cet échec et le feu supérieur des Anglais firent reculer les Français. Heyder, sans s'obstiner inutilement, ordonna la retraite, qui fut faite en bon ordre. Les Anglais

restèrent maîtres de Vaniambari, et les Indous se retirèrent à Caveri-Patnam. 1767.

LII. *Des propositions de paix se mêlent au bruit des armes.* 1768.

Des propositions de paix se mêlaient aux horreurs de la guerre. Heyder-Aly Kan, en commençant son expédition, s'était flatté qu'une escadre redoutable, envoyée par la cour de France, favoriserait par mer ses opérations de terre, et lui procurerait des canonniers dont il commençait à manquer. Choiseul jouissait alors, sur l'esprit de Louis XV, d'un crédit qui n'était balancé que par la favorite Dubarry, femme d'une grande beauté et de peu d'esprit, mais dirigée par des hommes auxquels l'honneur et l'avantage de la France étaient entièrement étrangers. Le ministre, actif, laborieux, intelligent, se rendait nécessaire à son maître par la facilité de son travail, et par son attention minutieuse à lui éviter la moindre contention d'esprit. La favorite le dominait par les charmes de la volupté dont elle engouait son ame inactive, inoccupée. Tout le monde convenait que si la France prenait ouvertement le parti d'Heyder-Aly-Kan, l'instant paraissait venu d'abaisser l'orgueil-

leuse Angleterre : on en parlait dans les petits soupers de Choisy, de Trianon, de Bellevue.
1768. Les vins exquis, versés par les mains des graces demi-nues, fesaient bientôt diversion à ces meurtrières idées. Fallait-il, pour une gloire incertaine, cesser de se couronner de fleurs? Le ministre, menacé d'être renvoyé dans la poussière de ses bureaux, prenait le parti de changer la trompette guerrière contre la lyre d'Anacréon. Cependant le résultat de ses combinaisons politiques allait amener cette guerre, qu'il était de l'intérêt de tous les courtisans d'éviter. Des contestations survenues entre les Anglais et les Espagnols, au sujet de l'île de Falkland, en fournissaient le prétexte, et le feu de la discorde, qui se manifestait entre les Anglais et leurs colonies d'Amérique, en assurait le succès. Les tortueuses manœuvres de l'intrigue déconcertèrent les projets de la politique. Choiseul, lui-même, malgré ses grands talens, fut écrasé sous la chûte de son systême. Les Anglais ne reçurent pas alors la juste punition des atrocités qu'ils se permettaient dans le Bengale, et dont on va bientôt parler; mais la crainte qu'ils eurent que les Français, ouvrant enfin les yeux, ne se joignissent à Heyder-Aly pour les chasser à jamais de

l'Indostan, les força bientôt de faire avec ce guerrier une paix à son avantage. 1768.

LIII. *Les Anglais font la paix avec le souba du Dékan, et continuent la guerre avec Heyder, qu'ils espèrent d'écraser.*

Heyder, trop éloigné des rives de la France pour suivre, ni même pour concevoir le nœud secret des ressorts qui remuaient le cabinet de Versailles, était surpris de ne pas voir accourir sur les côtes de l'Indostan les Français, auxquels sa valeur procurait une occasion peut-être unique de se venger complettement de leurs ennemis, et de recouvrer dans ces riches climats leur gloire et leur fortune passée. Convaincu que sans être maître de la mer il était impossible de prévaloir sur une puissance maritime, il crut qu'il fallait renvoyer à un autre temps l'exécution de ses vastes projets, et se préparer à une guerre nouvelle dans les loisirs de la paix. Le souba du Dékan, moins odieux au conseil de Madras, fut chargé des premières avances. Les Anglais déployèrent encore, dans cette occasion, cette fourberie, cette duplicité avec lesquelles ils avaient enveloppé dans leurs filets presque tous les princes indous. Sous prétexte que les intérêts du

1768. souba du Dékan et ceux du sultan de Maissour étaient entiérement différens, ils proposèrent de suivre séparément les deux négociations. La paix fut bientôt conclue avec le souba du Dékan. On lui promit de grandes sommes d'argent qui ne lui furent jamais payées. Il reconnut, de son côté, Mohammet-Aly-Kan pour souba du Carnate, et il confirma la compagnie dans la possession des quatre provinces qui lui avaient été cédées au nord de Masulipatnam. Alors on multiplia les difficultés au sujet des articles de pacification qui regardaient Heyder-Aly-Kan. Smith et Wood eurent ordre de poursuivre la guerre avec la plus grande vigueur, tandis qu'on amusait les plénipotentiaires par des propositions oiseuses, et que Nisam-Daula, regardant la paix générale comme prochaine, n'envoyait pas à son allié les secours qu'il lui avait promis. Les Anglais se flattaient, par cette supercherie, de réaliser les brillantes chimères qui avaient donné naissance aux hostilités, et de dominer par force et par ruse sur la partie méridionale de la peninsule.

LIV.

LIV. *Une flotte britannique surprend et se rend maîtresse de la forteresse de Manguelor.* 1768.

Tandis que Smith et Wood, ayant divisé leurs forces, attaquaient de deux côtés les états d'Heyder-Aly-Kan, qui, se flattant d'une prochaine paix, ne déployait pas toutes les ressources qui lui restaient dans ses vastes états, une escadre britannique, sortie de Bombay au commencement de mars, et sur laquelle se trouvaient huit mille hommes de troupes de débarquement, attaquait la rade et le fort de Mangalor, où presque toute la marine d'Heyder était rassemblée. Le feu des bombes jettées par les Anglais effraya bientôt les habitans d'une ville livrés uniquement aux paisibles spéculations du commerce, et qui n'avaient que de l'horreur pour le fléau de la guerre. Craignant de voir incendier leurs magasins, ils refusaient de seconder la faible garnison laissée pour la garde de la ville. Elle fut prise après trois semaines de siège. Les forces maritimes d'Heyder, consistant en un vaisseau de cinquante canons et quelques bâtimens du pays, tombèrent au pouvoir du vainqueur, qui trouva dans la place une artillerie nombreuse. A cette nouvelle, le conseil de Madras, rom-

1768. pant brusquement les négociations pacifiques, déclara qu'Heyder-Aly n'avait point de paix à espérer qu'il ne remît aux conseils de Bombay et de Madras toutes ses places de guerre, et qu'il ne s'en rapportât à la discrétion de la compagnie pour sa subsistance et celle de sa famille.

Heyder n'était pas de ces guerriers que les revers intimidaient; au contraire, dans les occasions périlleuses, sa grande ame se montrait au-dessus du danger. Je fus chargé de prendre les devants avec quatre mille hommes de cavalerie. Heyder se mit lui-même en marche à la tête de la moitié de ses grenadiers et de son artillerie, laissant le reste de son armée à Moctum et à Hussein, avec ordre d'harceler les deux armées anglaises, mais de ne rien hasarder de décisif jusqu'à son retour.

LV. *Les Anglais sont défaits devant cette place; leur armée est entièrement détruite ou prisonnière de guerre.*

Je marchais avec l'ardeur d'un jeune homme qui brûle du desir d'acquérir de la gloire. J'arrivai bientôt dans le Canara, dont les peuples, pleins de confiance pour le fils de leur souverain, se rangeaient en foule sous mes dra-

peaux. Animé par les acclamations du peuple, j'avançais vers Mangalor, suivi des troupes qui se rassemblaient de tous côtés, et je me trouvai à la vue du camp anglais avant que leurs généraux eussent reçu aucun avis de mon arrivée. Profitant de la frayeur que l'aparition subite de mon armée répandait parmi les Cipayes anglais, je me présente le sabre à la main, sans donner aucun repos aux troupes. Les gardes avancées sont culbutées, une terreur panique se répand dans le camp, les Indous poursuivent les Anglais jusques dans les rues de Mangalor, où la cavalerie d'Heyder entre pêle-mêle avec les fuyards. Les soldats, étonnés de voir le camp anglais abandonné, se répandent pour le piller. La déroute des Anglais était si complette, qu'au lieu de profiter, pour se rallier, du désordre que la soif du pillage occasionnait parmi les Indous, ils jettèrent leurs armes : quelques-uns, en petit nombre, se sauvèrent sur les vaisseaux, auxquels, sans savoir pourquoi, ayant communiqué leur frayeur, on les vit mettre sur-le-champ à la voile, et chercher leur salut dans une prompte fuite. Le général anglais, quarante-six officiers, six cent quatre-vingt Anglais et six mille Cipayes furent faits prisonniers avec leurs armes, et tous les équi- 1768.

1768. pages de l'armée. Heyder arriva à Mangalor le lendemain de cette victoire : il n'y fit que le séjour nécessaire pour la mettre à l'abri d'une seconde attaque ; et ayant fait passer ses prisonniers dans les citadelles de Siring-Patnam et de Heyder-Nagur, il reprit le chemin de ses armées du Carnate. Il y arriva dans les premiers jours de juillet.

LVI. *Le colonel Wood s'étant rendu maître de la place de Darmapuri, fait assassiner de sang-froid toute la garnison.*

L'armée anglaise s'était partagée en deux corps, comme on l'a déjà dit ; l'un, sous les ordres de Smith, fesait face aux troupes qu'Heyder avait laissées à son beau-frère Moctum, tandis que le second, commandé par le colonel Wood, n'ayant aucun ennemi à combattre, s'emparait presque sans résistance de toutes les places d'Heyder-Aly dans les vallées qui précédaient la grande chaîne des Gattes. Une seule, nommée *Darmapuri*, commandée par le vieux colonel Pinda-Kan, soutint un siège opiniâtre. Le colonel Wood imprima sur son front, dans cette circonstance, une tache que tous les succès de son expédition ne sauraient laver. La brèche était faite et le fossé comblé ; les braves assiégés

1768.

arborent le pavillon blanc. A la vue de ce signe de paix, Wood ordonne l'assaut : toute la garnison, le commandant et son fils sont passés au fil de l'épée ; action atroce qui attira contre les Anglais les plus terribles représailles. Moctum, quelque temps après, fit massacrer de sang-froid un corps considérable de Cipayes anglais dans les plaines d'Ovitor ; tandis qu'Heyder conçut contre le colonel Wood une haine si violente, que dans la suite il fit toujours attaquer de préférence le corps qu'il commandait ; et s'il était tombé dans ses mains, il l'eût puni sans doute rigoureusement de l'atrocité dont il s'était rendu coupable.

Après la prise de Darmapuri, Wood rejoignit l'armée de Smith, selon les ordres qu'il venait de recevoir du conseil de Madras. On ignorait encore dans cette ville les revers dont avaient été suivis les premiers succès de l'escadre de Bombay dans le Canara ; et les Anglais, persuadés que cette division s'était emparée d'Heyder-Nagur, et qu'il ne fallait plus que se porter à sa rencontre pour subjuguer entiérement les états d'Heyder-Aly, avaient ordonné aux généraux de marcher dans l'intérieur du pays. L'invasion du Canara et du Maissour paraissait si assurée,

1768. que pour partager ces dépouilles imaginaires, le conseil de Madras venait d'envoyer dans le camp de Smith, avec une pompe inconnue, même parmi les Indous, le nabad Mohammet-Aly-Kan, l'ingénieur en chef Call, et le conseiller Mackis, en qualité de commissaires plénipotentiaires.

LVII. *Préparatifs des Anglais pour assiéger Banguelour.*

L'armée, forte de trente-cinq mille hommes, trouvait peu d'obstacles sur sa route : la forteresse de Banguelour s'opposait seule à sa marche sur Heyder-Nagur et Siring-Patnam; mais cette place exigeait un siège en règle qui pouvait être long. Les Anglais n'avaient rien négligé pour en accélérer la conquête; seize mortiers, trente-trois pièces de canon de trente-six, cinquante autres pièces de moindre calibre, de la poudre, des bombes et des boulets en abondance avaient été transportés de Madras. La difficulté de se fournir des bêtes de charge et de trait pour conduire un armement aussi considérable à travers quatre-vingt lieues de pays, n'avait pas arrêté une compagnie qui regardait cette expédition comme une opération de commerce, dans laquelle de grandes avances devaient

être suivies de profits plus grands encore. Enfin, l'artillerie et les munitions étaient arrivées dans Oscota, petite ville à six lieues de Banguelour, où les commissaires du conseil de Madras avaient établi leur cour. On se préparait à commencer le siège, lorsque la nouvelle se répandit dans le camp que l'armée de Bombay avait été forcée de mettre bas les armes dans Mangalor, et qu'Heyder-Aly-Kan, victorieux, volait au secours de Banguelour avec toutes les forces de ses états. 1768.

LVIII. *Ils apprennent la défaite de leur armée devant Mangalor.*

L'armée anglaise, parfaitement approvisionnée en munitions de guerre, commençait à manquer de subsistances, par l'attention qu'avait le général Moctum-Aly-Kan d'intercepter une partie de ses convois, et de les détruire quand il ne pouvait pas les enlever. Le découragement vint bientôt augmenter la détresse : tout succès ultérieur était évidemment impossible, et la retraite à travers de hautes montagnes qu'il fallait franchir, pouvait être coupée à chaque instant par une armée supérieure, et que les habitans du pays favorisaient.

1768. Il fut proposé d'assiéger la petite ville de Ballapour, bâtie à l'endroit où commence à être navigable la rivière de Paler, qui se jette dans l'Océan auprès de Sadras. Maîtres de cette place, les Anglais pouvaient plus aisément se procurer les provisions qui leur manquaient, ou du moins transporter sur le fleuve, hors du théâtre de la guerre, l'artillerie et les bagages, dont la pesanteur retardait la marche de l'armée.

LIX. *Ils abandonnent le Maissour pour rentrer dans le Carnate, et perdent dans cette retraite leur artillerie, leurs munitions et leurs bagages.*

L'infatigable Heyder n'était pas venu à bout d'empêcher Smith d'arriver devant Ballapour et d'ouvrir la tranchée. Assuré de la bonne défense que ferait le commandant, il décampa la nuit du premier au deux d'août; et par une de ces marches rapides que seul il savait faire, son armée se présente à la pointe du jour devant Oscota. Il fait attaquer le fauxbourg de cette place, défendu par un simple retranchement de terre et un fossé que les Anglais venaient de faire ouvrir; il enlève une assez grande quantité de soldats malades ou blessés, déposés dans un hôpital; et voulant effrayer le nabad Mohammet-Aly-

Kan, dont il connaissait le caractère pusillanime, des échelles sont préparées par son ordre pour escalader la place. Le son des trompettes annonce dans le camp que les plus grandes récompenses sont destinées à l'armée si la ville est forcée, et sur-tout si l'on vient à bout de se rendre maître de la personne du nabad Mohammet-Aly-Kan. Quelques prisonniers dont on avait favorisé l'évasion portent à son comble la frayeur du nabad du Carnate et du conseiller Mackis, en exagérant les préparatifs d'Heyder-Aly et ses projets de vengeance. Le général Smith était chargé d'exécuter ponctuellement les ordres des plénipotentiaires. Toutes les représentations de l'ingénieur Call furent inutiles; il fut enjoint au général de lever sur-le-champ le siége de Ballapour, et de couvrir Oscota avec son armée. Smith, forcé d'obéir et d'abandonner une entreprise dont la réussite prochaine et infaillible promettait quelques succès à ses opérations, résolut dès-lors d'abandonner un commandement dans lequel il n'essuyait que des dégoûts. 1768.

L'armée était à la veille de manquer absolument de riz et de viande. La famine dont on était menacé forçait les généraux à séparer des corps peu nombreux qu'ils envoyaient

1768. sur les montagnes et dans les vallées pour enlever le peu de subsistances qu'on trouvait chez les habitans. Leurs recherches réussissaient quelquefois ; mais plus souvent ils étaient surpris et taillés en pièces par la cavalerie d'Heyder, sans cesse à leur poursuite. Les trois commissaires, dont la ridicule mission eût excité les sarcasmes de l'armée si l'embarras de sa position lui avait permis des plaisanteries, craignant de tomber dans les mains de celui dont ils s'étaient imprudemment chargés de diviser les états, attendaient avec inquiétude le retour des couriers qu'ils avaient dépêchés à Madras pour diriger la conduite qu'ils devaient tenir. Les ordres arrivèrent enfin d'évacuer le Maissour. Il fallut abandonner dans Oscota tout cet amas d'artillerie et de munitions qui devaient foudroyer Banguelour, et qui devinrent la proie du vainqueur. La saison des pluies approchait ; l'armée anglaise n'avait point de temps à perdre pour traverser les gorges des Gattes avant que les grandes eaux rendissent les passages entiérement impraticables. Heyder, averti des dispositions qu'on fesait, profitant de la diligence que sa cavalerie était capable de faire en certaines occasions, et à l'appui de quelques évolutions habiles, s'empara des

gorges par lesquelles il était le plus aisé de faire passer l'artillerie et les gros bagages. La retraite des Anglais, précipitée par la faim, devenait plus difficile: ils vinrent cependant à bout de pénétrer dans les environs de Velour au mois de novembre. 1768.

LX. *Heyder rentre, sans coup férir, dans toutes les places que les Anglais lui avaient enlevé.*

L'armée était alors dans l'état le plus déplorable; de trente-cinq mille hommes qui la composaient au printemps, à peine douze mille avaient survécu aux fatigues de la campagne: les soldats n'avaient ni habit ni chaussures. De toute l'artillerie, on n'avait sauvé que huit pièces de campagne. Tous les équipages avaient été abandonnés aux Indous, et le sultan du Maissour était rentré sans frapper un seul coup dans toutes les places que Wood lui avait enlevées pendant qu'il était allé combattre et vaincre les Anglais de Bombay. Cette expédition romanesque, de laquelle les Anglais ne s'étaient promis rien moins que la conquête d'un royaume entier, leur coûtait au contraire plus de deux cents millions, et quelques-unes des pertes qu'ils venaient de faire étaient irréparables.

1768. LXI. *Smith remet le commandement de l'armée anglaise au colonel Wood.*

Les grandes pluies, qui durèrent jusqu'au milieu de décembre, retenaient dans l'inaction les Indous et les Anglais. Cependant la consternation régnait dans Madras, les espérances évanouies fesaient place aux plus sanglantes inculpations. Les plénipotentiaires s'efforçaient d'attribuer l'irréussite de leur plan mal digéré au général Smith, qui n'avait jamais cessé d'en démontrer les inconvéniens. Le conseil se flattait de changer la marche des événemens en choisissant un nouveau mode d'exécution. Les pouvoirs des commissaires furent révoqués, et Smith chargé seul de la direction générale de l'armée, pourvu qu'il indiquât quelque plan qui pût dédommager des frais de la guerre, et répondre aux vues de la compagnie au commencement des hostilités.

Le général, convaincu qu'il n'était plus temps pour lui d'accepter un semblable pouvoir, lorsque les affaires étaient entièrement désespérées, se garda bien de tomber dans le piège qu'on lui tendait. Sans s'obstiner à une conquête impossible, il quitta l'armée, laissant le commandement au colonel Wood.

La compagnie s'était formée une grande idée des talens de ce général, d'après les succès qu'il avait eu ; mais Heyder qui l'avait surpris et battu plusieurs fois, parce qu'il ne se piquait pas de cette discipline exacte qui seule donnait aux Anglais la supériorité qu'ils avaient quelquefois sur lui, se flattait d'une pleine réussite lorsqu'il fut instruit de ce changement. 1768.

LXII. *Les troupes du Maissour ravagent le Carnate, et se montrent jusqu'aux portes de Madras.* 1769.

A peine le retour de la belle saison permettait aux troupes d'entrer en campagne, qu'Heyder-Aly, laissant presque toute son infanterie, son artillerie et ses provisions dans le camp retranché de Tirnmalé, partagea sa cavalerie en trois corps. Il prit le commandement du premier, et donna la conduite des deux autres à Moctum, son beau-frère, et à Hussein, son ami. Chaque division, composée de huit mille cavaliers, était accompagnée de cinq cents grenadiers, que les cavaliers portaient en croupe dans les occasions qui demandaient une grande promptitude. La vivacité avec laquelle ces trois corps se portaient sur différens endroits en même temps, semblaient les multiplier. Les nou-

1769. velles de leur apparition arrivant de toute part, Wood ne savait plus quel territoire il fallait protéger de préférence. Son armée, qui consistait principalement en infanterie, multipliait inutilement les marches forcées qui fatiguaient les troupes à l'excès, sans qu'elles parvinssent à rencontrer l'ennemi. L'armée d'Heyder, qui languissait auparavant et diminuait tous les jours par les fatigues et l'ennui d'une guerre défensive, sans attrait pour des troupes, guidées par l'espoir du pillage, entrait alors dans des opérations conformes à son génie. Ses forces et ses alliés augmentaient avec sa réputation. La flamme qui s'élevait de cent villages, réduits en cendres, était la voix qui semait au loin le bruit de ses succès. En portant la ruine et la désolation dans les territoires de Mohammet-Aly-Kan, non-seulement il satisfesait à son ressentiment contre ce prince, mais il répandait la confusion et la terreur jusque dans les établissemens britanniques répandus dans les environs de Madras, augmentait la jalousie avec laquelle ceux que la politique anglaise avait opprimés regardaient la prospérité de cette nation, et la privait de ses principales ressources pour faire la guerre.

Ses armées consistant principalement en

cavalerie, il était toujours le maître d'éviter le combat toutes les fois que le terrain ne lui était pas favorable. Il éludait sur-tout une action générale avec autant de soin que Wood en mettait pour l'y amener; mais il attaquait les partis détachés, interceptait les convois, détruisait les magasins, et dissipait peu-à-peu les forces de ses ennemis en inspirant du courage aux siennes. 1769.

Wood ayant cru devoir diviser son armée pour suivre plus aisément les mouvemens de celle d'Heyder-Aly Kan, un corps de troupe, commandé par le colonel suisse Frichman, qui n'avait point encore fait la guerre contre Heyder, fut entièrement défait. Ce colonel, dont le détachement était composé de quatre mille hommes, parmi lesquels on comptait six cents Européens, marchait sur une longue colonne, dans une plaine presque entourée de bois, pour protéger un grand convoi qu'il conduisait à l'armée. Quelques cavaliers se font voir au fond de la plaine et sur les collines des environs. Les officiers supérieurs représentent au commandant que la cavalerie d'Heyder était accoutumée de faire des attaques subites et au grand galop; qu'il convenait de resserrer la colonne, de s'appuyer du bois et de se faire des retran-

chemens avec les charriots du convoi. Frich-
1769. man, plein de l'idée qu'on se fesait en Europe de la pusillanimité des Indous, méprisa ces avertissemens. Soyez tranquilles, disait-il, vous allez voir comment je traite les nègres. Cependant le nombre des cavaliers se multipliait de tous les côtés; c'était le corps de Moctum. Les officiers à leur poste attendaient les ordres du général. Tout-à-coup s'élève un nuage de poussière, tel que ces tourbillons qui précédent l'orage. Frichman veut donner des ordres; il n'est plus temps de les exécuter. Huit mille cavaliers tombent sur sa petite armée, tout est rompu et foulé aux pieds des chevaux. Le colonel, perdant la tête dans ce désordre général, prend la fuite; il est poursuivi; la bonté de son cheval le sauve. Moctum n'arrête point la fureur de ses soldats, pour venger le massacre de d'Armapuri. Plus de cinquante officiers anglais qui avaient rendu les armes sont passés au fil de l'épée. Le capitaine Robinson, reconnu parmi eux, fut réservé à une mort plus ignominieuse. En rendant aux troupes d'Heyder la place de Vanianbari, il avait promis de ne servir d'un an contre lui, et ce terme n'était pas expiré. Vainement il avança pour sa justification

cation qu'il avait été contraint de servir par le gouverneur de Madras ; vainement aussi il demanda pour toute grace d'être fusillé comme ses camarades. Moctum-Aly Kan, convaincu de la nécessité de faire un exemple qui effrayât les traîtres ; le fit pendre en présence de toute l'armée et des prisonniers anglais qu'on venait de faire. 1769.

LXIII. *L'arrière-garde de Wood est battue par les Indous, qui s'emparent d'Elvanissour.*

Heyder s'attachait à suivre le colonel Wood qui commandait un corps de douze mille hommes. Il parvient à entamer son arrière-garde et à la forcer de se retirer dans les bois. Ce colonel veut jetter une garnison dans une place, nommée Elvanissour ; il nomme pour commandant le capitaine que lui indiquait l'ordre du tableau. On lui représente envain que cet officier, d'ailleurs plein de bravoure, avait le défaut d'aimer trop le vin, et que souvent il se mettait dans un état qui le rendait incapable de commander dans une place ; Wood s'obstine dans son choix. Heyder arrive, quelques jours après, dans les environs de la place, avec un corps nombreux de cavalerie, un bataillon de grenadiers et quelques pièces de campagne,

sans avoir aucun dessein de faire un siége.
1769. Le commandant, entièrement ivre, monte à cheval, se fait ouvrir les portes, se présente seul aux gardes avancées. On le conduit au quartier-général; il représente à Heyder qu'il est commandant de la place, qu'il regarde comme extrêmement honorable pour lui d'être attaqué par un aussi grand prince, dont il veut mériter l'estime par sa belle défense, et que plein de confiance dans sa loyauté, il est venu le prier de lui vendre ou de lui donner de l'arrac dont on manque dans la forteresse. A ce discours, Heyder, qui le prenait pour un fou, voulait le faire chasser; cependant sur quelques indices qu'on lui donne, il veut s'assurer du personnage. Les ordres sont donnés de lui offrir de plusieurs sortes de vins et d'eaux-de-vie pour en goûter. L'Anglais en but avec tant d'excès, qu'on fut obligé de l'emporter.

Cependant quelques personnes de la ville qu'on avait arrêtées dans les environs, assuraient que c'était vraiment le commandant de la place. A son réveil, on lui déclare qu'Heyder le regardant comme un espion, avait ordonné qu'il fût pendu à la garde montante; mais que s'il était véritablement gouverneur de la place, il pouvait sauver sa

vie, en ordonnant d'en ouvrir les portes aux Indous. L'ordre fut expédié sans difficulté ; mais Heyder ne s'attendait pas qu'on y obéirait, lorsqu'une heure après les clefs lui furent apportées. Ainsi, par l'imbécillité de celui qui exécuta un ordre insensé, par l'ivrognerie de celui qui le donna, et encore plus par la maladresse du colonel Wood, Heyder se rendit maître, sans perdre un seul homme, d'un régiment de Cipayes et d'une place forte qui le mettait en mesure d'étendre ses contributions, et de faire le dégât jusqu'aux portes de Madras. 1769.

LXIV. *Madras s'attend à un siège ; consternation dans cette ville.*

Le conseil, craignant que cette place ne fût assiégée, ou du moins que les Indous ne missent le feu à la ville Noire, venait d'obtenir du général Smith qu'il se chargerait de nouveau du commandement de l'armée. Il obéit le premier février. Les troupes le revirent à leur tête avec transport, et cette confiance qu'elles avaient en lui serait devenue d'un heureux présage, si les pertes incalculables qu'on avait faites la campagne précédente avaient pu se réparer par la seule habileté d'un général.

1769. LXV. *Propositions de paix faites par le conseil de Madras au sultan du Maissour ; raisons politiques qui forcent les Anglais à cette mesure.*

Pendant que Madras s'attendait à être assiégé, que les principaux habitans embarquaient leurs femmes, leurs enfans et leurs effets les plus précieux pour les transporter sur le Gange, un vaisseau anglais, sorti de la Tamise, mouille à la rade du fort Saint-Georges le premier jour de mars. Il portait Dupré, ancien conseiller de Madras, nommé par la compagnie des Indes gouverneur général de la colonie, à la place de Boschier qu'on rappelait.

La cour des directeurs s'était enfin désabusée des chimériques espérances dont les administrateurs de Madras la flattait depuis trois ans. On ne voyait arriver à Londres que des lettres-de-change, tirées par les établissemens de la péninsule de l'Inde, au lieu des perles et des diamans qu'on devait trouver dans les trésors d'Heyder-Aly-Kan. Les actions de la compagnie baissaient de jour en jour; son commerce diminuait par la difficulté de completter les cargaisons dans des pays dévastés par les armées amies et ennemies, et dont les manufacturiers désertaient

pour chercher ailleurs un séjour plus tranquille. La paix seule pouvait rouvrir les sources de l'abondance qu'une guerre désastreuse avait ta rie. 1769.

A la situation alarmante des relations commerciales se joignaient les considérations politiques les plus graves. Les difficultés entre la Grande-Bretagne et ses colonies américaines, qui prenaient un caractère hostile, pouvaient rendre plus difficiles les transports aux Indes, des secours de toute espèce indispensables pour continuer la guerre avec quelque apparence de succès. Les guinées que la cour de Londres prodiguait à Paris pour corrompre les femmes et les hommes efféminés qui circonvenaient le faible, l'insouciant Louis XV, étaient parvenues à la vérité à persuader ce monarque que ceux-là devaient être considérés comme ennemis du bien général de l'état et de sa tranquillité particulière, qui proposaient de se mêler de la guerre que soutenait Heyder-Aly-Kan contre les Anglais dans l'Indostan; on était même persuadé que Choiseul, qui, seul dans le conseil, montrait de loin la gloire et les richesses que les Français pouvaient acquérir en secourant à propos celui qu'on regardait comme le sauveur de l'Inde, serait infailliblement

1769. sacrifié. Cependant quelques étincelles de ce feu électrique qui anima si souvent les Français, pouvaient se montrer subitement, et on ne se dissimulait pas à Londres que, dans cet instant de crise, si une escadre française portait à Pondichéry trois ou quatre mille hommes d'infanterie, c'en était fait des établissemens anglais sur les côtes de Pondichéry et de Malabar, peut-être même de tout l'Indostan.

LXVI. *Heyder consent à faire la paix; conditions du traité.*

D'après ces considérations, Dupré fut expressément chargé de signifier aux conseils de Madras et de Bombai un ordre de faire la paix à quelque prix que ce fût. Heyder, qui ne voyait pas arriver les secours qu'il attendait de France, et sans lesquels n'étant pas maître de la mer, il jugeait impossible de chasser les Anglais du voisinage de ses états, n'était pas éloigné d'une conciliation qui lui donnait le temps de faire les préparatifs nécessaires pour recommencer la guerre dans une occasion plus favorable. Les conditions furent bientôt réglées. Il fut convenu, par un traité conclu le 3 avril, que les places respectivement prises seraient ren-

dues, et qu'on échangerait les prisonniers. La compagnie se chargeait de faire construire et de remettre à Heyder-Aly-Kan un vaisseau de cinquante canons, en échange de celui que l'escadre de Bombai avait brûlé lors de son expédition de Mangalor. Mohammet-Aly-Kan conservait la Nabadie du Carnate, sous une redevance annuelle d'un million huit cent mille livres envers Tipoo-Zaëb, et dont la première année devait être payée d'avance. 1769.

LXVII. *Réflexions sur cette guerre.*

Ainsi se termina une guerre commencée par les Anglais, sans aucun principe de politique et de prudence, conduite avec cruauté, et dont la conclusion, en manifestant le degré de force dont les princes indous étaient capables, jetta la compagnie dans des embarras dont elle ne se tira qu'avec beaucoup de peine.

Les administrateurs de Madras ne calculèrent ni l'état de leurs finances et de leurs forces militaires, ni les ressources de leur ennemi, et moins encore les intérêts de leurs commettans. Le trésor de Madras n'était pas en état de fournir aux vastes dépenses qu'exigeait une guerre ruineuse. Ils devaient pré-

1769. voir que leur territoire resterait exposé aux plus fâcheuses déprédations, tandis que leurs troupes s'enfonceraient dans un pays éloigné, et que le nabad du Carnate leur donnerait des secours d'autant moins considérables, qu'il se trouverait lui-même attaqué par l'ennemi. Leurs projets étaient si fort sans vraisemblance, que leur véritable espoir était sans doute que les petits princes indous, dont les possessions étaient les plus exposées aux incursions déprédatoires des armées anglaises, pourraient augmenter la fortune des membres du conseil, en achetant secrettement des exemptions.

L'armée anglaise manqua continuellement de provisions, et celles qu'on lui fournissait étaient souvent de mauvaise qualité. Les mouvemens du général Smith étaient presque toujours retardés, faute de bœufs pour traîner l'artillerie, qui, seule, pouvait garantir l'infanterie des attaques soudaines de la nombreuse cavalerie d'Heyder-Aly-Kan. Smith n'était pas même libre d'agir d'après ses propres lumières. Un comité du conseil suivait l'armée et réglait les opérations de la campagne. Ce mode pernicieux, par-tout où l'on voudra l'adopter, ne paraissait favorable qu'aux négocians intéressés en chef dans la

fourniture des troupes, qui réglaient leurs mouvemens de la manière la plus convenable à leurs intérêts. L'armée sentit bientôt les mauvais effets de cette mesure. Les officiers les plus expérimentés furent dégoûtés; quelques-uns quittèrent le service; d'autres, auxquels leur dénuement ne permettait pas de se retirer, ne montraient plus le même zèle. Les intrigans obtinrent de préférence les places les plus importantes; en conséquence, la guerre fut marquée par des actions infâmes qui attirèrent de sanglantes représailles. 1769.

Les membres du conseil de Madras s'étaient, dit-on, laissés éblouir, par l'idée séduisante de réaliser, comme leurs confrères du Bengale, un immense revenu territorial. Leurs dépêches à la cour des directeurs peignaient cette perspective trompeuse avec les couleurs les plus brillantes : la compagnie allait acquérir la souveraineté de la partie méridionale des Indes dans une étendue de neuf cens lieues de circonférence, entourée de trois côtés par l'océan. Cette conquête développa merveilleusement les intrigues des agioteurs de Londres. La nation, accoutumée aux aventures merveilleuses de l'Asie, devint aisément dupe de sa crédulité. Ce délire momentané ne fut pas sans effet; les actions

1769. de la compagnie montèrent rapidement, par le desir que chacun partageait d'une prospérité dont, par la pensée, on anticipait la jouissance; mais les agens de Madras connaissant le local, et suivant de près les événemens, partageaient-ils une illusion que la grande distance seule pouvait accréditer? Ils ne se flattèrent jamais de conquérir le Maissour et le Canara; mais connaissant les hommes et les affaires, ils étaient sûrs qu'avant qu'on fût détrompé dans Londres du fol espoir qu'ils avaient su faire naître, ils absorberaient, par des contrats lucratifs, des fortunes immenses pour eux et pour leurs amis, sans s'inquiéter des conséquences qui pouvaient résulter de la guerre, dont les pertes ne les regarderaient pas.

Cette guerre rendit à l'Indostan le service immortel d'apprendre enfin que les Anglais n'étaient pas invincibles en combattant contre les Indous; elle servit à démontrer à toutes les puissances qui partageaient cette riche contrée, la nécessité, l'importance et la possibilité d'une confédération générale; elle les avertit d'oublier les animosités invétérées, qui avaient donné un tel ascendant à des étrangers dans leurs affaires de commerce et dans leur gouvernement, qu'ils s'en étaient

rendus insensiblement les maîtres; enfin elle les persuada de cette saine maxime de politique, que chez aucun peuple de la terre, la confiance ne saurait exister sans bonne foi, ni la sûreté sans union. 1769.

LXVIII. *Heyder retourne dans sa capitale.*

Heyder-Aly-Kan était campé sur le mont Saint-Thomé, aux portes de Madras, lorsque conjointement avec Dupréet Boschier, l'un, gouverneur désigné de Madras, et l'autre, frère du gouverneur actuel, il signa le traité de paix avec les Anglais. Dès ce moment, tous les avantages de la paix succédèrent aux fléaux de la guerre. Les subsistances, auparavant interceptées, arrivant désormais sans obstacle dans Madras, répandaient l'abondance et la joie parmi les habitans de cette grande ville, qui se croyaient au moment de voir leurs maisons incendiées et leur patrie réduite à l'état de nullité dont Pondichéry sortait à peine. Heyder-Aly-Kan reçut de la part du conseil de Madras des présens superbes, et répondit à cette magnificence par une magnificence encore plus grande. Il quitta bientôt les environs de cette ville pour rentrer dans ses états, en passant par Oscota et Banguelour, pour examiner l'im-

1769. mense quantité d'artillerie, d'armes et de munitions de toute espèce que les Anglais avaient rassemblé pour lui nuire, et qui était devenue sa propriété.

LXIX. *Particularités de la vie privée de ce conquérant.*

Réuni au sein de sa famille, Heyder goûtait enfin dans Aydernagur quelques momens de repos après quarante-six ans d'une vie orageuse. La manière brillante dont il venait de terminer une guerre que toutes les puissances de l'Inde croyaient ne devoir finir que par sa ruine, élevait son nom au-dessus des princes indous qui avaient acquis le plus de célébrité, et le flattait d'une paix durable dont il destinait le loisir au bonheur de ses peuples. Ses troupes avaient été réparties dans les lieux les plus convenables pour se rétablir de leurs fatigues et se completter avec le plus de facilité. Les Indous, dispersés par les malheurs de la guerre, attirés par ses bienfaits et par l'amour de la patrie, descendaient en foule des montagnes sur lesquelles ils s'étaient réfugiés avec leurs bestiaux, pour rebâtir leurs villages, cultiver leurs terres, ou reprendre les travaux de leurs manufactures.

En général les dévastations de la guerre laissent des traces moins profondes dans les pays favorisés par le ciel d'une chaleur bienfesante, que dans ces contrées que la nature traite en marâtre, et où les habitans sont obligés de multiplier leurs travaux pour se procurer les jouissances que le climat leur refuse. Les Indous habitent des maisons faites de roseaux et couvertes de feuilles de bananiers; quelques nattes fraîches leur servent de lit; quelques vases de terre suffisent à des hommes auxquels la religion et la grande chaleur recommandant une nourriture rafraîchissante, préfèrent à la viande et au poisson, le riz, les fruits et le laitage. Ces maisons, bâties à si peu de frais, ne servent même à leurs propriétaires que pendant les nuits et la courte saison des pluies. Les Indous, dont les troupeaux font la principale richesse, passent les journées dans leurs champs sous des plantations de cocotiers, d'aloës, de bois de sandal, qui forment dans les campagnes des bosquets de différente grandeur, répandus de tous côtés, et dont l'ombrage est impénétrable aux rayons du soleil.

1769.

J'entrais dans ma dix-huitième année; mon frère Amin-Zaëb n'en avait que quinze. Mon

1769. père, qui le destinait à porter un jour une partie du poids de l'administration publique, cherchait à vaincre l'aversion décidée qu'il montrait pour les affaires, en le chargeant de quelques commissions analogues à son âge; il venait de lui donner l'inspection d'une route qu'il fesait ouvrir depuis Travancor, en suivant les bords de la mer, jusqu'à Siring-Patnam.

Les généraux qui avaient contribué le plus efficacement au succès de la guerre, étaient Hughel, commandant du bataillon français, Moctum-Ali, auquel mon père avait donné en mariage sa sœur Amyde, et Hussein, son ancien compagnon de voyage. Ces trois hommes formaient notre société la plus intime au château d'Aydernagur. Hussein, époux de la belle Zulie, parlait de son retour prochain dans la vallée de Dinam, pour remplir sa promesse envers les parens de sa femme. Hughel, auquel mon père voulait procurer un établissement dans sa cour, se refusait à un engagement incompatible avec le goût des voyages et des aventures romanesques qui semblait naturel à ceux de sa nation; il se proposait au contraire d'accompagner Hussein à Dinam pour connaître un pays dont on disait tant de merveilles, ou de chercher Ferisha dans toutes

les montagnes de la haute-Asie, pour contenter Azeima, qui revenait toujours sur l'espérance de revoir un homme auquel son époux avait les plus grandes obligations. 1769.

LXX. *Situation respective des compagnies anglaise et française.*

Les Anglais dominaient en souverains sur la côte de Coromandel; Mohammet-Aly-Kan, sous le nom de nabad du Carnate, n'était qu'un vain simulacre, que la compagnie ne conservait sur le trône que pour ne pas effaroucher les Indous, accoutumés à la forme d'administration subsistante de temps immémorial dans leurs pays; mais ce prétendu nabad n'avait pas même la liberté d'entrer dans Arcate, autrefois sa capitale. Pour s'assurer de sa fidélité, les Anglais l'avaient forcé d'établir sa résidence dans la petite ville de Chépaux, à un mille de Madras. Les revenus publics du Carnate montaient à trente-deux millions cinq cent mille livres; le nabad payait un tribut de neuf millions à la compagnie anglaise; un second de deux millions au souba du Dékan; un troisième d'un million huit cent mille livres à la cour d'Hyder-Nagur, pour l'indemniser de ses prétentions à la soubadie. Les frais d'administration civile

1769. et militaire dont les Anglais étaient chargés, montaient à quinze millions. Il restait au nabad une somme de quatre millions trois cent mille livres pour l'entretien de sa maison particulière.

Les Français, autrefois rivaux de la prospérité britannique dans l'Indostan, semblaient avoir perdu dans ces climats jusqu'au souvenir de leur antique gloire. S'ils avaient pris le parti de secourir efficacement Heyder-Aly, les évènemens qui arrêtèrent ce conquérant n'auraient pas eu lieu; la nation anglaise aurait peut-être éprouvé plus d'humiliation qu'elle n'en avait procuré aux Français pendant la guerre de 1760. On verra dans la suite combien la modération du gouverneur de Pondichéry lui fut préjudiciable; mais la mollesse de la cour de Versailles était si extrême, que loin de songer à rétablir ses possessions asiatiques, elle voyait avec une indifférence affectée sa compagnie des Indes marcher à grands pas vers sa décadence.

Lorsque, le 11 avril 1765, les Français avaient repris possession de la place qu'avait occupé Pondichéry avant sa destruction totale par les Anglais, un grand nombre d'Indous accouraient pour relever leurs habitations renversées. Le plus grand nombre, réfugié

réfugié dans Madras, avait doublé la population de cette grande ville, ils y continuaient leur commerce ; mais les chaînes de l'habitude les auraient ramené en foule dans leur ancienne patrie, si ses fortifications avaient été solidement établies : la compagnie n'était pas en état d'exécuter une si vaste entreprise. 1769.

Le malheur engendre le malheur. Pondichéry restant ouvert, et le plus grand nombre des tisserands, qui ne s'y croyaient pas en sûreté, se tenant éloignés, les vaisseaux de la compagnie, qui ne trouvaient pas à completter leurs cargaisons dans les comptoirs français, étaient forcés d'acheter les marchandises des Anglais, qui ne vendaient que celles d'une qualité inférieure et au prix qu'ils y mettaient. Les navigateurs français étaient contraints à subir cette dure loi, ou à revenir en France sur leur lest. Mais dès-lors les opérations de la compagnie étaient souverainement ridicules, et on ne pouvait les continuer que pour en imposer aux moins clairvoyans. Certes, il valait mieux aller acheter des marchandises de l'Inde à Londres pour les revendre à Paris, que de faire en pure perte un voyage de cinq à six mille lieues, pour aboutir à une négociation qu'on pouvait faire sans sortir d'Europe.

1769. LXXI. *Le privilège de la compagnie française est suspendu.*

Malgré les magnifiques promesses du Génevois Necker, la compagnie des Indes ne se soutenait que par les secours du gouvernement français, et sa chûte était inévitable. Le privilège exclusif dont elle jouissait fut suspendu par un arrêt du conseil du 13 août; tous navigateurs français eurent la liberté de commercer librement au-delà du Cap de Bonne-Espérance, aux Indes et à la Chine, à la charge de prendre des passe-ports qui devaient leur être accordés gratuitement, et de faire leur retour dans le port de l'Orient: il fut établi un droit de cinq pour cent sur toutes les marchandises venant des Indes ou de la Chine, et de trois pour cent sur celles des îles de France et de Mascareigne.

Les actionnaires conservaient, par l'édit de suspension, la liberté de reprendre leur commerce quand ils le jugeraient convenable à leurs intérêts; mais n'en prévoyant pas la possibilité, ils se déterminèrent à une liquidation qui pût assurer le sort de leurs créanciers et leur fortune particulière; ils offrirent au gouvernement de lui céder tous les vaisseaux de la compagnie, au nombre de

trente, tous les magasins et autres édifices qui leur appartenaient au port de l'Orient et dans leurs comptoirs des Indes; la propriété des comptoirs et des villages qui en dépendaient; tous les effets de marine ou de guerre; enfin, deux mille quatre cents esclaves qui appartenaient à la compagnie dans les Indes. Ces objets furent estimés trente millions. Les actionnaires réclamaient encore seize millions cinq cent mille livres qu'ils prétendaient leur être dus par la cour. 1769.

Le conseil de Versailles, en agréant la cession, crut devoir en diminuer le prix, non pas que les choses qui en fesaient l'objet n'eussent cette valeur, mais parce qu'en passant dans les mains du gouvernement il en résultait pour lui des charges nouvelles. Au lieu de quarante-six millions cinq cent mille livres demandés par les actionnaires, il fut créé à leur profit douze cent mille livres de rentes perpétuelles.

Ce contrat servit d'hypothèque à un emprunt de douze millions en rentes viagères, à dix pour cent, et par voie de loterie, que fit la compagnie au mois de février suivant, pour faire face à ses engagemens. Ces fonds ne suffirent pas; les actionnaires arrêtèrent dans leur assemblée générale, tenue le 7

1769. avril 1770, de céder au gouvernement la totalité des meubles et immeubles de la compagnie, sauf le capital hypothéqué aux actions. Les principaux objets de cette cession consistaient dans l'extinction future de deux millions deux cent mille livres de rentes viagères, dans l'hôtel de la compagnie à Paris, dans les marchandises des Indes, attendues en 1770 et en 1771, présumées devoir s'élever à vingt-six millions de livres, et dans les créances à exercer sur des débiteurs aux Indes; aux îles de France et de Mascareigne, et à Saint-Domingue. Les actionnaires s'engageaient encore de fournir à l'état une somme de quinze millions sept cent soixante-huit mille livres, par la voie d'un appel, qui fut fixé à quatre cents livres par action. Cette somme était applicable au paiement des dettes chirographaires de la compagnie, à la charge par l'état de payer toutes les rentes, soit perpétuelles, soit viagères, constituées par la compagnie, les pensions et demi-pensions existantes, et d'acquitter toutes les dettes contractées par la compagnie au delà du Cap de Bonne-Espérance, et encore d'assigner une rente viagère de deux cent mille livres qui devait être laissée à la disposition des représentans des actionnaires, pour être

distribuées aux différentes personnes qui méritaient la reconnaissance de la compagnie. 1769.

En conséquence de cette délibération, il fut rendu un arrêt du conseil, dans lequel le gouvernement acceptant les cessions et renonciations faites à son profit par les actionnaires de la compagnie; ordonnait que le capital de chaque action, fixé par l'art. XIII de l'édit du mois d'avril 1764, à la somme de mille six cents livres, produisant une rente de quatre-vingt livres, serait porté à celle de deux mille cinq cents livres, produisant cent vingt-cinq livres de rente; que les actionnaires jouiraient de cette augmentation de neuf cents livres par action, produisant quarante-cinq livres de rente, à compter du premier janvier 1771, en payant un appel de quatre cents livres en six époques; cinquante livres avant le 10 mai suivant; cinquante livres avant le 10 juin; cent livres avant le premier juillet; cent livres avant le premier août; cinquante livres avant le premier septembre, et cinquante livres avant le premier octobre.

L'appel fut fourni, et la rente de vingt-cinq livres fut assujettie au paiement d'un dixième, employé annuellement au remboursement des actions par la voie du sort, sur le

1769. pied de leur capital de deux mille cinq cents livres; de manière que la rente des actions remboursées devait accroître le fond d'amortissement jusqu'au parfait remboursement des actions. Les dettes chirographaires de la compagnie ont été fidèlement acquittées à leur échéance, et le tirage pour le remboursement des actions, au nombre de deux cent vingt, a été fait chaque année.

LXXII. *La compagnie anglaise abuse de sa prospérité.*

La compagnie anglaise des Indes, qui avait nécessité la chûte de la compagnie française, abusait sur le Gange des droits de la victoire, d'une manière si affreuse, qu'on ne peut en rapporter les détails qu'en frémissant. On a déjà parlé de l'administration des finances et des persécutions que le conseil de Calcutta fesait éprouver aux agriculteurs et aux manufacturiers. Lorsque ces malheureux se plaignaient d'être opprimés, c'étaient les amis intimes des oppresseurs, ou les oppresseurs eux-mêmes qui composaient les cours de justice auxquelles ils pouvaient s'adresser. S'ils osaient se pourvoir au gouvernement de Calcuta, on ne manquait jamais de les renvoyer devant les tribunaux chargés de juger les Indous; et le juge, irrité de ce qu'on avait

soupçonné son intégrité, en portant des plaintes à une autorité supérieure, les traitait sans ménagement. 1769.

Les Anglais s'étaient approprié le commerce exclusif du sel, du tabac, du bétel et de quelques autres objets de première nécessité pour les Indous; mais pendant quelques années, ils avaient respecté le riz, la nourriture principale des habitans.

Est-il de source assez abondante pour étancher la soif de l'or? La facilité, la certitude et la rapidité sont autant d'objets que considère séparément tout fripon qui veut faire sa fortune par toutes sortes de moyens. Les agens de la compagnie, tourmentés du brûlant desir de revenir bientôt dans leur patrie avec de grandes richesses, trouvaient les méthodes de s'enrichir inventées jusqu'alors, trop longues, trop ennuyeuses; convaincus, par leur expérience, que les Indous aimeraient mieux mourir de faim que d'enfreindre les préceptes de leur religion en mangeant de la viande, ils emmagasinèrent le riz pour le vendre au prix qu'ils voudraient y mettre.

Raynal, révolté par la tache que cette atrocité répand sur les Européens, refuse de croire que les Anglais se soient rendus coupables de cet odieux, de cet infâme mono-

pole; on ne saurait cependant en douter,
1769. depuis que ce fait a été consigné par les Anglais eux-mêmes, dans un livre intitulé : *Affaires de l'Inde, depuis le commencement de la guerre avec la France, en 1756, jusqu'à la conclusion de la paix, en 1783.*

La corruption à laquelle les Anglais se livraient, l'oppression qui en fut la suite, les abus sanglans qui se multipliaient tous les jours, l'oubli profond de tous les principes, enfin une opération infernale qui, pour augmenter de quelques millions les capitaux de la compagnie, dévouait froidement un peuple entier à la mort la plus cruelle ; tout cela forme un contraste incroyable avec la constitution de leur gouvernement en Europe ; mais cette espèce de problème moral se résoudra facilement, si l'on considère avec attention les effets naturels des événemens et des circonstances.

Dominateurs et despotes dans un pays qui ne leur reconnaissait d'autre titre que celui de négocians étrangers que l'hospitalité avait recueillis, il était bien difficile qu'ils n'abusassent pas d'un pouvoir dont la base ne pouvait pas même être calculée. L'homme, dans l'éloignement de sa patrie, n'est plus retenu par la crainte de rougir aux yeux de

ses concitoyens ; frein aussi salutaire que sacré, qui le retient sur le penchant du crime par l'appréhension du blâme ; d'ailleurs, dans un climat excessivement chaud, où le corps, qui n'est pas accoutumé à cette température, perd de sa vigueur, l'ame doit perdre aussi de sa force ; dans un pays où la nature et les usages conduisent à la mollesse, on s'y laisse entraîner ; dans des contrées où l'on n'est venu que pour s'enrichir, on oublie aisément d'être juste. 1769.

Dans une position aussi périlleuse pour la vertu, il n'était aucune loi dans les Indes qui pût diriger ou contraindre les Anglais et les ramener à la voix du devoir, aux principes de modération qui doivent diriger les actions humaines. Les réglemens faits jusqu'alors par la compagnie pour la manutention de son négoce, n'avaient aucune application au gouvernement d'un empire, et le parlement britannique n'ayant jamais considéré la conquête du Bengale que comme un moyen d'augmenter le numéraire de la Grande-Bretagne, abandonnait à la compagnie des Indes pour neuf millions par an la destinée de douze millions d'hommes.

1769. LXXIII. *Les Indous sont tyranniquement traités par elle.*

Ces malheureuses victimes de la cupidité anglaise furent accablées de tous les fléaux que la tyrannie peut rassembler. Se voyant enlever leurs moissons, les paysans ne cultivèrent plus leurs terres qu'avec indifférence. Le découragement produisit la disette ; le prix des comestibles augmentait à mesure qu'ils devenaient plus rares ; la portion pauvre et laborieuse du peuple vécut de racines et d'alimens auxquels il n'était pas accoutumé ; des maladies épidémiques se répandirent dans le pays. Ce n'était que le commencement de la catastrophe ; comme si les élémens, d'accord avec les hommes, avaient voulu réunir à la fois, et sur un même peuple, toutes les calamités qui désolent successivement l'Univers. Une sécheresse, dont il n'y avait aucun exemple dans ces climats, épuisant l'humidité des campagnes et changeant les plaines les plus aqueuses en déserts de sable, produisit une famine épouvantable dans le pays de la terre le plus fertile.

LXXIV. *Famine du Bengale.* 1770.

Telle est la bonté du climat et la fécondité du sol de la péninsule indostane, que chaque année amène régulièrement deux moissons. La première, qui se fait en avril, consiste en menus grains; et la seconde, celle du riz, se recueille en automne. Les pluies qui tombent à l'entrée de l'hiver, sont la source de cette abondance; elles manquèrent dans le Bengale en 1768 et 1769. La récolte de riz de 1769 fut entièrement nulle, de même que celle des menus grains de 1770. On cultive sur les montagnes un riz d'une espèce particulière, que la sécheresse n'empêche pas de croître. Il fut assez abondant pour suffire à la nourriture du peuple, si quelque police eût présidé à sa distribution.

Une famine n'était pas un fléau inconnu chez un peuple dénué de prévoyance; mais dans cette occasion, un esprit barbare de monopole, conspirant avec les élémens, produisit des scènes de détresse et d'horreur dont les Indous n'avaient aucune idée.

Lorsque la saison avancée annonçait une disette prochaine, les Anglais, occupés d'avance d'assurer leur subsistance et celle de leurs Cipayes, enfermaient dans leurs ma-

1770. gasins tout le riz qu'ils pouvaient acheter. On le fesait conduire dans de vastes greniers, construits aux environs de Calcuta. Un incendie en détruisit la plus grande partie. Ce malheur devint un avantage pour les monopoleurs ; le prix du grain qui restait fut augmenté en raison des besoins pressans que le peuple avait de cette denrée.

Cependant une famine affreuse se fesait sentir dans toute l'étendue du Bengale. Les malheureux Indous, après avoir vendu successivement tout ce qu'ils possédaient pour se procurer des subsistances, remplissaient la cour du souba de leurs plaintes, aussi vaines que touchantes et respectueuses. Ce prince n'avait d'autre influence que celle qu'il tirait du conseil de Calcuta, et ce conseil était lui-même la cause partielle de la calamité générale. Le souba, les grands de sa cour, et quelques familles riches de Maxadabad, déployèrent la plus noble et la plus honorable munificence, en distribuant gratuitement du riz tant qu'il y en eut, dans leurs greniers.

Ces ressources furent bientôt épuisées. Les Indous, sans moyens, sans ressources, périssaient par milliers, faute de se procurer la moindre nourriture. Ceux qui pouvaient encore marcher se portaient de tous côtés vers

Calcuta. Les rues étaient remplies d'Indous affamés, qui, dans l'agonie du besoin et du désespoir, chargeaient de malédictions, en poussant le dernier soupir, leurs bourreaux impitoyables. 1770.

En vain les portes des riches étaient gardées par des Cipayes armés, et protégées par des barricades redoublées; à la voix impérieuse du besoin le plus urgent, toute idée de subordination était écartée. Une poignée de riz était arrachée ou défendue avec une ardeur proportionnée à l'espoir de conserver sa vie, et des misérables qui luttaient contre la faim ne devaient pas s'effrayer des gens armés; les hameaux, les villages, et même quelques villes commerçantes, avaient perdu tous leurs habitans. La famine chassait les Indous des habitations pour brouter dans les champs l'herbe qui pouvait s'y rencontrer. On voyait autour des grandes cités, et le long des chemins, des groupes de ces êtres infortunés, pâles, décharnés, livides, semblables à des ombres errantes; quelques-uns d'eux, épuisés de fatigue et d'inanition, tombaient çà et là dans les chemins; étendant leurs bras languissans, ils attendaient avec impatience le moment de leur mort; d'autres, à peine en état de marcher, se traînaient de

côté et d'autre dans un morne silence et dans
1770. un état effrayant de stupidité. S'ils rencontraient des Européens, ils imploraient leur assistance par des cris lamentables, et quelquefois par de vaines menaces. Comment peindre l'état pénible d'anxiété avec lequel des jeunes gens des deux sexes sollicitaient les dons de l'humanité, où ce regard fixe et douloureux du vieillard qui, se voyant trompé dans son attente, embrassait les pieds de ces étrangers et les suppliaient de les recevoir pour esclaves!

Tout sentiment de la nature paraissait éteint; tout lien du sang était rompu. Uniquement occupé de ses propres besoins, chaque individu ne fesait aucune attention à ceux des autres; les enfans quittaient leurs parens; les maris abandonnaient leur épouse et leur famille; les mères mourantes voyaient expirer leurs nourrissons sur leur sein; d'autres enfans qui survivaient à leur mère, demeuraient collés, par une pression convulsive, à ces froides mammelles, qui devaient être pour eux des sources fécondes de nourriture et de vie.

Ce spectacle horrible dura six semaines: pendant tout ce temps, les villes, les campagnes, les chemins furent jonchés de ca-

davres ; des exhalaisons méphitiques remplirent l'air ; les maladies se multiplièrent, et peu s'en fallut qu'un fléau succédant à un autre, la peste n'enlevât ceux des habitans de ce malheureux pays que la famine avait épargnés. Heureusement de grandes troupes d'oiseaux de proie et d'animaux carnaciers, attirés par l'odeur cadavéreuse, dévorèrent une partie des morts : les eaux du Gange furent corrompues par le grand nombre de ceux qu'on y jettait tous les jours ; on évitait de manger les cochons, les oies, les canards qui se nourrissaient de ces affreux débris ; les poissons même devinrent funestes à ceux qui les mangeaient. 1770.

Enfin le conseil de Calcuta, pour prévenir la dépopulation entière du Bengale, fit acheter du riz dans les régions environnantes, et saisir sur le fleuve plusieurs cargaisons de cette denrée que la cupidité y avait rassemblées. La famine cessa ; mais en moins de deux mois le Bengale avait perdu trois millions d'habitans, c'est-à-dire le quart de sa population : exemple effrayant, qui démontrera d'âge en âge combien peut être fatal le génie de la politique marchande, et qui déposera dans les annales du monde jusqu'à quel degré l'avarice porta ses outrages

1770. contre ce qu'il y a de plus sacré et de plus inviolable parmi les hommes.

Quels doivent être aujourd'hui les sentimens de ces monstres, dont les sordides spéculations donnèrent naissance à cette horrible catastrophe? Le lord Clive revint à Londres avec ses richesses, achetées par le crime et dégoûtantes du sang des Indous; mais la douce paix, sans laquelle il n'est point de bonheur, dut pour jamais être bannie de son ame atroce. Tourmenté pendant tout le cours de sa vie par les spectres de tant de malheureux dont il causa la mort, personne au monde, au prix de l'Inde entière, ne consentirait à être en proie aux remords qui l'accompagnèrent au tombeau. Ce fut dans cette circonstance que le célèbre Hastings fut appelé dans le Bengale, pour mettre quelqu'ordre à l'administration de ce pays.

LXXV. *La côte de Coromandel est préservée de ce fléau.*

Les côtes de Coromandel et de Malabar furent exemptes de cette calamité. On paraissait craindre que depuis l'édit qui suspendait le privilège exclusif de la compagnie des Indes, les liaisons de la France avec ce pays ne fussent interrompues : il est certain qu'il eût

eût été convenable, avant de changer le régime de ce négoce, de substituer insensiblement et par degrés les négocians particuliers à la compagnie de donner le temps aux nouveaux spéculateurs d'acquérir les connaissances préalables et nécessaires sur les différentes branches d'un commerce jusqu'alors inconnu pour eux, et de former des associations mercantiles dans les différens marchés de l'Indostan; peut être même eût-il fallu éclairer leurs premières expéditions. Cependant la navigation de l'Inde fut suivie; secondée par la seule industrie nationale, elle dut quelques succès aux mesures prises par le gouvernement pour mettre les villes en état de défense, ce qui les peupla d'un grand nombre de manufacturiers. 1770.

LXXVI. *Les Français fortifient Pondichéry.*

Il fut discuté dans le conseil de Versailles de quelle manière Pondichéry serait fortifié: on n'avait alors d'autre idée, sur la construction dans un terrain sablonneux, où les fondations doivent être nécessairement sous l'eau, que l'établissement sur *puits*, ouvrage très dispendieux, et, pour ainsi dire, interminable lorsque les travaux qu'on veut faire de cette manière sont de grande étendue.

Bourcet, un des meilleurs ingénieurs de son
1770. siècle, préféra un établissement sur *bermes*, avec un revêtement taluant de deux cinquièmes, et appuyant sur un rempart de terres mouillées, battues et comprimées par la main des hommes. Ces *bermes* avaient été mises en usage dans l'ancienne construction de la place; mais les murs qui les soutenaient étaient fondés assez bas pour empêcher les affaissemens qu'aurait produit l'écoulement des sables qui auraient pu s'échapper de dessous les fondations; avantage dont manquait la nouvelle méthode. De cette manière furent élevées mille toises de revêtement.

Les plaintes portées en Europe sur le vice de ces travaux déterminèrent le gouvernement à envoyer sur les lieux un ingénieur distingué. Desclaisons fut chargé de cette commission. Cet officier, après avoir examiné la nature du terrain sur lequel il fallait construire, n'adopta ni l'établissement sur *puits*, trop dispendieux, ni celui sur *bermes*, qui pouvait n'avoir pas toute la solidité nécessaire à ces sortes d'ouvrages. Il commença à travailler en février 1770, et fit en sept mois un développement de six cent trente-six toises de maçonnerie nette au-dessus de la fondation, portée au point le plus bas où

l'on put épuiser les eaux. Sa maçonnerie était solide, et son revêtement construit suivant la pratique des plus grands maîtres. 1770.

Mais cette méthode était extrêmement coûteuse. La cour rappela Desclaisons, et on reprit les dessins de Bourcet. Quoique les travaux exécutés suivant les principes de cet ingénieur fussent déjà lésardés, on exécuta un nouveau développement de huit cents toises qui essuya le même dépérissement.

On eut recours de nouveau à Desclaisons en 1775. La cour désirait qu'il se chargeât d'achever l'enveloppe de Pondichéry, mais en conservant les fortifications déjà sur pied. Il ne voulut pas se prêter à cet arrangement: il démontra que le travail sur *bermes* était insoutenable pour la défense et pour la durée; que les revêtemens inclinés ne pouvaient manquer de se briser, ou horisontalement, ou verticalement; qu'un mur au devant des *bermes* devait les faire périr, et pouvait entraîner l'affaissement et la ruine entière des revêtemens eux-mêmes. Son opinion était qu'il fallait fermer Pondichéry suivant les méthodes usitées en Europe, et qu'une enceinte avec des bastionnemens simples et quelques dehors était suffisante.

Cette dépense devait s'élever à cinq mil-

1770. lions. Sans contredire les raisons de cet ingénieur, la cour ne s'y rendit pas; la place resta presque sans défense. Il en résulta qu'ayant été attaquée par les Anglais quelques années après, elle tomba dans leurs mains lorsque la guerre commençait à peine à se déclarer en Europe.

LXXVII. *La guerre se rallume entre Heyder-Aly-Kan et les Marattes.*

Heyder-Aly-Kan se flattait en vain d'employer à des améliorations utiles pour ses peuples les beaux jours que la paix lui promettait. Il venait de se convaincre par une nouvelle expérience du peu de solidité des réconciliations politiques, dictées par le besoin, et bientôt effacées par d'autres convenances. Les Anglais, forcés par leurs défaites, et plus encore par l'embarras de leurs affaires, de s'arranger avec lui, ne restaient pas moins convaincus que sa puissance et celle des Marattes formaient les seuls obstacles à l'établissement de leur domination exclusive sur les côtes de Malabar et de Coromandel. Mettre aux prises dans cette circonstance les Marattes avec Heyder-Aly-Kan était sans doute le chef-d'œuvre de l'intrigue. Les deux puissances s'affaiblis-

saient mutuellement dans cette guerre, tandis que les Anglais, rassemblant paisiblement leurs ressources dispersées, se mettaient en état de les subjuguer l'une et l'autre en profitant de leurs malheurs. 1770.

La situation intérieure du gouvernement maratte favorisait merveilleusement les vues des deux conseils de Bombay et de Madras. Le chancelier Balajei-Rou venait de mourir. Madurao, son fils, devait lui succéder dans cette dignité; mais elle lui était disputée par Ragoba, son oncle. La régence de Poonah se partageait entre ces deux rivaux, et des expéditions étrangères pouvaient seules arrêter la guerre civile qui paraissait sur le point de s'allumer. Le résident anglais à Poonah, se servant habilement de cette circonstance, fesant valoir le refus que fesait Heyder de payer un tribut aux Marattes, à l'exemple des autres souverains de la péninsule, exagérant la facilité de réduire un prince excédé par la guerre qu'il venait de finir, avait déterminé les administrateurs à faire une irruption dans le Maissour.

Les Marattes ayant passé la Chrisena au mois de décembre, au nombre de cinquante mille hommes d'infanterie et de cent mille chevaux, entrent sans obstacle dans le Ca-

nara. Heyder, hors d'état de s'opposer à ce
1770. torrent, s'était retranché sous le canon de la forteresse de Scivra; et dans cette position, maître de plusieurs gorges des Gattes, il protégeait également Siring-Patnam et Heyder-Nagur.

1771. Les ennemis, pourvus d'une artillerie très-mauvaise et plus mal servie, n'étaient pas en état de faire des sièges. Les Marattes parcouraient le pays, selon leur coutume; mais Madurao, qui les commandait, incapable de détruire pour le seul plaisir de faire du mal, mettait quelques bornes à leur ardeur pour le pillage. L'armée d'Heyder se rassemblait: elle était composée de huit mille hommes de cavalerie, de vingt mille hommes d'infanterie, armés et disciplinés à l'européenne, et d'une excellente artillerie. Avec ces forces, Heyder crut pouvoir se mesurer avec une armée de cent cinquante mille hommes.

LXXVIII. *Heyder perd une bataille.*

Différentes opérations avaient rapproché ses troupes de Siring Patnam. Il campait à six lieues de cette ville, le 2 septembre, lorsqu'il résolut de tenter le sort des armes. Je ne raconterai pas les circonstances de cette bataille, dont les suites furent si fâcheuses,

malgré les prodiges de valeur dont je fus témoin. L'infanterie ennemie fut presque entiérement détruite par le feu de notre artillerie; mais la façon irrégulière dont combattait la cavalerie rétablit le combat en faveur des Marattes. S'écartant rapidement, elle fondait au grand galop, tantôt d'un coté, tantôt de l'autre de notre infanterie, sans avoir pu parvenir à la rompre. Cependant cette infanterie était fatiguée par les attaques continuelles des chevaux ennemis. Une montagne assez escarpée se trouvait sur la droite: les bataillons qui formaient la tête de l'armée de ce côté, pensèrent qu'en s'emparant de ce terrain, où la cavalerie ne pouvait pas manœuvrer avec la même facilité, on s'assurait d'une victoire complette; ils y marchèrent sur-le-champ au pas de charge, sans rompre leurs rangs, et se fesant accompagner de leurs pièces de campagne, qui continuaient à foudroyer ceux qui s'opposaient à leur marche. Heyder-Aly-Kan prévit quelles seraient les conséquences de ce mouvement inconsidéré; il fit de vains efforts pour l'arrêter. Alors il fit signal à toute l'armée de suivre la même direction; mais dans le tiraillement occasionné par une mesure imprévue, la colonne s'ouvrit en plusieurs endroits. 1770.

K 4

1770. Il n'était plus possible à l'arrière-garde de suivre le reste de l'armée, même en courant.

Dès que la cavalerie maratte s'aperçut que la confusion s'introduisait parmi les troupes d'Heyder Aly, elle les assaillit de toute part. En quelques minutes l'armée misoréenne est battue et dispersée; Heyder est blessé lui-même; quelques-uns de ses généraux perdent la vie, et entre autres le brave Hughel, qui commandait le bataillon français. Ce bataillon et deux régimens de grenadiers s'étant formés en colonne serrée, et précédés par quatre pièces de campagne, se font jour à travers l'armée ennemie. Ces braves guerriers, protégeant quelques fuyards, arrivèrent heureusement à Siring-Patnam; mais Heyder avait perdu son armée entière avec ses drapeaux, son artillerie, ses menues armes, ses bagages et ses munitions.

Mon père se trouva pendant quelques jours aux pieds des murs de sa capitale sans armée et sans ressource: ce fut un des instans les plus critiques de sa vie. Son pays était dévasté par ses ennemis; ses principales forteresses avaient subi leur joug. Investi par cent cinquante mille hommes, loin de se livrer au désespoir, il osa tout espérer de la fortune et de son courage.

LXXIX. *Il est assiégé par les Marattes dans Siring-Patnam.* 1771.

Siring-Patnam était assez mal fortifiée ; mais la forteresse élevée dans une île que forme le Caveri pouvait être regardée comme une des plus fortes places de l'Indostan. Les Marattes n'avaient ni les talens ni les instrumens nécessaires pour réussir dans un siége de quelque importance ; ils se contentèrent d'un blocus, qui ne fut jamais assez exact pour empêcher que des troupes et des vivres n'entrassent dans la ville.

L'usage généralement observé dans l'Indostan de ne faire prisonniers ni les simples soldats, ni même les officiers subalternes, ramenait successivement dans Siring-Patnam une partie des troupes d'Heyder, mais sans armes et sans chevaux. Ces soldats n'étaient que d'une faible ressource. Mon père était instruit que Madurao sollicitait le conseil de Madras de lui envoyer un train d'artillerie de siége et un détachement de canonniers. Cette mesure, à laquelle il ne pouvait pas s'opposer, pouvait lui devenir extrêmement funeste.

Dans cette conjoncture délicate, quoique Hussein fût nécessaire dans la place assiégée ;

Heyder résolut de se priver de ce fidèle ami
1771. pour l'envoyer en ambassade auprès du souba du Dékan, son gendre, et de Jacont-Zind, nabad patane de Canoul. Personne n'était plus attaché à la personne de mon père qu'Hussein; d'ailleurs, la douce éloquence qui coulait de sa bouche le rendait propre à faire réussir les négociations les plus épineuses. Mon père représentait à ces princes que les Anglais, qui fomentaient nos divisions intestines, en profiteraient ensuite pour nous écraser les uns après les autres; mais que si nos forces étaient réunies par une ligue redoutable, nous les exterminerions bientôt, et que la gloire nous était peut-être réservée de rendre à notre patrie son ancienne liberté.

1772. Heyder fut informé dans la suite que le conseil de Madras n'osa point accorder publiquement aux Marattes les canons qu'ils demandaient, dans la crainte que la France ne profitât de cette infraction pour secourir de son côté les colonies américaines, alors ouvertement révoltées contre la Grande-Bretagne; mais que des canonniers, et même des officiers d'artillerie, passant pour déserteurs, se rendaient en assez grand nombre au camp de Madurao pour diriger les attaques.

LXXX. *Il reçoit les assurances d'être promptement secouru.* 1772.

Le siège durait depuis six mois, lorsqu'un homme parut en plein jour aux portes de la ville. Il demandait à être présenté sur-le-champ à Heyder-Aly. L'officier qui commandait ce poste, voyant un étranger seul et sans armes, le fit entrer dans la forteresse, et conduire au palais. Il remit à Heyder un paquet cacheté; c'était une lettre d'Hussein, conçue en ces termes :

« Je trouve enfin, seigneur, une occasion de vous écrire que je cherchais depuis long-temps. Ambdar, dont j'ai plusieurs fois éprouvé le zèle et la fidélité, surpris de ce qu'aucun des couriers que je vous ai dépêchés jusqu'ici n'a percé à travers de l'armée des Marattes, m'a promis qu'il parviendrait à vous malgré les ennemis dont Siring-Patnam est environné : vous pouvez en toute sûreté l'honorer de votre confiance. La négociation dont vous m'avez chargé auprès de Jacont-Zind est heureusement terminée. Ce prince doit se mettre incessamment en campagne, à la tête de quarante mille hommes, pour vous secourir. Le souba Nisam Daüla arme puissamment; vous pouvez compter sur de prompts secours.

1772. » Je crois que ma présence est aujourd'hui peu nécessaire à Aurangabad ; j'y résiderai cependant aussi long temps que vous le trouverez convenable. Si vous jugez à propos de me rappeler auprès de vous, je vous conduirai quatre mille hommes d'excellente cavalerie ; et tous les gués du Caveri m'étant parfaitement connus, je pense qu'il ne me sera pas difficile d'entrer dans Siring-Patnam, malgré la vigilance des ennemis : d'ailleurs, les entreprises les plus périlleuses me paraîtront toujours aisées toutes les fois qu'il s'agira de vous servir, et sur-tout quand j'aurai pour récompense le plaisir de me revoir auprès de vous ».

» La lecture de cette lettre combla mon père de joie. Il passa dans l'appartement de son épouse, où se trouvaient Amyde et l'aimable Zulie, qui vit l'écriture de son mari avec la plus vive émotion. Heyder répondit à Hussein que, malgré le besoin qu'il avait de sa présence à Aurangabad et à Canoul, il lui ferait plaisir de revenir aussitôt qu'il le croirait possible, sans nuire à sa négociation avec Nisam-Daula et Jacont-Zind.

Les dames voulaient entretenir l'étranger qui avait apporté la lettre d'Hussein ; on l'introduisit dans les appartemens intérieurs du

palais. On lui demanda comment il avait eu le courage de passer à travers l'armée ennemie pour pénétrer dans Siring-Patnam. La manière également ingénieuse et hardie dont il avait trompé la vigilance des Marattes convainquit mon père qu'il méritait la confiance d'Hussein et la sienne. Il nous dit qu'étant presque à la vue des gardes avancées des ennemis, il s'était plongé dans la rivière après avoir placé la lettre dont il était chargé dans une boëte fermée de façon que l'eau ne pouvait la pénétrer : nageant alors entre deux eaux, et ne prenant d'air que de temps en temps pour respirer, il s'était laissé conduire près de deux lieues par le courant, jusqu'au pied de la forteresse. Il ajouta qu'il se servirait de la même voie pour porter à son maître la réponse qu'il attendait, et pour faire de nouveaux voyages s'il était nécessaire.

1772.

Ambdar partit sur le soir pour se rendre auprès d'Hussein. Nous ne reçûmes aucune nouvelle du dehors de la place pendant deux mois entiers. Je commençais à craindre que le messager d'Hussein n'eût été surpris par les ennemis, ou qu'Hussein lui-même n'eût essuyé quelque revers en bravant l'armée maratte pour se rendre à Syring-Patnam. Les

1772. vivres commençaient à manquer, et l'issue du siège devenait désespérante. Plein des idées les plus tristes, je passais les journées entières sur les tours les plus élevées du palais, et je cherchais à découvrir dans l'éloignement quelques signaux qui m'annonçassent l'arrivée d'Hussein.

LXXXI. *Il retrouve dans ces circonstances Ferisha, dont il croyait être séparé pour toujours.*

Le 16 avril, je fesais ma tournée sur les remparts de la ville; je crus entendre la voix d'Hussein. La nuit était très-obscure. Je prête l'oreille avec attention, c'était lui-même; un pressentiment secret m'en avertissait au fond de mon cœur. Je cours à la porte, elle s'ouvre, j'embrasse l'ami de mon père. Le plaisir était le seul sentiment que j'éprouvais alors: j'oubliais que de nombreux ennemis m'environnaient. Hussein s'apercevant de mon ivresse, ordonna de ma part à la garde d'allumer quantité de torches; et m'embrassant étroitement: Attendez-vous, me dit-il, aux plus grandes merveilles: vous allez voir des choses qui surpasseront vos espérances.

Heyder-Aly-Kan, que j'avais fait avertir, accourait avec empressement. A peine nous avait-il joint auprès de la porte où nous

étions toujours, que nous entendîmes le bruit d'une nombreuse cavalerie qui s'avançait à grands pas. Ne craignez rien, nous dit Hussein, ce sont nos amis. En même temps l'ordre fut donné à la garde de prendre les armes, et de se mettre en défense à tout événement. 1772.

Les paroles et les actions d'Hussein me jettaient dans une surprise extrême; je fesais les réflexions les plus bizarres. Cependant le bruit augmentait, et bientôt la tête de l'escadron parut à la porte, qui n'avait pas été entiérement refermée depuis l'arrivée d'Hussein. Mon père paraissait attendre avec impatience l'événement merveilleux qu'il nous avait annoncé, lorsque jettant les yeux sur la cavalerie, il vit à la clarté des flambeaux son ancien compagnon Ferisha qui marchait à la tête de la colonne. Le saisissement qu'il éprouvait l'empêcha de distinguer Mirsa-Mula, qui accompagnait Ferisha. La fatigue éprouvée par mon père pendant la journée l'avait obligé de s'asseoir à côté d'Hussein; mais lorsqu'il aperçut Ferisha, il voulut se lever pour courir à lui; ses jambes s'y refusèrent; il retomba sur sa chaise dans une situation d'esprit qu'il est impossible de décrire.

1772. Hussein avait bien raison de nous prévenir que nous allions voir des choses extraordinaires. A peine Ferisha avait-il fait quelques pas dans la place d'armes, qu'Hussein me fit apercevoir Madurao, accompagné de quelques généraux Marattes, escortés par une cavalerie nombreuse qui fit retentir les airs de cris d'allégresse, lorsque les portes de la ville eurent été refermées.

LXXXII. *Zama, sous le nom de Mirsa-Mula dans Siring-Patnam ; le général des Marattes fait prisonnier.*

Mon père ne pouvait pas concevoir par quelle série d'événemens Ferisha, le chef des Marattes, et la belle Zama, sous le nom de Mirsa-Mula, se trouvaient en même temps dans sa capitale. Il paraissait sur-tout interdit à la vue de cette dame. Vous avez tort de vous troubler, lui dit Ferisha ; tous les instans de ce jour fortuné ne doivent être marqués que par les sentimens de la joie la plus pure. Ce n'est point un ennemi que vous voyez devant vous, reprit alors Mirsa-Mula ; c'est une tendre amie, dont vous devez pardonner la conduite, plus malheureuse que criminelle, en faveur de la passion qui s'était emparée de toutes les facultés de son

ame.

ame. Je suis instruite de votre mariage avec Azeima. Ne craignez pas que, par une tendresse indiscrette, je trouble l'union qui doit régner entre vous et votre épouse ; trop heureuse si vous pouvez seulement ne pas me haïr, et prendre pour moi des sentimens d'amitié, au lieu de ceux de l'amour qui nous sont interdits. Mon père prenait la parole pour assurer Zama qu'il ne pourrait oublier les services qu'elle lui avait rendu, sans être coupable de la plus noire ingratitude ; qu'elle était maîtresse de disposer de sa fortune et de sa vie, puisqu'il lui devait l'une et l'autre ; qu'elle devait s'attendre enfin à régner en souveraine sur toutes ses actions, dès qu'elle n'exigerait de lui que les services qui sont la suite d'une reconnaissance sans bornes. Ferisha l'arrêta, pour le faire souvenir que Madurao étaitdans son palais, et que, quoique Moctum eût sans doute donné les ordres relatifs à sa réception, il était convenable qu'il se présentât à ce prince pour adoucir, par l'honnêteté de ses procédés, le chagrin qu'il devait ressentir de se voir prisonnier dans une ville dont il s'était flatté d'être le maître. Vous êtes sans doute empressé d'apprendre la manière dont Madurao est devenu votre prisonnier, malgré l'armée formidable

1772.

1772\. qui l'environnait, et qui devait le mettre à l'abri d'une surprise ; le moment n'est pas favorable pour contenter votre juste curiosité : vous saurez les circonstances de ce singulier événement lorsque nous aurons un peu plus de liberté.

Heyder quitta Ferisha, en le priant d'accompagner Zama dans son appartement, et de veiller à ce qu'on eût pour elle tous les égards qui lui étaient dus. S'étant arrêté quelques momens chez sa mère et chez son épouse, pour prévenir ces dames de ce qui se passait, il se rendit dans l'appartement où Madurao, entre les mains de plusieurs esclaves, se déshabillait pour prendre le bain. Ce prince, âgé pour lors à peine de vingt-deux ans, paraissait fort affecté de son sort. Heyder releva son courage, en lui fesant entrevoir qu'une heureuse paix lui rendrait bientôt sa liberté.

Débarrassé du plus génant cérémonial, Heyder Aly-Kan passa dans l'appartement de sa mère, où s'étaient rendus Azeima, Amyde, Zulie et Moctum. Je venais aussi d'y arriver avec Hussein et Ferisha. Lorsque nous fûmes tous rassemblés, nous célébrâmes par nos transports le bonheur qui nous réunissait. Azeyma était déjà prévenue qu'Hey-

der devait lui présenter Zama, qui n'était plus sa rivale. Il se rendit à cet effet avec Ferisha à l'appartement de cette dame. Zama venait de reprendre les vêtemens de son sexe. Mon père la considérait avec plaisir, lorsque jettant les yeux sur une femme debout à ses côtés, il reconnut Luzine, cette charmante esclave de Zama, qui l'avait comblé de soins bienfaisans pendant sa captivité de Bassora, et dont l'amitié tendre et compatissante adoucissait les chagrins qu'il éprouvait souvent malgré les bienfaits que Zama ne cessait de répandre sur lui. 1772.

Les yeux de mon père se remplirent involontairement de larmes délicieuses, lorsqu'ils rencontrèrent ceux de cette femme aimable : il demanda sa liberté à Zama, qui la lui accorda de la manière la plus obligeante. Depuis long-temps, lui dit cette dame, je ne regarde pas Luzine comme mon esclave ; c'est une tendre amie, dont les services sont au-dessus de ma reconnaissance.

Mon père présenta sa main à Zama ; Ferisha offrit la sienne à Luzine. Ces dames furent conduites chez ma grand-mère, qui les attendait pour souper. On parla pendant le repas de la manière dont il fallait traiter les prisonniers. On convint que, malgré la

1772. perfidie de Madurao, il fallait user généreusement de l'avantage que nous devions à la fortune, et que c'était le moyen non-seulement de faire une paix glorieuse, mais de tourner contre les Anglais les armes qu'ils avaient dirigées contre le Maissour.

LXXXIII. *Événemens extraordinaires.*

Lorsqu'on fut sorti de table, mon père pressait Hussein et Ferisha, de la part des dames, de nous apprendre par quel événement ils avaient eu le bonheur de se rendre maîtres de Madurao. Hussein prit la parole.

Lorsqu'Ambdar, qui vous avait remis ma lettre, fut de retour, je fis mes dispositions pour me rendre auprès de vous. Les braves gens qui devaient m'accompagner furent avertis de se tenir prêts à partir dans huit jours : ce délai leur était nécessaire pour faire les préparatifs de leur voyage. Dans ces circonstances, mon bonheur me fit rencontrer Ferisha, que je désespérais de revoir jamais. Nous concertâmes ensemble les moyens de tirer le meilleur parti du renfort que nous vous amenions. Il s'agissait de savoir comment nous entrerions dans Siring-Patnam, sans tomber dans les partis marattes, maîtres de tous les passages. Ambdar nous proposa

l'expédient auquel nous devons l'avantage d'avoir enlevé Madurao à la vue de son armée, sans qu'elle ait pu le secourir. Ce zélé serviteur nous offrit de pénétrer dans le camp des Marattes, d'y passer quelques jours pour prendre langue, et de nous informer de ce qui pourrait concourir au succès de notre entreprise. Connaissant son intelligence, je ne balançai pas à profiter de sa bonne volonté; nous l'assurâmes, Ferisha et moi, que notre reconnaissance égalerait le service qu'il allait nous rendre. Il s'habilla comme un soldat maratte et partit. 1772.

Ambdar fut absent pendant trois semaines entières sans donner de ses nouvelles. Déjà je commençais à craindre que, découvert par les généraux ennemis, on ne l'eût traité comme un espion, lorsqu'enfin je le vis arriver: j'étais avec Ferisha. Ambdar nous rapporta que l'armée des Marattes campait à la droite du Caveri qui entoure presque Siring-Patnam; que les ennemis n'avaient sur la gauche du fleuve que quelques partis pour couper les communications. Il ajouta qu'en suivant la rive gauche, et marchant dans le lit même de la rivière, ce qui n'était pas difficile, parce que les eaux étaient fort basses, nous pourrions passer entre le Caveri et les

corps-de-gardes ennemis sans être aperçus,
1772. sur tout si nous choisissions le point du jour pour exécuter ce passage. La marche fut réglée sur ce plan.

Nous arrivâmes hier à deux heures après minuit, à la vue des feux des Marattes. Nous suivîmes le lit du fleuve, très-encaissé en cet endroit, ayant à notre tête le fidèle Ambdar qui connaissait le local. On marchait avec la plus grande précaution. Au point du jour, nous avions laissé heureusement derrière nous les corps de garde avancés des ennemis; mais il nous restait encore trois lieues pour arriver aux portes de Siring Patnam. Il était dangereux de nous exposer en plein jour à la vue de cent cinquante mille hommes. On tint conseil à la hâte. Nous bordions l'île que forme le Caveri, au-dessus de Siring-Patnam; je proposai de nous y réfugier; je connaissais un gué pour traverser le bras du fleuve. L'île est couverte de grands arbres; il était à présumer que nous y passerions la journée sans être découverts, et nous pouvions en sortir à l'entrée de la nuit pour reprendre notre route.

Mon avis fut suivi. En arrivant dans l'île, notre escadron s'enfonça dans le plus épais de la forêt, où nous résolûmes d'attendre la

nuit. La journée nous parut d'autant plus longue, qu'une partie de nos compagnons n'avait rien à manger. On partagea avec égalité le peu de vivres que nous avions. 1772.

Deux heures avant le coucher du soleil, nous entendîmes des coups de fusil qui paraissaient avoir été tirés dans l'île où nous étions; quelques cavaliers montèrent sur des arbres pour découvrir ce qui se passait dans la plaine, je fis comme eux. Jugez de ma surprise, lorsque j'aperçus, presqu'à la lisière du bois, environ cent cinquante chasseurs, parmi lesquels je crus reconnaître Madurao! j'avertis mes compagnons de ne pas s'écarter. Nous avançâmes, Ferisha et moi, sur une petite éminence, et nous montâmes sur des arbres, dont les branches, chargées de feuilles, nous cachaient; alors nous fûmes convaincus que le chef des Marattes chassait dans l'île, accompagné d'un petit nombre d'officiers.

Sur le rivage du grand bras du Caveri, étaient amarrés six grands bateaux, gardés par deux ou trois cents Marattes. Le projet d'enlever Madurao fut formé sur-le-champ. L'exécution de cette entreprise n'était pas sans difficultés. Nous pouvions être coupés et taillés en pièces dans notre retraite; mais si le succès était douteux, nous étions cer-

tains de nous couvrir de gloire. On ne perdit
1772. pas un moment pour régler l'ordre de l'attaque; chacun se tenait prêt à monter à cheval. Il fut résolu que deux mille cinq cents de nos compagnons, ayant à leur tête Ambdar, qui n'a pas moins de courage que d'adresse, marcheraient sur-le-champ du côté du gué par où nous étions entrés dans l'île. On pouvait y parvenir sans sortir de la forêt. Ils devaient s'arrêter à la lisière du bois, et ne pas manquer de passer le bras du Caveri et de se mettre en bataille sur l'autre rive, aussi tôt qu'ils entendraient le signal de l'attaque. Ferisha, à la tête de neuf cents hommes, fut chargé de filer dans le bois du côté des bateaux, dont il devait s'emparer lorsqu'il entendrait le même signal. J'eus la commission de le donner et d'arrêter le prince, tandis que Ferisha empêcherait qu'il n egagnât les bateaux, et qu'Ambdar couvrirait notre retraite en fesant face aux détachemens des troupes marattes qui pourraient se présenter pour dégager leur général.

Ces dispositions faites, je gardai mon poste avec environ six cents hommes qui me restaient. Ce nombre était plus que suffisant pour me rendre maître de la personne du prince et des officiers qui l'accompagnaient.

La nuit est plus favorable que le jour aux expéditions qui tiennent de la surprise. Je reculai donc, autant qu'il me fut possible, le moment de donner le signal dont j'étais convenu. Mes compagnons à cheval étaient prêts à s'élancer; pour moi, sur la cime d'un arbre, je suivais des yeux ma proie qui ne pouvait plus m'échapper. 1772.

Enfin, lorsque le soleil se cachait sous l'horison, je m'aperçus que les chasseurs se disposaient à gagner les bords de la rivière; c'était l'instant décisif. Je fis tirer sept coups de mousquets qui me furent rendus sur-le-champ par les deux divisions; c'était le signal donné pour agir de concert. Le prince, étonné sans doute de cette triple salve, prit, avec précipitation, le chemin de ses bateaux; mais dans un instant je le coupai; son escorte fut environnée. Madurao jugeant la résistance inutile, se rendit avec sa suite. Ferisha s'était emparé dans le même-temps des bateaux attachés au rivage. Les Marattes qui les gardaient demandaient vainement la vie : nos compagnons les sacrifièrent à notre sûreté.

Cependant le bruit que nous fîmes avait attiré sur le rivage les Marattes, campés au bord de la rivière. Ils poussèrent des cris af-

1772. freux lorsqu'ils s'aperçurent que nous étions maîtres de leur général et de leurs principaux chefs ; mais le bras du Caveri qui nous séparait rendait inutiles tous les efforts de leur furie ; ils se jettaient en grand nombre dans la rivière pour essayer de la traverser : la rapidité du courant les emporta, et leur mort ralentit le courage de leurs compagnons.

Tandis que les Marattes rassemblaient des bateaux pour nous poursuivre, Ferisha rejoignit ma troupe au moment que nous achevions de traverser le petit bras du Caveri. Nous prîmes tous ensemble le chemin de la ville, marchant avec toute la vîtesse dont nos chevaux étaient capables. La nuit qui survint couvrit notre marche de ténèbres favorables. Les Marattes, campés dans cette partie, accouraient cependant de toute part. Ambdar et Ferisha, à la tête de leurs divisions, affrontaient tous ceux qui se présentaient et me donnaient le temps de m'éloigner avec mes prisonniers. Enfin lorsqu'ils crurent que j'étais en sûreté, ils firent leur retraite à toute bride, et me rejoignirent lorsque nous entrions dans la ville.

Lorsqu'Hussein eut achevé son récit, mon père embrassa de nouveau ses deux amis. Il

les pria de lui présenter le lendemain le fidèle Ambdar qu'il voulait s'attacher, en lui donnant un emploi considérable dans ses troupes. La conversation retomba bientôt sur le bonheur qui nous rassemblait après des événemens incroyables. La nuit, déjà fort avancée, empêchait Ferisha de nous faire le détail des aventures dont l'enchaînement l'avaient conduit de Bassora à Siring-Patnam. Il nous en dit cependant quelques circonstances principales, et chacun fut prendre un repos dont il avait besoin. 1772.

Le lendemain Luzine entra dans la chambre d'Heyder-Aly Kan aussi-tôt qu'elle sut qu'il était levé. Il ne fut pas surpris de sa visite matinale, parce qu'elle lui en fesait souvent, à pareille heure, pendant son esclavage de Bassora. Cette charmante personne fit à mon père des reproches de ce qu'il ne l'avait pas reconnu dans Agra, où elle était en habits d'homme, à la suite de sa maîtresse. Elle assurait qu'elle lui aurait désillé les yeux sans les ordres précis de Zama; mais qu'elle n'aurait écouté que la voix de l'amitié, si sa maîtresse l'avait prévenue de l'affreuse catastrophe qui leur avait été si funeste à l'un et à l'autre.

Mon père fit toutes sortes de caresses à

1772. l'aimable Luzine. Ils déjeûnèrent ensemble avec Hussein et Ferisha qui venaient d'entrer. Le plaisir qu'elle sentait à revoir Heyder brillait dans ses yeux. Il lui proposa de fixer son séjour dans le Maissour, et qu'il lui procurerait un établissement digne d'elle. Luzine répondit qu'elle croyait Zama décidée à fixer sa résidence dans l'Indostan, qu'elle ne la quitterait pas ; mais que si son ancienne maîtresse voulait retourner à Bassora, elle accepterait le parti qu'il lui proposait.

LXXXIV. *Les Marattes se dispersent à la nouvelle de la prise de leur général.*

Sur les dix heures, mon père reçut la visite de Madurao ; j'étais alors auprès de lui. La conversation roula sur des choses générales. Ce prince réclama la liberté de manger tous les jours avec les officiers de son armée qui partageaient sa captivité. Mon père l'assura qu'il devait se regarder comme le maître du château qu'il habitait, et disposer à son gré de ce qui lui ferait plaisir.

La nouvelle de la captivité de Madurao s'était répandue pendant la nuit dans le camp des Marattes, et le désordre le plus affreux régnait dès le lendemain parmi les troupes qui le composaient. Les soldats qui s'en aper-

cevaient du haut des remparts demandaient à grands cris la permission de fondre sur des ennemis consternés, et déjà vaincus par le découragement. On modéra leur ardeur, en leur promettant pour la nuit prochaine une sortie générale, qui réussit complettement. 1772.

LXXXV. *Ils sont poursuivis et battus par la garnison de Siring-Patnam.*

Tandis que j'assistais, avec mon père et le Maratte Madurao, à un bal dans les appartemens intérieurs du palais, et que ce prince s'amusait à voir danser les baliadères, Moctum et Hussein, à la tête de la plus grande partie de la garnison, pénétraient presque sans obstacles dans le camp des Marattes; presque toute la cavalerie avait déjà pris la fuite. On s'empara de l'artillerie, des munitions, et les provisions qui entrèrent librement dans la ville dès le lendemain y ramenèrent l'abondance.

Cette brillante armée, qui semblait devoir conquérir l'Inde, s'était dissipée d'elle-même. Chaque soldat ne prenant conseil que de l'épouvante générale qui s'était emparée de l'armée entière, on ne voyait pas un seul escadron aux environs de Siring-Patnam deux jours après la prise de Madurao; tous

les forts dont les Marattes s'étaient emparés
1772. furent évacués : il ne resta bientôt d'autres traces de cette évasion que les ravages qui accompagnent toujours la présence des grandes armées.

LXXXVI. *Heyder-Aly-Kan fait la paix avec les Marattes ; conditions du traité.*

Sur ces entrefaites, Ragoba, resté dans Poonah pour présider le conseil de la république des Marattes pendant que Madurao commandait l'armée, envoya une ambassade solemnelle dans Siring Patnam pour traiter de la paix et de la rançon de son neveu. L'accommodement offrait d'autant moins de difficultés, que les Marattes éprouvaient dans le moment une sanglante preuve de la perfidie du conseil de Bombay.

La compagnie anglaise, pour engager ces peuples à se jetter dans le Canara, avait promis de leur restituer la forteresse de Bassein et l'île de Salcète, dont une escadre britannique s'était emparée depuis plusieurs années. Au lieu de tenir ses promesses, elle profitait des embarras où la guerre plongeait la régence de Poonah pour opprimer le malheureux empereur mogol Schas-Allum, qui, voyant évidemment que les Anglais n'avaient

promis de le protéger que pour s'emparer de ses dépouilles, s'était jetté dans les bras des Marattes. Les administrateurs de Poonah sentaient vivement cette vérité qu'Heyder-Aly-Kan n'avait cessé de leur répéter de vive voix et par écrit, que la puissance des Anglais était moins le résultat de leurs forces que celui de la politique insidieuse avec laquelle semant adroitement la mésintelligence entre les différens princes de l'Indostan, ils les détruisaient les uns par les autres, et profitaient ensuite de la faiblesse qui suivait les guerres civiles pour fonder leur empire sur le malheur des indigènes. 1772.

Ragoba offrait une somme considérable pour la rançon de son neveu; Heyder la refusa; il promit même d'envoyer un corps de dix mille hommes en qualité d'auxiliaires du côté de Bénarès, que les Anglais attaquaient, à condition que les Marattes s'engageraient à le secourir à son tour lorsqu'il attaquerait les Anglais ou qu'il serait attaqué par eux. Ce traité fut conclu à la fin d'avril, et Madurao quitta Siring Patnam pour retourner à Poonah, où il mourut quelque temps après.

1772. LXXXVII. *Le sultan du Maissour retourne dans Heyder-Nagur.*

On fit alors les dispositions nécessaires pour revenir à Heyder-Nagur. La ville avait beaucoup souffert pendant la guerre; mais le château, défendu par une vaillante garnison, n'avait pas été forcé. Le bonheur de cette brillante chimère qu'encensent tous les hommes, et après laquelle mon père soupirait depuis si long-temps, semblait enfin se réaliser en sa faveur; l'amour et l'amitié concouraient ensemble à former le tissu de sa félicité. Un soir, après avoir soupé dans l'appartement d'Azeima avec ses amis, les dames se joignirent à lui pour prier Ferisha de nous raconter la suite de ses aventures.

LXXXVIII. *Ferisha raconte ce qui lui est arrivé depuis sa captivité de Bassora. Voyage au pays des Usbecs.*

Il n'est pas surprenant, dit Ferisha à mon père, que vous ayiez fait des recherches infructueuses dans les provinces voisines de l'Iraque pour rompre mes chaînes; je fus acheté dans le bazar de Bassora par un riche marchand de Samarkande, nommé *Keineb.* Mon patron partit fort peu de temps après pour

pour Bagdad, où nous fîmes peu de séjour : il se joignit à une caravane de marchands qui partaient pour le pays des Usbecs. Nous fîmes sans accident un voyage de près de sept cents lieues. La caravane se sépara sur les bords de l'Oxus. Nous quittâmes cette rivière pour remonter le Jaxarte jusqu'à Samarkande. On me confondit avec les autres esclaves. Je fis de vains efforts pour découvrir ce que vous étiez devenu. 1772.

Je passai trois années entières dans la maison de Keineb, sans aucune espérance de recouvrer ma liberté. Mon maître avait une maison de campagne sur les bords du Jaxarte, à deux lieues de Samarkande : il l'habitait avec sa famille pendant le temps des chaleurs. Un jour d'automne, il fit la partie de se promener sur le fleuve pour prendre le plaisir de la pêche, ce qu'il fesait fréquemment.

Je ne sais par quel accident la barque s'enfonça précisément au courant de l'eau. Je ramais alors avec les autres esclaves, et j'étais presque nu. Cet accident ne me déconcerta pas : je saisis par ses habits ma maîtresse qui se noyait, et je l'entraînai heureusement sur le rivage. Dès qu'elle fut en sûreté, je me jettai de nouveau à la nage

1772. pour secourir mon maître, dont les forces épuisées ne lui permettaient pas de gagner le rivage : j'eus le bonheur d'arriver à temps pour lui sauver la vie. Je le conduisis auprès de son épouse, qui commençait à se reconnaître, et ma liberté me fut rendue sur-le-champ.

LXXXIX. *Il revient dans l'Indostan.*

Les Usbecs sont naturellement bons et généreux. Lorsque je fus un peu familiarisé avec mon maître et ma maîtresse, qui me traitaient alors comme leur meilleur ami, et sur-tout quand je leur eus raconté quelques circonstances de ma vie, ils s'attachèrent à moi jusqu'à m'offrir une de leurs filles en mariage. Mon attachement pour Heyder, que je regardais comme mon pupille, m'éloignait de tout établissement qui m'ôtait l'espérance de le revoir. Je refusai les offres de Keineb, et je lui demandai la permission de revenir dans ma patrie. Ils mirent tout en usage pour me faire changer de résolution.

Me voyant inébranlable, Keineb me fit présent de plusieurs esclaves, et d'un chameau chargé de vivres et de pièces d'argent.

Il m'accompagna jusqu'aux portes de Samarkande, en me souhaitant toute sorte de bonheur. 1772.

En quittant le pays des Usbecs, je pris le chemin de Cabul. On m'instruisit dans cette ville des événemens qui s'étaient succédés dans les Indes depuis mon départ. Parvenu dans Agra, le bruit qu'avait fait votre arrivée dans cette capitale ne me la laissa pas longtemps ignorer : j'appris en même temps que vous vous étiez battu avec un seigneur étranger, nommé *Mirsa-Mula*, et que vous aviez été tué dans le combat. Je ne m'arrêtai dans Agra que pour m'assurer d'un fait qui m'intéressait vivement ; et lorsque je crus être convaincu que votre mort n'était que trop certaine, ce tragique événement acheva de me détacher du monde. Je résolus de finir mes jours dans une solitude.

XC. *Il se retire dans une solitude.*

Je quittai Agra sans voir Nadim-Zaëb. Il est plongé dans l'excès de la douleur, me disais-je à moi-même ; quelle consolation suis-je en état de lui donner ? Mes esclaves m'étaient inutiles, je leur donnai la liberté. Montant ensuite sur le chameau qui portait toutes mes richesses, je pris la première

route qui se présenta devant moi ; je la suivis
1772. sans songer dans quel pays elle pouvait me conduire : ils m'étaient tous indifférens. Au bout de quinze jours de marche, je me trouvai sur les bords de l'Indus.

Les habitans de cette contrée sont les anciens Parsis, disciples de Zoroastre. Forcés de quitter leur patrie lorsque les Musulmans, devenus dominateurs en Perse, contraignirent les habitans de ce royaume d'abandonner la religion des mages pour l'islamisme, ils aimèrent mieux abandonner la terre où reposaient les cendres de leurs ancêtres que d'embrasser un culte nouveau. Ces étrangers élevèrent des digues le long des rivières, et cultivaient jusqu'aux montagnes les plus escarpées. Ils multiplièrent prodigieusement sur une terre qu'ils avaient su rendre féconde, et sur laquelle ils mènent la vie la plus simple et la plus frugale, ne connaissant d'autres besoins que ceux indiqués par la nature. Je choisis ce séjour pour le lieu de ma retraite. J'employai une partie de l'argent que j'avais à faire l'acquisition d'une assez jolie maison appartenante à un marchand de Tata.

XCI. *Il y rencontre Zama, sous le nom de Mirsa-Mula.* 1772.

Cette maison était environnée d'un vaste terrain que je trouvai presque en friche, mais que je mis bientôt en valeur. Je menais depuis plus d'un an, dans cette retraite, une vie tranquille, lorsqu'un soir, me promenant sur les bords de la petite rivière de Kiang, qui baignait mon habitation, je vis venir à moi quatre personnes à cheval. Celui qui paraissait le maître des autres m'aborda civilement, et me pria de lui dire s'il trouverait dans les environs un caravenserail dans lequel il pût passer la nuit. Frappé de la bonne mine de cet inconnu, je lui répondis qu'il ne trouverait point d'autres caravenserails, à plusieurs lieues à la ronde, que les cabanes qu'il voyait, et que j'étais surpris qu'il se fût exposé si tard dans un lieu aussi désert. L'aimable inconnu me remercia de l'avoir instruit de ce qu'il voulait savoir. Il ajouta qu'il s'était égaré dans les montagnes, et qu'il était si préoccupé, qu'il marchait depuis plusieurs jours sans tenir de route certaine.

Le ton dont l'étranger prononça ce peu de paroles pénétra mon cœur d'un sentiment

1772. inconnu qui m'attachait vivement à ses intérêts. Seigneur, lui dis-je, vous ne trouverez point ici de retraite digne de vous; mais si vous voulez accepter ma maison, qui n'est pas éloignée, vous y passerez la nuit avec moins d'incommodité. L'étranger fit d'abord quelques difficultés d'accepter l'offre que je lui fesais: il se rendit à la fin à mes instances, et nous prîmes ensemble le chemin de ma maison.

En attendant le souper, je m'entretins avec l'étranger de choses générales. Il me demanda si je fesais ma demeure ordinaire dans ces montagnes. J'y habite depuis près de deux ans, et je n'ai d'autre société que celle de ces bonnes gens dont vous avez vu les cabanes. — Pour moi, je fuis les hommes, et je voudrais pouvoir me fuir moi-même. L'étranger prononça ces mots avec un serrement de cœur qui m'attendrit. Notre conversation fut interrompue par l'arrivée d'un de ses compagnons, qui s'était arrêté sans doute pour donner quelques ordres; c'était Luzine. Vous voyez le meilleur de mes amis, me dit l'étranger en me présentant cette aimable personne; sans lui, sans les consolations qu'il me donne, j'aurais déjà succombé sous le poids de mes peines. On m'avertit alors

qu'on était servi. Après le repas, j'accompagnai mes hôtes dans les chambres qui leur étaient destinées. 1772.

Je sentais une extrême curiosité de connaître plus particuliérement deux personnes vers lesquelles mon cœur était entraîné par un penchant irrésistible. Je fis plusieurs questions aux deux esclaves qui les accompagnaient; je n'en tirai que de faibles lumières. Ils m'apprirent que leur maître était un seigneur persan qu'une affaire d'honneur qu'il avait eue dans Agra forçait à quitter l'Indostan.

Mes hôtes entrèrent dans ma chambre le lendemain, aussi-tôt que je fus levé. Ils me remercièrent de l'hospitalité que je leur avais donnée, et me demandèrent la permission de continuer leur route. J'eus beaucoup de peine à les faire consentir à se reposer quelques jours chez moi; j'y réussis enfin. Je découvrais tous les jours dans ces étrangers de nouvelles qualités qui me fesaient desirer avec ardeur d'éloigner le moment de leur départ. Je ne les quittais presque jamais, m'occupant à faire diversion aux chagrins dont Mirsa-Mula paraissait dévoré. Il me dit un jour qu'il se proposait de finir sa vie avec son ami dans la retraite. Je me servis de cette

1772. ouverture pour le presser de donner la préférence à celle où le hasard l'avait conduit. Cette proposition le fit rêver quelque temps. Il me pria de lui donner vingt-quatre heures pour se déterminer. Je lui fis observer, dans cet intervalle, que nous trouvant tous trois dans les mêmes dispositions, c'était un avantage commun de pouvoir nous entretenir de nos malheurs réciproques, et de nous entr'aider à les supporter. Mes hôtes se rendirent à mes raisons.

Depuis ce jour, ma solitude prit à mes yeux une face plus riante ; nous prenions part aux travaux champêtres des Parsis. Le soir, assis avec Mirsa-Mula et son ami sur le bord de la petite rivière, je leur racontais, pour les amuser, une partie de mes aventures.

Je leur fis un jour l'histoire de ma captivité de Bassora, et de la manière dont j'avais été séparé d'un élève auquel j'étais plus attaché qu'à ma propre vie. A mesure que je parlais, Mirsa-Mula changeait de couleur. Continuez, me dit-il; l'altération que vous avez sans doute aperçue sur mon visage vient de la conformité de vos aventures avec l'événement qui cause le malheur de ma vie. Si je ne vous rencontrais pas dans un pays si éloigné de

l'Arabie, je croirais que vous êtes Ferisha, l'ami et le compagnon d'Heyder-Aly-Kan. 1772.

Toute ma philosophie m'abandonna quand j'entendis prononcer ce nom. Oui, je suis Ferisha ! m'écriai-je hors de moi-même ; j'étais l'ami de ce prince infortuné qui vient de périr dans sa patrie à la fleur de son âge. Mirsa-Mula me laissa faire mes exclamations. Lorsque je fus en état de l'écouter : O Ferisha ! me dit-il d'un ton de voix qui décélait l'agitation de son ame, ô Ferisha ! que vous allez me haïr !...... vous avez devant les yeux le monstre qui a tué votre ami ; je l'ai immolé dans l'accès de ma rage. Que je suis puni ! hélas ! je l'aimais plus que mon existence : ma mort seule apportera quelque adoucissement à mon désespoir. Alors Mirsa-Mula me déclara son sexe, celui de Luzine, et leurs véritables noms. Elle me fit confidence de la naissance et des progrès de sa passion. Elle ajouta que la petite-vérole, qu'elle eut quelque temps après votre départ de Bassora, en changeant presque absolument les traits de son visage, lui inspira l'étrange résolution de vous suivre dans votre patrie. Elle me parla de son duel avec vous. Portée d'abord chez l'ambassadeur de Perse, elle avait été conduite quelques jours après à son hôtel,

où, pendant près de deux mois, elle fut aux
1772. portes du tombeau. Reprenant ensuite un peu de forces, et se refusant à toute espèce de consolation, elle menait depuis un an une vie vagabonde, errant de forêt en forêt, de solitude en solitude, s'exilant du monde pour jamais.

Je ne pouvais m'empêcher de plaindre une femme aimable et généreuse, dont l'amour avait causé tous les malheurs, désormais irréparables; la philosophie parvint peu-à-peu à les adoucir.

Depuis vingt ans nous menions une vie isolée, lorsqu'un Parsi, que des affaires de commerce avaient conduit à Surate, m'apprit à son retour que non-seulement vous n'étiez point mort, mais qu'assis sur le trône de vos ancêtres, et couvert de gloire par vos victoires contre les Anglais, vous étiez actuellement en guerre avec les Marattes. Dès ce moment tous les charmes de la solitude s'évanouirent à mes yeux. Zama partageait mes sentimens : elle paraissait revenue de la passion qu'elle avait eue pour vous. Ma maison fut bientôt vendue. Je ne vous parlerai pas des sensations que j'éprouvai en rentrant dans le centre de l'Indostan, et en apprenant les événemens qui s'étaient passés

depuis vingt ans : je semblais revenir à la vie. Les premières personnes que j'interrogeai en entrant dans Aurangabad m'apprirent que le souba fesait des préparatifs en votre faveur, et que vous aviez à la cour un ambassadeur nommé Hussein : le reste vous est connu ; et le bonheur, que je croyais une chimère, s'est réalisé en ma faveur. 1772.

XCII. *Dix mille Misoréens sont envoyés à Bénarès au secours des Marattes.*

La guerre étant heureusement terminée, Heyder-Aly-Kan renvoya la plus grande partie des troupes dans les garnisons, en réservant dix mille hommes de cavalerie qu'il envoyait à Bénarès au secours des Marattes. Dans cette circonstance, Hussein sollicita la permission d'accompagner Zulie, son épouse, dans la vallée de Dinam. En vain mon père voulut ébranler sa résolution ; il opposa la parole par lui donnée aux parens de Zulie de la ramener dans leurs bras : il ne fut pas possible de le retenir. Privé d'un homme dont les conseils me dirigeaient dans les sentiers de la vie, je m'attachai à Ferisha, qui seul pouvait le remplacer dans mon cœur.

Je sollicitai l'agrément de commander le détachement qui partait pour le nord du

Bengale ; mais mon père avait destiné cette
1772. commission à mon frère Amin-Zaëb, qui
fesait alors ses études à Bénarès.

Fin de la troisième partie.

SOMMAIRES

DE LA QUATRIÈME PARTIE.

I. *Détresse de Schas-Allum, empereur des Indes; il donne le titre de grand-visir au souba de Bénarès, allié des Anglais.*

II. *Caractère de sir Hastings, gouverneur de Calcuta; particularités de la vie de cet homme célèbre.*

III. *Il est fait gouverneur-général du Bengale. Mode de gouvernement établi par la compagnie anglaise des Indes dans ses possessions asiatiques.*

IV. *La compagnie est sur le point de faire banqueroute.*

V. *Elle reçoit un secours considérable de la cour de Londres, à condition que ses opérations politiques seraient sous la surveillance du roi.*

VI. *Les agens de la compagnie s'occupent des moyens de rendre illusoire le pouvoir que le gouvernement britannique voulait prendre dans les établissemens anglais de l'Inde.*

VII. *Hastings consent à ce que le souba de Bénarès chasse le grand-mogol de Halla-Habad.*

VIII. *Schas-Allum appelle à son secours les Marattes; suites de cette guerre.*

IX. *Schas-Allum est conduit dans Delhy par ses alliés.*

X. *Mort de Madurao, chef des Marattes; changemens dans le gouvernement de cette nation.*

XI. *Les Anglais déclarent la guerre au raja du Tanjaour.*

XII. *Ils attaquent la république des Seikes.*

XIII. *Les Seikes sont défaits.*

XIV. *Horreurs commises par les Anglais pendant cette guerre.*

XV. *Monumens publics élevés par Heyder-Aly-Kan.*

XVI. *La mort de Louis XV est connue dans les Indes.*

XVII. *Les Anglais s'immiscent dans les querelles domestiques des Marattes.*

XVIII. *Les deux conseils de Calcuta et de Bombai envoient en même-temps des troupes dans les pays habités par ces républicains.*

XIX. *Difficultés qui s'opposent à la jonction des deux armées.*

XX. *Les Anglais sont totalement défaits.*

XXI. *Quelques puissances de l'Inde se liguent contre les Anglais.*

XXII. *Heyder-Aly entre dans cette confédération.*

XXIII. *Mort du souba de Bénarès. Nouveaux excès commis par les Anglais.*

XXIV. *Plaintes portées au conseil de Calcuta contre Hastings.*

XXV. *Ce général fait pendre un raja qui venait déposer contre lui.*

XXVI. *Plaintes portées contre Hastings à la cour de Londres.*

XXVII. *La cour de Londres nomme un nouveau gouverneur du Bengale à la place de Hastings.*

XXVIII. *Hastings refuse d'abandonner son gouvernement.*

XXIX. *Situation des Anglais à la côte de Coromandel; le lord Pigot est envoyé à Madras.*

XXX. *Ce commandant est fait prisonnier par les conseillers du conseil de Madras.*

XXXI. *Pigot est rétabli dans son gouvernement par la cour d'Angleterre; mais il reçoit ordre de venir en Europe pour répondre aux inculpations dirigées contre lui.*

XXXII. *Discussion de son affaire devant le parlement britannique.*

XXXIII. *Mort du lord Pigot.*

XXXIV. *Abin-Zaëb, second fils d'Heyder-Aly-Kan, se fait recevoir parmi les fakirs.*

XXXV. *Genre de vie que mènent les fakirs dans les Indes.*

XXXVI. *Cérémonies observées lors de la réception d'Abin-Zaëb dans cet ordre.*

XXXVII. *Affluence des fakirs dans les environs d'Heyder-Nagur.*

XXXVIII. *Événement extraordinaire.*

XXXIX. *Les Anglais cherchent à semer la division entre les princes de l'Indostan.*

XL. *Ils commencent la guerre dans le Guzarate et dans le Bengale.*

XLI. *Ils se rendent maîtres de la forteresse du Guaillier.*

XLII. *Hastings fait arrêter le souba de Bénarès.*

XLIII. *Ce prince est délivré par ses sujets.*

XLIV. *Il est obligé de traiter avec le conseil de Calcuta.*

XLV. *Les Anglais s'emparent de toutes les richesses de la soubadie de Bénarès.*

XLVI. *Ils reçoivent la nouvelle que les hostilités sont commencées en Europe entre les cours de Versailles et de Londres.*

XLVII. *Ils se rendent maîtres d'une partie des établissemens français sur la côte de Coromandel. Siége de Pondichéry.*

XLVIII. *Capitulation de cette place.*

XLIX. *Heyder-Aly se met en marche pour secourir les Français.*

L.e *Triomphe des Anglais sur les mers de l'Inde.*

LI. *État des forces britanniques au commencement de cette guerre.*

LII. *Hèyder-Aly pénètre dans le Carnate.*

LIII. *Embarras du conseil de Madras.*

LIV. *L'armée anglaise se met en marche sous les ordres du général Monro.*

LV. *Heyder assiège Arcate.*

LVI. *Défaite d'une division anglaise aux ordres du général Baillie.*

LVII. *Retraite du général Monro sur Madras.*

LVIII. *Prise d'Arcate par Heyder.*

LIX. *Sir Eires-Coottes est envoyé du Bengale sur la côte de Coromandel.*

LX. *Ce général est chargé par le conseil de Madras du commandement en chef des armées anglaises.*

LXI. *Une escadre française paraît sur les mers de l'Indostan.*

LXII. *Combat de Sanjago entre les Français et les Anglais.*

LXIII. *Le bailli de Suffren arrive à l'île-de-France; il est retenu dans cet établissement.*

LXIV. *Combat entre les Anglais et Heyder-Aly-Kan.*

LXV. *Les Anglais attaquent les possessions hollandaises dans les Indes.*

LXVI. *Ils se rendent maîtres de l'île de Ceylan.*

LXVII. *Arrivée de Suffren dans les Indes.*

LXVIII. *Combat naval entre les escadres anglaise et française.*

LXIX. *Défaite des Anglais au bord du Caveri.*

LXX. *L'escadre française aborde à la rade de Porto-Novo.*

LXXI. *Sir Eyres-Cootes abandonne le commandement de l'armée anglaise.*

LXXII *Nouveau combat naval entre les Français et les Anglais.*

LXXIII. *Les Français se rendent maîtres de Trinquemale dans l'île de Ceylan.*

LXXIV. *Famine dans Madras et dans les environs de cette place.*

LXXV. *Mort d'Heyder-Aly-Kan.*

LXXVI. *Le conseil de Bombaï profite de cet événement pour attaquer la partie occidentale du Maissour.*

LXXVII. *Les Anglais, commandés par le général Mathéus, surprennent Aumanpore; conduite horrible qu'ils tiennent dans cette occasion.*

LXXVIII. *Typoo-Zaëb abandonne le Carnate pour voler au secours de ses états.*

LXXIX. *Nouveau détail des atrocités commises par les Anglais.*

LXXX. *Typoo-Zaëb s'approche du camp Anglais.*

LXXXI. *Les Anglais, vaincus, sont contraints de mettre bas les armes.*

LXXXII. *Le général Mathéus veut éluder la capitulation qu'il venait de signer.*

LXXXIII. *Les cruautés commises par les Anglais sont punies.*

LXXXIV. *Mort de sir Eyres-Cootes.*

LXXXV. *Siège de Goudelour par les Anglais.*

LXXXVI. *Troisième combat naval entre les amiraux Suffren et Hughes.*

LXXXVII. *La paix entre la France et l'Angleterre est publiée à Madras et à Pondichéry.*

LXXXVIII. *Typoo-Zaëb fait sa paix avec les Anglais.*

LXXXIX. *Conclusion.*

RÉVOLUTIONS DE L'INDE

PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE;

OU

MÉMOIRES DE TYPOO-ZAËB,

SULTAN DU MAISSOUR.

QUATRIÈME PARTIE.

I. *Détresse de Schas-Allum, empereur des Indes; il donne le titre de grand-visir au souba de Bénarès, allié des Anglais.*

Nous avons laissé Schas-Allum, empereur des Indes, dans Halla-Habad; une petite province, dont le revenu ne montait pas à trois millions de livres, était tout ce qui restait à l'héritier d'Aureng-Zeb, le roi le plus riche de la terre. Les Anglais lui avaient en vain promis de le rétablir sur son trône; le prix de cette promesse avait été de sa part la cession entière du Bengale. Solidement établis dans cette superbe contrée, non-seulement leurs engagemens envers Schas-Allum avaient été éludés et bientôt

1773.

1773. oubliés entièrement; ils refusaient même de lui payer une faible pension de sept millions, qu'il s'était réservée sur les revenus publics de la soubadie. Le conseil de Calcuta avait poussé l'insultante dérision jusqu'à forcer le monarque, sans états et sans finances, à donner le titre de grand-visir au souba de Bénarès Suja-Ul-Doula, qui possédait, sous la protection des Anglais, une souveraineté dont le revenu le mettait en état de soudoyer celui dont il se disait le premier ministre. Suja-Ul-Doula, selon l'usage de ces vils ambitieux qui rampent lâchement aux pieds d'un maître pour obtenir le droit de dominer sur d'autres esclaves, convoitait les deux petits cantons de Corah et de Kurra, seules possessions qui restaient à Schas-Allum. Hastings, gouverneur de Calcuta, consentait à les lui assurer, moyennant treize millions de livres. Il s'agissait de colorer cette injustice; l'occasion n'en pouvait pas manquer à des hommes qui cachaient à peine leurs mépris pour les grands principes de morale qui doivent diriger les actions humaines, et sans lesquels la masse entière des gouvernemens n'est qu'une vaste scène de brigandage abandonnée à la fortune.

II. *Caractère de sir Hastings, gouverneur de Calcuta; particularités de la vie de cet homme célèbre.* 1773.

J'ai peu parlé jusqu'ici de cet homme, qui, pendant tant d'années, fut le principal acteur d'événemens dignes de fixer l'attention de toute la terre; dont la conduite et le caractère ont donné lieu aux spéculations les plus profondes; dont les principes de politique ont fait naître des factions nombreuses, et dont les ennemis et les partisans ont si souvent, et avec une ardeur à-peu-près égale, attaqué ou défendu les opérations.

Hastings avait passé dans les Indes dès l'âge de dix-huit ans; il s'appliqua d'abord à la connaissance des langues persane et indostane; ce fut le premier Anglais qui parvint à les parler avec exactitude : cet avantage fut dans la suite le principe de ses succès et de la confiance qu'il obtint sur l'esprit des naturels du pays. Placé à la tête d'un nouveau comptoir que les Anglais voulaient établir dans la soubadie de Bénarès, il ne réussit pas dans cette opération; mais les connaissances locales qu'il eut occasion de se procurer, furent d'un grand secours au lord Clive, lorsqu'il entreprit la conquête

1773. du Bengale. La modération que le jeune Hastings montrait alors était bien éloignée de la froide et atroce barbarie avec laquelle il trafiqua dans la suite du sang des hommes, pour le malheur des Indous et celui même de ses compatriotes.

Il était revenu en Europe avec une fortune médiocre, tandis que Clive avait réalisé près de vingt-quatre millions de livres; et quittant les spéculations du commerce pour se livrer au goût de la poésie et des beaux-arts, il s'occupait de l'établissement, dans l'université d'Oxfort, de trois professeurs pour y enseigner les langues qu'on parle dans l'Indostan, lorsqu'il fut nommé, en 1769, vice-président du conseil de Madras. Il occupa cette place jusqu'aux premiers jours de février 1772, qu'il fut chargé du gouvernement général du Bengale.

III. *Il est fait gouverneur-général du Bengale. Mode de gouvernement établi par la compagnie anglaise des Indes dans ses possessions asiatiques.*

Frappé de la prodigalité qui régnait dans chaque département des finances publiques, le nouvel administrateur employa d'abord les ressources de son génie pour rétablir un équilibre nécessaire. Quelques dépenses ex-

cessives du gouvernement de Calcuta furent retranchées ; des commissaires furent nommés parmi les membres du conseil de Calcuta pour visiter tous les districts ; les frais de perception furent modérés ; des cours provinciales furent établies, pour s'opposer aux actes d'oppression et d'autorité arbitraire, aussi préjudiciables à la compagnie qu'aux naturels du pays. Des mesures prises avec sagesse étaient exécutées avec vigueur ; déjà les affaires prenaient une nouvelle face, on s'apercevait de la main du réformateur ; mais les préposés, qui n'étaient venus des bords de la Tamise sur ceux du Gange que pour amasser en peu d'années de grandes fortunes, arrêtèrent bientôt les effets de ces utiles innovations. Hastings lui-même changea de conduite ; soit que les contradictions qu'il éprouvait dans le conseil éteignissent sa bonne volonté, dont les effets étaient souvent entravés, ou que l'exemple des grandes fortunes qu'on fesait autour de lui et de la considération qu'elles donnaient à leurs possesseurs, fesant impression sur son ame, il se dégoûtât d'un désintéressement qui nuisait à ses jouissances particulières, sans aucune utilité pour la chose publique. 1773.

Les malheureux Indous furent livrés de

1773. nouveau à tous les genres d'oppression. Les opérations de la compagnie anglaise des Indes sont si étendues, si compliquées, les effets de sa politique sont si destructeurs, que l'Indostan est peut-être le seul pays du monde qui pût en être le théâtre.

La sûreté et le bonheur des sujets doivent être constamment la fin principale de tout gouvernement; c'est une maxime fondamentale, dans tous les systêmes de finances, que l'impôt ne doit être levé qu'en proportion des besoins de l'état, et que l'excédent des revenus publics doit être employé au soulagement des contribuables : ce systême, seul raisonnable, seul capable d'attacher le peuple au gouvernement, est sans doute incompatible avec l'esprit d'une compagnie dont le commerce et l'agiotage sont l'objet final de toute spéculation. Ces potentats-marchands ont à Londres des intérêts particuliers et individuels auxquels ceux des Indous sont subordonnés. On doit accuser cet intérêt individuel des horribles dévastations qui ont caractérisé si constamment les conquêtes britanniques dans l'Indostan; toutes les ressources de ces contrées fertiles et peuplées ont été épuisées par une exportation continuelle et sans retour. Les produc-

tions de l'Inde ont enrichi des particuliers qui ont porté leurs trésors dans des climats éloignés ; les autres nations européennes établies dans l'Inde en achettent les productions avec des productions hétérogènes ou de l'argent : la circulation de ces échanges est le gage de la félicité du pays ; mais la Grande-Bretagne étant devenue dans l'Indostan une puissance territoriale, non-seulement ne porte plus dans le pays ni argent, ni marchandises ; ses agens, jouissant de l'autorité suprême, s'emparent encore avec violence des marchandises qui leur conviennent, les paient au taux qu'ils y mettent, et en disposent suivant leur caprice. 1773.

La grande prospérité de la compagnie anglaise avait changé l'objet de ses spéculations, en laissant subsister la forme extérieure de son organisation : ce n'était plus une société commerçante, c'était une puissance souveraine qui exploitait des revenus immenses, à l'aide d'un commerce qui fesait autrefois toute son existence, et qui, malgré l'extension qu'il avait reçu, n'était plus qu'un accessoire dans les combinaisons de sa grandeur actuelle. Un vaste champ s'ouvrit aux intrigues des agioteurs ; la nation, accoutumée aux aventures merveilleuses de l'Asie,

1773. devint aisément dupe de sa crédulité. Le lord Clive et quelques autres particuliers étaient revenus à Londres avec des fortunes énormes ; on en concluait que la richesse de l'Inde était inépuisable ; chacun voulait y participer. Il résulta de ce délire momentané les mêmes effets qui, sous la régence, avaient accompagné à Paris le système de Law : les actions de la compagnie des Indes augmentèrent rapidement par le desir général qu'on témoignait de participer aux succès futurs, regardés comme infaillibles.

Ce songe flatteur s'évanouit bientôt. On était parvenu pendant quelques années à satisfaire exactement aux demandes exorbitantes des actionnaires d'Europe, et sans doute qu'alors les dépenses de la compagnie n'excédaient pas ses profits. Les choses changèrent, lorsque pour se procurer de l'argent, on eut privé les habitans-agriculteurs de leurs terres, lorsqu'on eut extorqué les soies des manufactures, qu'on eut enlevé jusqu'au riz que les fermiers conservaient pour leurs besoins. On s'aperçut bientôt par la fuite des tisserans et des laboureurs, que les ressources solides et permanentes d'un pays commerçant ne sont pas dans les contributions levées par la force militaire, mais dans

la culture des terres, les progrés des manufactures, la population et la félicité des peuples : des revenus provenant de toute autre source sont nécessairement aussi précaires par leur nature, que leur acquisition est criminelle. Il ne serait pas plus absurde de se flatter de vivre sans prendre aucune nourriture, que de croire qu'un gouvernement dont toutes les opérations fiscales tendent à dépouiller le pays pour transporter incessamment son numéraire et ses productions dans des contrées éloignées, sans espoir de retour, puisse long-temps prospérer ni même subsister. 1773.

IV. *La compagnie est sur le point de faire banqueroute.*

L'état de la compagnie était si alarmant au commencement de 1773, qu'on regardait sa banqueroute comme prochaine; son gouvernement paraissait sans action; la vénalité, le luxe et les dilapidations en avaient relâchés tous les ressorts; les campagnes du Bengale, jadis si florissantes, étaient dépeuplées par la famine et les émigrations; le trésor restait vide, parce que les revenus suffisaient à peine pour la dépense particulière des administrateurs; l'armée n'étant pas

1773. exactement payée, se mutinait; le colosse de puissance élevé par les Anglais sur les bords du Gange s'écroulait, si le gouvernement britannique n'eût mis la cour des directeurs de Londres en état de faire face aux engagemens téméraires contractés par la compagnie, en lui prêtant une somme de trente-un millions cinq cent mille livres, et en la déchargeant du tribut annuel de neuf millions de livres que depuis 1769 elle payait au fisc.

V. *Elle reçoit un secours considérable de la cour de Londres, à condition que ses opérations politiques seraient sous la surveillance du roi.*

Ce secours ne fut donné qu'à condition que le gouvernement d'Angleterre aurait désormais une inspection immédiate sur les opérations politiques de la compagnie dans l'Indostan. Sir Robert Harland fut envoyé à Madras, avec la qualité de ministre plénipotentiaire du roi d'Angleterre. Il se présenta comme un génie conciliateur; il exhortait les membres des conseils souverains de Calcuta, de Madras et de Bombai à conserver entr'eux l'harmonie nécessaire pour agir simultanément vers un but général. Il leur recommandait de maintenir la tranquillité de

l'Indostan, d'améliorer les revenus publics, sans nuire aux manufactures et à la culture des terres; d'éluder avec prudence d'entrer dans les intérêts respectifs des princes du pays; de ne point se procnrer par d'autres voies ce qu'on pouvait obtenir du temps et des négociations; de régler les mesures du gouvernement sur l'intérêt général de la compagnie, combiné avec la sûreté et la prospérité du Bengale; il se portait enfin pour médiateur entre les Indous et les préposés de la compagnie, et entre les princes du pays et les conseils souverains de Calcuta, de Madras et de Bombai. 1773.

Les administrateurs, accoutumés à l'autorité la plus absolue et la moins contestée, ne voyaient pas sans une extrême jalousie la présence d'un plénipotentiaire dont l'influence pouvait faire disparaître celle dont ils avaient joui jusqu'alors, et qui leur avait procuré de si grands avantages. La plupart des princes indous n'avaient que des idées fort imparfaites du pouvoir parlementaire et des prérogatives de la couronne britannique; à leurs yeux la compagnie était une puissance plus formidable que les plus grands potentats de l'Asie; ils pensaient qu'elle ne reconnaissait aucune autorité supérieure. Ils devaient sortir

1773. d'un songe effrayant, en apprenant que cette puissante compagnie n'était qu'une société de marchands obscurs, et que tout ce systéme qui avait produit de si grands effets dans l'Inde, et qu'ils avaient regardé depuis long-temps avec respect et admiration, n'était que l'ouvrage subalterne d'un corps soumis à une puissance infiniment supérieure.

VI. *Les agens de la compagnie s'occupent des moyens de rendre illusoire le pouvoir que le gouvernement britannique voulait prendre dans les établissemens anglais de l'Inde.*

Tourmentés par ces appréhensions, les agens de la compagnie dans l'Inde s'occupaient de concert à rendre illusoire le pouvoir du plénipotentiaire ; ils lui tendaient de toute part des piéges, où son peu d'expérience du caractère des Indous le fesait tomber. Un homme qui n'avait aucun maniment dans les finances ne devait pas jouer long-temps un rôle considérable dans un pays où le seul éclat extérieur attirait les regards des peuples ; mais bientôt sa surveillance devint absolument nulle et impossible, par l'effet des guerres que les intrigues des agens de Calcuta, de Bombai et de Madras allumèrent dans les contrées voisines du

Bengale, et dont les opérations furent si compliquées, que le parlement britannique se vit obligé d'en abandonner les détails à la cour des directeurs. 1773.

VII. *Hastings consent à ce que le souba de Bénarès chasse le grand-mogol de Halla-Habad.*

Dans ces circonstances, Hastings consentit à ce que le souba de Bénarès chassât Schas-Allum d'Halla-Habad; il promit même un corps de troupes anglaises pour cette expédition, moyennant la somme de treize millions, qui lui fut payée par Suja-Ul-Doula. Le fils de ce prince fut puni rigoureusement dans la suite de cette perfidie, par celui même qui avait été son complice : ainsi la providence, qui permet les crimes, en ordonne tôt ou tard la punition.

VIII. *Schas-Allum appelle à son secours les Marattes; suites de cette guerre.*

Schas-Allum, dépouillé par ceux auxquels il avait donné sa confiance, avait appelé les Marattes à son secours et à celui de l'empire, suivant les anciens traités entre les empereurs mogols et ces peuples; des ambassadeurs envoyés de sa part aux principales puissances de l'Inde, éveillaient dans leur ame le sen-

1773. timent de la jalousie et de la haine contre des étrangers également perfides et ambitieux, dont toutes elles avaient à se plaindre. Une ligue redoutable se formait contre les Anglais. Les Marattes, auxquels Schas-Allum abandonnait Halla-Habad et les deux districts de Korah et de Kurra, dont les Anglais transportaient la propriété au souba de Bénarès, promettaient de conduire l'empereur dans Delhy, l'ancienne résidence de ses ancêtres. Les Patanes, dont la domination s'étendait au-delà d'Agra jusqu'aux confins de la soubadie de Bénarès, consentaient à se restreindre dans leurs anciennes limites au-delà des montagnes de Lahor. Heyder-Aly-Kan prenait part à cette expédition; un corps de dix mille hommes de cavalerie, sous les ordres d'Amin-Zaëb, second fils de ce prince, s'était rendu à Halla-Habad au mois d'avril, pour se combiner avec l'armée des Marattes. La république des Seikes entrait aussi dans cette confédération, animée par le seul motif de rétablir les enfans de Tamerlan dans l'héritage de leurs pères. Le temps semblait venu de couper toutes les têtes à une hydre qui, depuis tant d'années, désolait l'Indostan. Les Anglais furent sauvés par la mésintelligence qui se mit entre les confédérés. Les

Patanes

Patanes, établis loin de la mer dans l'extrémité septentrionale des Indes, n'avaient rien à redouter de la vengeance des potentats-marchands qui régnaient sur le Gange. Les Marattes et Heyder-Aly-Kan se défendaient par la masse imposante de leurs forces. Les Seikes qui, pour leur malheur, habitaient un pays voisin du Bengale, et dont les forces n'égalaient pas le courage, furent les victimes de leurs généreux efforts; ils donnèrent un nouvel exemple du danger imminent que courent les petites puissances lorsqu'elles sont entraînées dans les sanglantes querelles qui s'élèvent entre les grands empires. 1773.

IX. *Schas-Allum est conduit dans Delhy par ses alliés.*

Cependant les confédérés étaient parvenus à conduire Schas-Allum dans Delhy; ce prince y avait été couronné avec toute la pompe anciennement usitée dans cette cérémonie. Les pays qui reconnaissaient immédiatement son autorité, s'étendaient depuis les portes de Bénarès jusqu'à Lahor, et de l'Indus au Gange. Des messagers étaient envoyés à tous les princes de l'Indostan, pour les sommer, sous peine de forfaiture, de prêter hommage à l'empereur, et de lui

1773. faire les présens accoutumés à son avénement au trône. Heyder-Aly-Kan, sultan du Maissour et de Canara; Mirs-Abdalah, sultan des Aghuans et des Patanes; les républiques des Marattes et des Seikes, et quelques rajas indous s'étaient acquittés de ce devoir : il était à présumer que le souba du Dékan prendrait bientôt le même parti. Le souba de Bénarès et les Anglais, déclarés rebelles, allaient être attaqués par toutes les forces de l'empire.

X. *Mort de Madurao, chef des Marattes; changemens dans le gouvernement de cette nation.*

La mort de Madurao, chef des Marattes, rompit des mesures si bien concertées. Ce prince n'était alors âgé que de vingt-cinq ans, et, dans un âge aussi tendre, il avait déjà déployé des talens qui ne sont ordinainairement le fruit que de l'expérience. Il ne laissait point d'enfans : la place de chancellier ou de *peishau* devait appartenir à son frère Narrain-Rou, qui n'avait que vingt ans; elle lui fut disputée par Ragoba, son oncle. Les principaux chefs des Marattes prirent parti pour l'un ou l'autre chancelier, selon leurs intérêts particuliers. Ragoba fit assassiner son neveu dans le château de Poonah.

Ce meurtre, loin de rétablir la tranquillité, fut le signal de nouveaux orages. On assurait que la veuve de Narrain-Rou venait d'accoucher d'un fils, et qu'elle fesait élever en secret cet enfant pour le soustraire aux entreprises de Ragoba. A cette nouvelle, vraie ou fausse, les esprits furent partagés : les plus sages, effrayés par l'image de l'anarchie, compagne des dissentions domestiques, desiraient que Ragoba fût reconnu purement et simplement chancelier ou peishau par tout le corps de la nation; c'était le moyen de lui conserver l'influence dont elle jouissait dans l'Indostan: d'autres votaient que Ragoba ne fût revêtu que de la qualité de régent pendant la minorité du fils de Narrain-Rou; d'autres enfin qui, dans les maux publics, voyaient leurs avantages particuliers, peu touchés des calamités que devaient entraîner une guerre civile, voulaient que, loin de reconnaître Ragoba en qualité de chef de l'état, il fût chassé des terres de la république. Au sein de ce conflit d'opinions différentes, la discorde agita son flambeau; douze brames, qui s'étaient concilié la confiance d'une partie du peuple, ayant fait reconnaître le jeune peishau par le chef de la caste sacerdotale descendant des anciens rois du pays, exer-

1773.

çaient, sous son nom, toute l'autorité pu-
1773. blique, sous la dénomination des douze amis.

Les représentans des huit principales provinces, dont l'association politique formait la république des Marattes, mécontens de cette forme ecclésiastique de gouvernement, voulaient y substituer une administration militaire capable de maintenir au-dehors la gloire de la nation ; mais ils s'accordaient avec les brames pour exclure Ragoba. Leur projet était de faire du pays des Marattes une république fédérative, dont les huit principales provinces, indépendantes les unes des autres pour leur gouvernement intérieur et l'administration des finances, se réuniraient pour la défense commune toutes les fois que le territoire des unes ou des autres serait menacé par une puissance étrangère. C'était sur-tout l'opinion de Sindia et de Holkar, qui fesaient remonter leur origine aux rois indous de l'autiquité la plus reculée, et dont l'autorité, presque indépendante, était reconnue dans deux provinces riches et peuplées qui confinaient au Bengale.

Cette forme de gouvernement qui fesait monter au rang des souverains les huit personnes que les provinces avaient chargé de

les représenter au conseil de Poonah, était vivement appuyée par les nombreuses créatures que les membres du conseil avaient eu occasion de s'attacher dans l'exercice de leurs fonctions souveraines, et par les personnes auxquelles on promettait des emplois dans ce nouvel ordre de choses : mais on ne pouvait pas se dissimuler qu'en rompant l'unité de la république, toute sa force devenait énervée; que l'association ne durerait qu'au gré de l'intérêt particulier du souverain de chaque province; que les puissances voisines qui auraient des démêlés avec les Marattes, feraient alliance avec quelques-unes des provinces particulières pour subjuguer plus facilement les autres; que les Marattes, bientôt ennemis les uns des autres, et ne formant plus un corps de nation, finiraient par être envahis par les Anglais de Bombai et de Calcuta. 1773.

Ces considérations retenaient une partie du peuple dans les intérêts de Ragoba, maître de quelques forteresses et des trésors qu'il avait trouvé dans le château de Poonah. Le feu de la guerre s'alluma dans un pays où tout le monde était soldat; les Marattes, tournant contre eux-mêmes leur fer meurtrier, laissèrent les Anglais écraser à leurs

1773. portes le raja du Tanjaour, et livrèrent leurs alliés à la merci de ces ennemis.

XI. *Les Anglais déclarent la guerre au raja du Tanjaour.*

Les Anglais étaient obligés de ménager Heyder-Aly-Kan, parce que le conseil de Madras venait de déclarer la guerre au raja du Tanjaour, sans autre raison que le desir de s'emparer de son pays, et qu'il voulait éviter de combattre à-la-fois plusieurs ennemis sur la côte de Coromandel. Ce malheureux raja fut opprimé, malgré les secours d'hommes, d'argent et de munitions que les Hollandais et les Danois lui fournissaient secrettement.

La partie du Tanjaour située au sud du Cavéri est habitée par un peuple brave et industrieux, qui ne fut jamais entièrement subjugué par les Mogols. Des montagnes inaccessibles, des bois impénétrables lui offrent un asyle assuré contre ses ennemis : s'il est poursuivi, il se retire dans ces forteresses naturelles, et n'en sort qu'à l'instant favorable. Ces peuples, à l'approche des Anglais, restèrent à leurs charrues, comptant sur leurs anciens privilèges ; mais lorsqu'ils apprirent qu'on voulait les chasser de leurs terres,

les laboureurs coururent aux armes, et la contrée ne passa sous le joug du conseil de Madras que lorsque l'incendie des villes et des villages l'eût transformée en un vaste désert : le raja fut fait prisonnier avec sa famille, et tous ses trésors furent transportés à Madras. 1773.

Telles étaient toutes les guerres que soutenait la compagnie dans les environs de ses établissemens; le pays qui promettait la conquête la plus aisée, et qui se trouvait le plus en état de payer les dépenses nécessaires pour en exterminer les habitans, était compris dans le cercle fatal des proscriptions militaires des Anglais. En vain les peuples menacés auraient voulu s'allier à la compagnie plutôt que de s'opposer à ses desseins; vainement encore les mœurs des habitans étaient douces et innocentes; rien ne pouvait les soustraire à la rapacité d'un peuple de cannibales, qui ne cherchait qu'à occuper ses troupes, à augmenter ses territoires et à grossir son trésor.

XII. *Ils attaquent la république des Seikes.*

Quelque peu redoutable que parut l'empereur Schas-Allum, les Anglais n'osaient pas lui déclarer la guerre; ils craignaient

que la réaction de cette démarche n'attirât
1773. sur eux toutes les forces de l'Indostan. Le poids de leur vengeance tomba sur les Seikes, nation douce, heureuse, amie de la vertu et de la paix. Ils se flattaient de trouver chez ce peuple moins de résistance et plus de trésors.

1774. L'expédition contre la république des Seikes avait été résolue le 8 septembre, dans une entrevue entre Hastings et le souba Suja-Ul-Doulak. Le colonel Champion, qui en avait été chargé, pénétra dans ce pays au commencement de 1774, avec quinze régimens et un train redoutable d'artillerie; le souba de Bénarès avait réuni à cette armée six régimens de Cipayes disciplinés à l'européenne, et quarante mille hommes de cavalerie.

Le pays des Seikes, habité par les anciens Indous, simples, doux, unis entr'eux, contens de leur humble situation, était dans l'état le plus parfait de culture : la plaine et les côteaux ressemblaient à un vaste jardin embelli de tous les dons de la nature; en trois semaines il fut presque entièrement envahi par l'armée confédérée : des détachemens de cavalerie envoyés de tous côtés, infestèrent les chaumières des pauvres comme

les habitations des riches de toutes les horreurs de la guerre ; les terres furent ravagées, les villages livrés aux flammes, les habitans égorgés ou chassés de leurs demeures. 1774.

Les Seikes des montagnes, irrités jusqu'à la fureur des scènes atroces de brigandage qui les entouraient, s'assemblent de toute part ; et ayant nommé pour leur chef Hafez-Rhamut, qui les avait déjà conduits à la guerre contre Abdalah, roi des Aghuans, ils forment une armée de trente mille hommes, à laquelle se réunit aussitôt Amin-Zaëb, avec les dix mille chevaux qu'Heyder-Aly-Kan avait envoyé au secours de l'empereur Schah-Allum. La retraite des Marattes n'avait pu déterminer ce jeune prince à se séparer des Seikes, que la fortune semblait abandonner, mais qui étaient résolus de vendre chèrement leur vie.

XIII. *Les Seikes sont défaits.*

Les armées furent en présence le 23 avril. Les Seikes combattaient près de leurs foyers, en présence de leurs femmes et de leurs enfans ; si la victoire était douteuse, ils étaient du moins assurés de faire un grand carnage de leurs ennemis. Excités par la passion de la vengeance, la vie n'avait aucun prix pour eux ; le désespoir leur donnait du courage,

1774. et l'excès du danger suppléait aux connaissances militaires qui leur manquaient. Leurs fusils à mèche et leur artillerie furent servis avec une promptitude inattendue. Les Cipayes du souba de Bénarès furent rompus : ils tentèrent d'enfoncer les Anglais ; mais ils ne purent tenir contre le feu de l'artillerie et de la mousquetterie européennes. Dédaignant de se retirer, il se précipitaient avec ardeur devant la bouche du canon chargé à mitrailles ; plus ils s'efforçaient de joindre les Anglais, plus le carnage était épouvantable. Leur vigueur se soutint pendant plusieurs heures avec la même chaleur. Le colonel Champion n'eut sur eux d'autre avantage que celui de connaître l'art militaire. Malgré les torrens de feu que la ligne britannique vomissait sur eux, quelques-uns de leurs chefs s'avancèrent encore au milieu des deux armées, plantèrent leurs drapeaux, pressant leurs compagnons épuisés de recommencer l'attaque ; il leur fut impossible de vaincre dans un combat si inégal ; l'étoile des Anglais l'emporta. Hafez-Ramut, que son esprit éclairé et ses talens agréables avaient rendu l'idole de la nation, fut tué en ralliant avec bravoure les débris dispersés d'une armée rompue et découragée. Amin-

Zaëb fit sa retraite en bon ordre sur Agra; mais les Seikes ne reparurent plus en campagne. 1774.

XIV. *Horreurs commises par les Anglais pendant cette guerre.*

Les cruautés qui suivirent cette journée font horreur. Le souba de Bénarès, se livrant sans honte et sans contrainte à la férocité de son caractère, les maisons de cette contrée fertile et peuplée furent consumées par les flammes; la famille, les amis et les partisans de l'infortuné Hafez-Ramut furent livrés à la mort. En vain le général Champion, revolté de ces excès, si contraires aux mœurs d'Europe, représenta en termes pathétiques au conseil de Calcuta le déshonneur qui réjaillissait de cette sanglante conduite sur les armes anglaises; Hastings, n'envisageant que la portion du butin qui devait lui revenir si l'expédition était complette, répondait à Champion: « que prendre la famille de Hafez-Ramut sous la protection des Anglais, ce serait fournir au souba une raison pour refuser de remplir ses engagemens. » La rigueur de Suja-Ul-Doulak ne se bornait pas aux restes misérables de cette malheureuse famille; tous ses prisonniers furent maltraités, les

1774. femmes elles-mêmes furent enfermées dans ses forteresses, prostituées à ses soldats, ou privées des choses les plus nécessaires à la vie.

Pendant que ces outrages se commettaient contre des femmes et des enfans sans défense, dont les maris et les parens avaient péri en fesant d'inutiles efforts pour conserver leur indépendance, l'armée anglaise du général Champion, soumise par Hastings aux ordres arbitraires du souha de Bénarès, était traînée de province en province, suivant le caprice de ce prince. Le raja Fizula Kan possédait dans le voisinage des Seikes un territoire qui lui rapportait deux millions de rente; il avait observé pendant la guerre une exacte neutralité, et le souba, en applaudissant à sa conduite, l'avait assuré plusieurs fois de sa reconnaissance. Comptant sur la foi de ces promesses, il n'avait fait aucun préparatif de défense, lorsque Bessoulée, sa capitale, est subitement attaquée. Fizula-Kan n'eut que le temps d'en sortir avec sa famille et ses trésors. Cette ville fut livrée aux flammes, et ses habitans dispersés. Le raja, au désespoir, rassemble les débris des Seikes sur une montagne escarpée : ils s'y défendaient avec avantage; mais ils furent

aincus par un ennemi contre lequel toute la bravoure humaine est inutile. La dévastation des campagnes voisines par la cavalerie du souba de Bénarès avait fait disparaître tous les vivres; les Seikes, réduits à la plus dure extrémité de la famine, refusaient de se rendre à un ennemi sans foi et sans pitié: des maladies épidémiques en détruisirent un grand nombre; ceux qui survécurent à ces deux fléaux, périrent par le fer des ennemis. Ainsi finit cette guerre, dans laquelle fut massacrée une nation entière qui n'avait jamais fait aux Anglais la plus légère injure, et qui, par la douceur de ses mœurs innocentes, par la bonté de son gouvernement humain, par l'abondance générale qu'elle devait à ses mains libres et industrieuses, était un monument unique sur la terre.

1774.

Cette scène abominable de brigandage et de dévastation avait fait l'impression la plus profonde sur l'ame d'Amin-Zaëb; ce jeune prince avait témoigné jusqu'alors un grand amour pour la retraite et pour l'étude, et l'éloignement le plus marqué des affaires publiques. La destruction des Seikes et les exemples d'une barbarie froide et dégoûtante donnés par les Anglais dans cette occasion, affermirent pour jamais ces sentimens. Re-

gardant les hommes comme des monstres,
1774. leur société lui devenait à charge. Il revint à Heyder-Nagur avec le détachement qui lui était confié; et lorsqu'Heyder-Aly-Kan allait le charger d'une nouvelle commission, il lui déclara que son intention était de quitter le monde, et de finir sa vie parmi les fakirs.

1775. XV. *Monumens publics élevés par Heyder-Aly-Kan.*

La paix dont jouissait le Maissour avait permis à Heyder-Aly-Kan d'élever quelques monumens publics dont manquaient ses états; les principaux étaient le nettoiement du port de Mangalor, et deux grandes routes, dont l'une traversait ses états du nord au sud, dans un espace de cent soixante lieues, depuis Travancor jusqu'aux bords du Chrisna; et l'autre, beaucoup plus courte, depuis Heyder-Nagur jusqu'aux frontières du côté d'Arcate et de Madras, avait exigé plus de peine et de dépense, à cause des hautes montagnes des Gattes qu'elle traversait.

1776. XVI. *La mort de Louis XV est connue dans les Indes.*

Ces travaux, auxquels il présidait lui-même, l'occupaient encore pendant l'automne de 1776, lorsque les nouvelles impor-

1776.

‹antes qu'il reçut de Calcuta, de Madras et de Poonah le ramenèrent dans sa capitale. Un envoyé de France, nommé Saint-Lubin, venait d'annoncer aux Marattes la mort de Louis XV, les circonstances de la guerre entre les Anglais et les colonies-unies de l'Amérique septentrionale ; la part indirecte et cependant très-vive que les Français prenaient à ces hostilités, et la rupture prochaine entre les cours de Paris et de Londres, que cette conduite équivoque devait infailliblement entraîner. Ces événemens pouvaient influer de la manière la plus décisive sur le sort de l'Inde, que les Anglais traitaient en pays de conquête depuis l'issue de leur dernière guerre avec la France.

XVII. *Les Anglais s'immiscent dans les querelles domestiques des Marattes.*

Ce peuple, aussi despote dans l'Inde qu'il paraissait amoureux de sa liberté sur les bords de la Tamise, fidèle à son projet d'acquérir de nouveaux territoires par toutes sortes de moyens, s'était traitreusement immiscé dans les querelles domestiques des Marattes. Sous le motif apparent de protéger Ragoba, le conseil de Bombai cachait son espoir d'affaiblir des républicains dont la puissance

1776. et celle d'Heyder-Aly-Kan étaient les seules barrières qui garantissaient l'Indostan d'un asservissement général au joug britannique.

XVIII. *Les deux conseils de Calcuta et de Bombai envoient en même-temps des troupes dans les pays habités par ces républicains.*

Les deux conseils de Calcuta et de Bombai avaient conçu le dessein de faire marcher une armée à travers le vaste continent de l'Indostan, pour démontrer aux princes du pays, que quelqu'éloignés les uns des autres que fussent les établissemens britanniques, l'harmonie qui régnait entr'eux, et la supériorité de la tactique anglaise, les mettait en état non-seulement de se protéger mutuellement, mais de se prêter les secours nécessaires pour écraser tous leurs ennemis. En vain quelques censeurs avaient remontré que les troupes qui traversaient des pays inconnus avec un train considérable d'artillerie et des provisions dont le poids était embarrassant, s'exposaient à rencontrer des difficultés impossibles à prévoir; que, d'ailleurs, envahir le territoire d'une nation avec laquelle la compagnie n'était pas en état de guerre, c'était non-seulement augmenter la haine et la jalousie que l'ambition, la rapacité et les intrigues

intrigues des agens de la compagnie excitaient au sein de cette nation, mais provoquer le ressentiment mal éteint des puissances voisines, qui pouvaient profiter de cette occasion pour venger leurs injures personnelles. Ces objections ne devaient faire aucune impression sur l'esprit des administrateurs, qui ne se les dissimulaient pas, mais qui, ne comptant pour rien ni la gloire ni les intérêts de leur patrie, n'envisageaient dans cette expédition, comme dans le reste de leur conduite, que les avantages particuliers qui devaient leur revenir. 1776.

XIX. *Difficultés qui s'opposent à la jonction des deux armées.*

L'armée destinée à dévaster le pays des Marattes devait monter à treize mille hommes lorsqu'elle serait réunie; Ragoba, en faveur duquel cet armement paraissait dirigé, en avait le commandement en chef; on se flattait que les partisans de ce prince lui améneraient un secours de trente mille cavaliers. La première division anglaise, consistant en près de sept mille hommes, partie de Calcuta en 1775, s'était mise en mouvement dans le voisinage d'Halla-Habad au mois d'avril; elle avait pénétré sans obstacles jusqu'aux

1776. bords de l'Andi, qui baigne au nord-est les frontières des Marattes. A son approche, la forteresse de Calpi avait été abandonnée; la ville fut saccagée, avec une cruauté dont les vainqueurs furent bientôt punis. Après avoir traversé l'Andi, les Anglais s'étaient enfoncés dans les montagnes de Soulempour, célèbres par leurs mines de diamans. Le pays qu'on parcourait n'offrait qu'un sol brûlé, sans la moindre verdure et sans une goutte d'eau. Quatre cents hommes périrent, le 5 juin, de fatigue et de soif, dans les transports de la rage; le général Leslie périt au mois de septembre. L'armée fut alors commandée par le colonel Goddard. Diminuée de près de la moitié par les maladies, et forcée d'abandonner dans les déserts son artillerie et la plus grande partie de ses bagages, elle fut trop heureuse de se rapprocher de l'Andi, d'oublier ses projets chimériques de conquêtes, et de prendre le chemin de Surate, où cette division, entièrement défaite sans avoir combattu, parvint, avec des fatigues incalculables, au mois de mars 1777.

La seconde division de l'armée anglaise était partie de Bombai au mois de janvier; elle montait à six mille hommes : Ragoba la commandait; le capitaine Stuart conduisait

le bataillon anglais, composé de sept cents hommes; le colonel Egerton servait sous Ragoba, en qualité de lieutenant-général. Cette armée était suivie d'une quantité prodigieuse de bagages, de charriots, de bétail et de provisions de toute espèce. Les Anglais avaient pris la route de Berar, où leur jonction devait s'opérer avec la division du Bengale. A peine ils avaient fait quatre marches, qu'assaillis de toutes parts par la cavalerie maratte, les dangers de leur entreprise parurent dans tout leur jour. Les Marattes, dépourvus de canonniers, évitaient tout mouvement qui pouvait entraîner une action générale; leur objet était d'harasser et d'épuiser leurs ennemis, sans courir eux-mêmes de grands risques. Les capitaines Stuart et Cay furent tués dans ces escarmouches, l'un le cinquième, et l'autre le sixième jour de marche. Ces attaques recommençaient tous les jours, et continuaient, avec plus ou moins d'interruption, depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures après midi. L'armée anglaise cependant continuait laborieusement sa route, soutenue par l'espérance d'être bientôt jointe par le corps de cavalerie marâtte attaché à Ragoba, et par la division du Bengale ;t ous les lieux 1776.

qu'elle abandonnait étaient brûlés impitoyablement, pour rendre les poursuites de l'ennemi plus difficiles par le défaut des subsis-
1776. tances. Le grand nombre de bâtimens magnifiques contenus dans le superbe bourg de Tullicanam ne le mit pas à l'abri de cette désolation. Le moment approchait où les Indous allaient être vengés.

XX. *Les Anglais sont totalement défaits.*

Au mois de mai, les Anglais se trouvaient déjà si complettement investis, qu'ils ne pouvaient plus recevoir de provisions, parce que les Marattes, au nombre de soixante mille, étaient maîtres de toute la campagne. On n'avait reçu aucune nouvelle de la division du Bengale, et les partisans de Ragoba, qu'on attendait, ne se présentaient pas; déjà même on commençait à craindre que ce prince n'eût conduit les forces britanniques loin des établissemens maritimes qui pouvaient les protéger, pour les livrer à la merci des Marattes, et s'assurer, par cette trahison, de la bienveillance de ceux qui jusques-là n'avaient pas voulu le reconnaître en qualité de *peishau*. La retraite paraissait la seule ressource qui restait. On se disposait à l'exécuter, lorsque, le 12, au point du jour,

l'armée fut assaillie de tous côtés, auprès du village de Worgaum. Le combat se soutint pendant quinze heures consécutives, sous différentes formes; la nuit seule le fit cesser. L'armée anglaise, protégée par son excellente artillerie, n'avait pas été rompue; mais la moitié de ceux qui la composaient étaient tués ou blessés. Les Marattes entourèrent le camp anglais pendant la nuit; ils recommencèrent l'attaque le lendemain, avec du gros canon qu'ils avaient fait venir d'une forteresse voisine. Les Anglais furent contraints de mettre bas les armes. Les Marattes, loin d'abuser de leur victoire, se contentèrent d'exiger que le conseil de Bombai restituât toutes les conquêtes qu'il avait fait sur eux. A cette condition, l'armée fut fournie abondamment des provisions dont elle manquait; un détachement de cavalerie conduisit les vaincus vers la côte, et les vit s'embarquer dans des vaisseaux qui les transportèrent à Bombai.

1776.

Croirait-on qu'à peine l'armée fugitive était en sûreté, que le conseil de Bombai osa désavouer publiquement le traité de Worgaum, quoiqu'il eût été ratifié par deux membres du comité, revêtus de tous les pouvoirs du gouvernement, et que, par cette fourberie, on mit en danger la vie du com-

1776. missaire de l'armée Holmes, et de Farmer, son secrétaire, restés en otages parmi les Marattes? Mais cet échec n'avait pas dissipé l'esprit d'intrigue dont étaient possédés les membres des conseils de Calcuta, de Bombai et de Madras, et qui dirigeait entièrement leur politique.

XXI. *Quelques puissances de l'Inde se liguent contre les Anglais.*

Cet esprit d'intrigue et de dévastation commençait à produire sur les nombreuses puissances de l'Inde un effet auquel la compagnie anglaise ne s'attendait pas; il se formait une ligue qui devait les réunir dans une confédération générale pour l'anéantissement de ces potentats-marchands: ils avaient détrôné les souverains légitimes et s'étaient emparés de leurs domaines; ils se jouaient publiquement de la foi des traités, ou ne les exécutaient que suivant leur avantage; les soubas de Bengale et de Bénarès, et le nabad du Carnate avaient été réduits par eux à un état de véritable esclavage; ces princes n'étaient plus que les instrumens méprisables de la rapacité britannique, et les trophées funestes d'une ambition qui menaçait tous les princes de l'Indostan d'une dépendance prochaine.

La destruction de la république des Seikes était un tableau terrible qui les instruisaient de ce qu'ils devaient attendre à leur tour. La manière, aussi perfide que contraire aux droits des gens, avec laquelle Hastings avait dépouillé l'empereur mogol pour enrichir une de ses créatures, présentait une nouvelle preuve que les Anglais ne tenaient leurs engagemens qu'autant qu'ils leur étaient favorables, et qu'ils ne connaissaient d'autres principes que ceux de la fourberie et de la trahison. Les procédés du conseil de Madras contre le malheureux raja du Tanjaour, chassé de ses états sans avoir donné à la compagnie anglaise le moindre sujet de plaintes, fortifiait ces réflexions générales; elles étaient confirmées par les hostilités renouvelées contre les Marattes. Les excès auxquels les Anglais s'étaient portés pendant cette malheureuse expédition, fesaient revivre le ressentiment des injures passées, et fixaient la haine universelle que méritait une administration ennemie de toutes les loix de la justice. 1776.

XXII. *Heyder-Aly entre dans cette confédération.*

Le souba du Dékan avait formé le projet de cette ligue générale. Intimement lié avec

1776. la régence de Poonah, l'expédition combinée contre les Marattes par les conseils de Calcuta et de Bombai lui paraissait une infraction si évidente aux traités, qu'il attribuait la défaite de l'armée anglaise à l'interposition du ciel, qui permet quelquefois que les méchans tombent dans les piéges tendus par eux-mêmes. D'après le plan d'attaque arrêté dans Aurengabad, Heyder-Aly et le souba du Dékan devaient envahir les possessions anglaises sur la côte de Coromandel, tandis que les Marattes attaqueraient Surate et Bombai, et que les Patanes, réunis aux troupes impériales de Delhy, porteraient le fer et le feu dans le Bengale. Le défaut de concert entre les puissances coalisées rompit bientôt cette alliance; mais alors les événemens qui se passaient sur le Gange et à Madras semblaient devoir en assurer le succès.

XXIII. *Mort du souba de Bénarès. Nouveaux excès commis par les Anglais.*

Le souba de Bénarès, Suja-Ul-Doula, était mort au mois de janvier 1775; son fils Miza-Amani, qui lui succéda sous le nom d'Asoph-Ul-Doula, fut contraint d'acheter la paix du conseil de Calcuta, en augmentant les subsides que son père payait à la compagnie,

en lui cédant la souveraineté des districts sous Cheit-Zind, et en fesant remettre douze millions au gouverneur-général Hastings et aux membres qui composaient le conseil. Ces sacrifices n'avaient pas même garanti ses états des premiers excès d'un détachement commandé par le capitaine Crawfort, qui, croyant sans doute que la mort de Suja-Ul-Doula avait rompu les traités qui subsistaient entre ce prince et la compagnie, était entré en ennemi dans les environs de Sasseran avec six compagnies de Cipayes, aussitôt qu'il avait été instruit de la mort du souba. La ville fut prise par les Anglais, et rasée. Les Indous, à la voix du désespoir, s'étaient assemblés pour défendre leurs foyers : on les dispersa sans peine; ceux qui survécurent, hommes, femmes et enfans, se retirèrent dans les montagnes, et laissèrent le canton sans habitans. 1776.

Le capitaine Crawfort convenait lui-même, dans ses dépêches adressées à Hastings, qu'il avait eu l'art de semer des dissentions parmi les chefs pour exterminer avec plus de facilité un peuple qui n'avait jamais offensé les Anglais, mais qui, profitant de sa position dans les montagnes couvertes de bois qui bornent le Bengale vers l'ouest,

maintenait de temps immémorial sa liberté.
1776. Ces malheureux n'eurent d'autres moyens de se venger que de faire des incursions soudaines dans les districts voisins; proscrits comme des brigands, le gouvernement du Bengale déclara qu'il était conforme à la justice et à la politique de les exterminer; principes affreux adoptés par tous les tyrans et tous les usurpateurs qui ont désolé la terre. C'est sur ce principe d'esclavage, d'expulsion et de carnage que le despotisme élève son trône dans tous les coins de la terre, et l'ambition ses trophées.

XXIV. *Plaintes portées au conseil de Calcuta contre Hastings.*

Cependant le bruit des exactions de toute espèce dont Hastings et ses protégés se rendaient tous les jours coupables, commençait à percer publiquement; quelques dissentions que le partage des dépouilles fit naître entre le gouverneur-général et les membres du conseil, favorisaient ces murmures, qui se reproduisaient avec d'autant plus de facilité, qu'ils excitaient par-tout la plus grande curiosité. La majorité du conseil était alors en opposition avec Hastings; les maisons des membres de cette majorité furent tout-à-coup

assaillies par une foule de plaignans; enfin, il se trouva chez ce peuple pusillanime des gens assez courageux pour accuser le gouverneur-général d'un enchaînement de cruautés dont le récit fait horreur. Les marchands noirs de Daca déclaraient qu'il leur avait extorqué des sommes immenses en les mettant au pilori, en les emprisonnant, ou en les condamnant aux ceps, lorsque la chaleur du soleil était le plus insupportable. Ces châtimens barbares n'étaient pas seulement infligés à des jeunes gens robustes ou à des hommes endurcis aux fatigues de la campagne, mais à des vieillards infirmes. On ajoutait qu'Hastings, pour amasser de plus grands trésors, avait anéanti toutes les propriétés territoriales du Bengale. Les possesseurs des fermes, qui les transmettaient de temps immémorial de père en fils, pourvu que les redevances fussent exactement payées, s'étaient vu tout-à-coup dépouillés et contraints de disputer à une foule combinée d'usuriers leurs terres vendues à l'encan, ou, renonçant aux champs cultivés par leurs ancêtres, de se contenter d'une cabane et de la pension qu'il plaisait au gouvernement de leur accorder. Canto-Baboo, intendant indien du gouverneur-général, fut mis en possession, par

1776.

1776. cette voie, d'un territoire qui lui rendait près de quatre millions par an. Une autre ferme-générale, à peu près aussi considérable, avait été donnée au fils de cet intendant, enfant de dix à douze ans, et dont Hastings parlait comme d'un homme important. Il fut prouvé que le gouverneur-général s'appropriait les quatre septièmes du traitement de soixante et douze mille roupies que fesait la compagnie au *phousdar*, ou commandant de Hughly.

XXV. *Ce général fait pendre un raja qui venait déposer contre lui.*

Hastings, au lieu de se reposer sur son intégrité et sur la pureté de ses intentions, dont il parlait souvent; au lieu de défier ses accusateurs de prouver ce qu'ils avançaient, usant de son privilège, refusa de se soumettre à être confronté dans une cour dont il était président, et il se retira dédaigneusement avec son ami Barwel. L'infortuné raja Noncumar, dont la triste fin ne sera jamais oubliée de ses compatriotes, eut la témérité de produire des accusations de cette nature, et de se présenter en personne pour soutenir ses assertions. Hastings rompit encore la séance, en protestant contre les mesures que

la majorité du conseil prendrait en son absence. Noncumar fut cependant interrogé; 1776.
il détailla avec exactitude et fermeté les différentes sommes qu'il avait été forcé lui-même de payer au gouverneur-général, et nomma les gens employés dans ces négociations secrettes. Les preuves paraissaient authentiques, lorsque ce malheureux raja fut arrêté, accusé d'avoir fait un faux billet antidaté de plusieurs années auparavant, et condamné à être pendu pour ce prétendu délit, qui n'était pas même réputé capital par les loix du pays dans lequel on le supposait commis.

Les peuples virent cette exécution avec horreur. Les brames sont regardés dans l'Indostan comme des hommes sacrés, et Noncumar était à la tête de ce collège; non-seulement ils étaient exempts de la peine de mort par les loix du pays, mais ils avaient le droit de commuer cette peine lorque les autres Indous y étaient condamnés. Les gens désintéressés partageaient la sensation générale que fesait cette affaire : un homme d'un rang distingué mis à mort pour un crime qui n'était pas capital selon les loix de son pays; l'animosité avec laquelle ce procès fut instruit dans les circonstances singulières où l'accusé

1776. allait convaincre le gouverneur-général des plus infâmes malversations ; la célérité qu'on mit dans l'exécution de ce jugement, tout prouvait qu'Hastings, pour voiler l'origine d'une fortune de dix millions, amassée par lui en deux ans et demi, voulut effrayer les Indous assez osés pour l'accuser de corruption dans la suite.

L'effet de cette infernale politique fut de rendre plus dissimulé ce peuple timide et patient ; il ne fut plus tenté de démasquer les extorsions et les péculats qu'Hastings renouvelait tous les jours ; mais il tâcha de se soustraire à l'oppression par la voie publique de l'intrigue : dès-lors naquit un système obscur et tortueux, enveloppant d'un voile épais les négociations les plus intéressantes entre les agens de la compagnie et les princes du pays. Les malversations ne laissaient plus de traces ; tous les préposés de la compagnie étaient assurés d'une fortune rapide sans courir aucuns risques ; mais aussi la fortune publique marchait à grands pas vers l'abyme qui devait l'engloutir.

Cependant, malgré les fréquens appels de Hastings à son intégrité et à la pureté de ses vues, les vices de son administration commençaient à être connus à Londres. L'inflexible

probité d'un Clavering et de ses collègues, de la majorité du conseil de Calcuta, commandait tellement le respect et la confiance, que la seule extinction de toute vertu publique pouvait diminuer ou anéantir cette influence. La situation du gouverneur-général devint délicate; d'un côté sa prérogative était resserrée dans des bornes étroites par une majorité opiniâtre, et de l'autre la haine des naturels du pays, qu'il s'était attirée par ses rapines, rendait l'exercice de sa place assez désagréable; il était traité avec moins d'égards à mesure que son pouvoir baissait; l'animadversion systématique à laquelle toutes ses actions furent soumises, jettèrent du dégoût sur toutes ses fonctions; il passait ses heures de loisir à arranger les matériaux de sa défense publique. 1776.

XXVI. *Plaintes portées contre Hastings à la cour de Londres.*

Dans ces circonstances critiques, il conçut, il exécuta une expérience politique qui ne le céde point aux plus célèbres maximes de Machiavel, et qui surpasse de beaucoup tous les subterfuges de nos hommes d'état modernes.

Les délits imputés à Hastings avaient en-

1776. gagé l'assemblée des directeurs à demander à la cour de Saint James le rappel de ce gouverneur-général. Avant de procéder à cette mesure, Georges III crut devoir convoquer l'assemblée générale des actionnaires. L'influence de l'accusé y fut si grande, que, sans attaquer directement l'arrêté des directeurs, on vota simplement qu'il serait délibéré de nouveau sur cet objet. L'affaire fut suspendue pendant quelques mois.

Dans cet intervalle arrive à Londres, le 10 octobre, Lauchlin-Macléane, en qualité d'agent du nabad du Carnate et de Warren-Hastings; il informe la cour des directeurs du dessein qu'avait son commettant de se retirer, et que son successeur soit pris dans le conseil suprême. Une requête aussi importante et aussi inattendue surprend les directeurs; ils hésitent, et veulent connaître à fond les pouvoirs du député Macléane. Cet agent allègue qu'il ne peut produire devant toute l'assemblée les lettres de créance dont il était chargé, parce qu'elles contenaient un mélange de choses particulières et secrettes; mais qu'il était prêt à les soumettre à l'inspection de trois membres choisis par l'assemblée. Les trois commissaires trouvèrent que les instructions données par Hastings

Hastings à Macléane ne contenaient pas une démission pure et simple, mais une déclaration qu'Hastings ne voulait conserver le gouvernement du Bengale qu'à la charge qu'il y jouirait de l'autorité la plus illimitée; le reste de son mémoire ne renfermait que l'énumération de ses services, les protestations de sa bonne-foi, des récriminations contre ses ennemis, et le modeste aveu que lui seul était en état de maintenir la grandeur britannique sur les bords du Gange. 1776.

XXVII. *La cour de Londres nomme un nouveau gouverneur du Bengale à la place de Hastings.* 1777.

Les directeurs reçurent la démission d'Hastings, nommèrent, pour le remplacer, Wheeler, qui fut présenté au roi pour recevoir le diplome. Ces nouvelles ayant été portées dans le Bengale en 1777, le général Clavering, doyen du conseil, avait incontestablement le droit de prendre le commandement, jusqu'à l'arrivée du nouveau gouverneur-général.

XXVIII. *Hastings refuse d'abandonner son gouvernement.*

Hastings, qui, dans aucune partie de sa conduite politique, ne s'était jamais soumis aux

obligations que les autres hommes regardaient
1777. comme indispensables, voyant ses affaires tourner d'une manière imprévue, prit la résolution hardie de désavouer son agent, et de nier qu'il l'eût chargé d'aucune commission. Lorsque le général Clavering lui demanda les clefs du fort William, il refusa obstinément de les rendre, assura que sa place n'était pas vacante, et déclara qu'il maintiendrait son autorité par tous les moyens qui seraient en son pouvoir. Le conseil était partagé, les deux partis s'assemblaient séparément; alors le gouvernement fut double, les ordres les plus disparates étaient expédiés simultanément. Une guerre civile allait éclater dans le Bengale, si les juges de la cour suprême, auxquels on s'en rapporta, n'avaient arrêté cet incendie, en prenant sur eux de prononcer la nullité de l'acte de renonciation qu'on opposait à Hastings, et de tout ce qui s'en était suivi, comme étant la suite du faux exposé qu'Hastings avait demandé lui-même un successeur.

Cette décision, qui mettait fin au schisme politique du conseil de Calcuta, n'appaisait pas les esprits des membres du conseil. Hastings saisit avec ardeur l'avantage que lui donnait la circonstance pour frapper le

parti opposé d'une espèce d'opprobre ; il proposait plusieurs arrêtés violens, qui tendaient à priver ses antagonistes des places qu'ils occupaient. La conduite de la cour suprême paraissait évidemment partiale; cependant la modération du général Clavering, qui, pour le bien de la paix, renonça franchement à ses prétentions, força les juges du tribunal suprême d'arrêter que les deux partis resteraient dans les termes antérieurs aux dernières dépêches venues de Londres, et qu'on s'en rapporterait sur le tout à une nouvelle décision de la cour des directeurs. La mort du général Clavering et du colonel Manson anéantit bientôt l'esprit de surveillance qui retenait le gouverneur-général; il se ressaisit de l'autorité arbitraire; toutes loix, toutes bienséances furent violées impunément; la verge de l'oppression fut levée contre tous ceux dont on pouvait tirer de l'argent, sans qu'il leur restât aucun moyen d'éviter les coups dont on les accablait : le nom Anglais était en exécration dans toutes les parties de l'Inde. La guerre, qui survint bientôt avec la France, augmentait l'espérance qu'avaient les Indous d'expulser pour jamais une horde de brigands qui ruinaient et dépeuplaient le pays par un système suivi de rapines et d'u- 1777.

surpations. La difficulté de cette situation, 1777. en frappant sur les ressorts secrets du gouvernement, produisit des effets encore plus extraordinaires. Hastings fit décider, comme principe en fait de politique, que dans cette circonstance le gouvernement avait droit de régler ses demandes pécuniaires sur l'état du trésor, et que les besoins publics légitimaient les extorsions particulières : dès-lors les rapines n'eurent plus de bornes, la confusion fut à son comble; les Indous, opprimés, dépouillés, abandonnaient par milliers leur terre natale pour fuir dans les montagnes et dans les forêts; le Bengale se dépeuplait, et le temps était encore bien éloigné où le parlement britannique devait demander à l'auteur de ces brigandages un compte illusoire, qui ne pouvait réparer les maux qu'il avait fait.

XXIX. *Situation des Anglais à la côte de Coromandel; le lord Pigot est envoyé à Madras.*

La situation des Anglais sur la côte de Coromandel était moins alarmante, sans cependant inspirer de la confiance. Depuis l'expoliation du raja du Tanjaour, toutes les puissances de la péninsule, craignant un traitement semblable, ne cachaient pas leur

mécontentement; cette conquête fut même généralement désapprouvée en Angleterre, comme contraire à la politique de la compagnie. Il fut question de rétablir le raja dans ses états, et de lui faire oublier les injures qu'il avait reçues. On ne pouvait confier cette mission aux membres du conseil, dont il s'agissait de flétrir la conduite antérieure. Le lord Pigot, célèbre par la destruction de Pondichéry, qu'il avait ordonnée et fait exécuter sous ses yeux, fut regardé comme l'homme le plus en état d'exécuter une commission aussi difficile que délicate. Revêtu de pouvoirs les plus étendus, Pigot était arrivé au fort Saint-Georges dans les premiers jours de 1776. A peine eut-il expliqué l'objet de sa mission, que les difficultés s'élevaient de toute part. La majorité du conseil de Madras s'opposa formellement à la réintégration du raja du Tanjaour. Le nabad du Carnate, auquel ce pays avait été cédé moyennant finance, venait d'emprunter des sommes immenses des membres du conseil et de différens particuliers de Madras; il employait cet argent à gagner des suffrages. Les membres du conseil observaient à Pigot que le Tanjaour était l'hypothèque sur laquelle avaient été confiées au nabad les sommes par lui em- 1777.

pruntées; le rétablissement du raja dans ses
1777. droits détruisait cette sûreté; il était à craindre pour les créanciers qu'alors la dette ne fût jamais payée. Leurs clameurs intéressées excitant la sévérité du lord Pigot, le précipitèrent dans des mesures exagérées; il déclara aux conseillers Stratton et Brook, qu'ayant à proposer dans le conseil des choses qui les intéressaient personnellement, il était convenable qu'ils se retirassent. Ils obéirent, et furent suspendus de leurs fonctions. Robert Fletchet, commandant en chef, fut mis aux arrêts pour les mêmes raisons.

XXX. *Ce commandant est fait prisonnier par les conseillers du conseil de Madras.*

Cette conduite despotique fut l'excuse dont se servirent les conseillers disgraciés pour justifier l'exécution d'un projet qu'ils méditaient depuis long-temps; ils résolurent de s'assurer de la personne du gouverneur-général, et de s'emparer de toute l'autorité. Le colonel Stuart, qui avait succédé au commandement des troupes, favorisait la révolution. Il était difficile d'arrêter le lord Pigot dans Madras; il s'agissait de s'en tirer, et la chose n'était pas difficile. Le colonel Stuart avait proposé au lord Pigot de venir passer

une journée dans une petite maison de campagne qu'il avait au bord de la mer. A peine étaient-ils à un demi-mille de Madras, que le capitaine Edington accourt à la tête d'un détachement de cavalerie; se présentant à la portière, il ordonne, au nom du conseil, au gouverneur-général de se rendre. Le colonel Stuart, levant le masque, entraîne Pigot dans un petit fort où commandait le major Horne. 1777.

Alors les membres du conseil s'arrogèrent, sous des formes légales, tout le pouvoir du gouvernement; on attaqua la conduite du gouverneur; ils justifièrent la leur sur la rigueur des circonstances. A les entendre, Pigot avait violé les loix fondamentales de la compagnie, et en chassant de son autorité privée plusieurs membres du conseil, il avait perdu le droit d'y présider lui-même. On choisit, pour le suppléer, un de ses ennemis les plus acharnés, qui, prenant les mêmes mesures dont ils blâmaient Pigot, chassa du conseil tous ses partisans. Des deux côtés on expédia des couriers en Angleterre pour expliquer ce qui était arrivé.

Les directeurs, en Angleterre, entrèrent sans délai dans la discussion de cette affaire; elle fut enfin soumise à la décision de tous

les actionnaires, qui délibérèrent, le 26 mars, 1777. que la cour des directeurs prendrait les mesures les plus efficaces pour rétablir lord Pigot dans le plein exercice des pouvoirs dont la compagnie l'avait revêtu en qualité de gouverneur-général et de président de l'établissement de Madras, et que les principaux auteurs de son emprisonnement seraient poursuivis suivant la rigueur des loix.

XXXI. *Pigot est rétabli dans son gouvernement par la cour d'Angleterre ; mais il reçoit ordre de venir en Europe pour répondre aux inculpations dirigées contre lui.*

En conséquence de cette décision, Pigot fut rétabli dans l'exercice de sa charge ; ses amis, qui avaient été exclus du conseil, y furent réintégrés ; les usurpateurs furent interdits de leurs fonctions : mais en même-temps, et sous prétexte d'éteindre toutes les animosités, il fut ordonné à toutes les personnes qui se trouvaient parties dans cette affaire, de revenir en Europe pour défendre personnellement leur cause. Cette contradiction, aussi étrange que subite, étonnait ceux qui n'étaient pas initiés aux mystères politiques de la compagnie. Au surplus, le chevalier Rumbold fut nommé vice-président,

en chargé des fonctions de gouverneur-général pendant l'absence de Pigot. 1777.

Johnstone, partisan zélé du lord Pigot, avait porté cette affaire sous les yeux de la chambre des communes; il proposait d'approuver sa conduite en qualité de gouverneur-général, de confirmer les arrêtés de la compagnie en sa faveur, et de casser celui qui l'obligeait de revenir à Londres.

XXXII. *Discussion de son affaire devant le parlement britannique.*

La discussion qui n'avait été qu'effleurée dans la cour des directeurs et dans l'assemblée des actionnaires, fut traitée à fond devant le parlement britannique. Les opposans accusaient de despotisme intolérable le gouvernement de Pigot; ils soutenaient que son emprisonnement n'était que l'inévitable résultat de ses violences, qui renversaient de fond en comble toute autorité légale. Comment prononcer sur une affaire dans laquelle, de part et d'autre, on parlait de délits de la nature la plus grave, et qui ne pouvaient être vérifiés qu'en présence des parties, si le principal accusé n'était pas tenu de comparaître? Ce n'était qu'à Londres, où sa conduite pouvait être examinée avec impartialité. D'ail-

leurs, en rétablissant Pigot dans son gouvernement, sans enquête préalable, ne laissait-on pas un grand nombre de personnes, qui pouvaient être innocentes, à la merci de leur ennemi, malgré toutes les vertus qu'on supposait à ce gouverneur, s'il avait le redoutable pouvoir de punir lui-même ceux qui l'avaient déposé? L'influence que Pigot attribuait au nabad du Carnate n'était, disait-on, que chimérique; il était au contraire dans l'état de vasselage le plus abject, sans crédit, sans pouvoir, sans finances.

1777.

Fox et Burke répondaient à ces allégations par les argumens les plus irrésistibles. Tous les procédés du conseil de Madras furent exposés avec force et précision. On fit le détail des atrocités dont le raja du Tanjaour était victime; on justifia Pigot par un exposé de faits qu'il était difficile de contredire; on soutint que les violences dont on accusait le gouverneur étaient inévitables à celui qui voulait remplir sa place en honnête homme; on ajoutait que les intrigues du nabad du Carnate étaient trop évidentes pour qu'on pût les nier, et que le conseil de Madras avait reçu du nabad l'immense somme de dix-neuf millions, hypothéquée sur le Tanjaour, pour s'opposer aux vues du lord Pigot.

XXXIII. *Mort du lord Pigot.* 1777.

Cependant la proposition de Johnstone fut rejettée, le 22 mai, par une majorité de vingt-trois voix. Mais quand les efforts des amis de Pigot auraient été couronnés du succès, il était alors trop tard. Après un emprisonnement de neuf mois, fatigué de la situation la plus critique, agité de différentes passions occasionnées par les circonstances dans lesquelles il se trouvait, et par l'aspect défavorable des affaires de la compagnie dans l'Indostan, il était mort en langueur le 18 mai. Ainsi cet homme, à qui le commerce d'Angleterre avait les mêmes obligations que celui de France à Dupleix, avait succombé comme lui sous les coups de l'envie et de la méchanceté, qui semblent poursuivre les grands hommes, et qui les dégoûteraient à jamais de travailler au bonheur de l'espèce humaine, si la vertu ne trouvait en elle-même une douce récompense dont les gens de bien connaissent seuls le prix.

XXXIV. *Amin-Zaëb, second fils d'Heyder-Aly-Kan, se fait recevoir parmi les fakirs.*

Tandis que les principales puissances de l'Inde, poussées à bout par les usurpations

1777. des Anglais, se coalisaient pour les punir, et qu'Heyder-Aly-Kan préparait le contingent qu'il devait fournir pour cette guerre nationale, ce prince, dans Heyder-Nagur, s'occupait de soins domestiques. On a déjà observé qu'Amin-Zaëb, son second fils, dégoûté entiérement des affaires et des grandeurs, avait résolu de finir sa vie parmi les fakirs. La réception de ce prince dans cet ordre fournit, par l'événement le plus bizarre, un trésor sur lequel Heyder-Aly-Kan ne comptait pas, et qui lui fut d'une grande utilité dans la guerre qu'il entreprit bientôt après.

XXXV. *Genre de vie que mènent les fakirs dans les Indes.*

Les fakirs sont des moines indous répandus dans les Indes. Ces hommes font profession d'une pauvreté volontaire. Ils courent en troupes dans les villes et dans les villages pour demander l'aumône, et passent pour voler souvent, quand ils sont les plus forts, ceux qui la leur refusent. La pente qui entraîne les hommes vers la fainéantise, et qui semble plus rapide dans les pays chauds que dans les autres parties du globe, a si fort multiplié cette profession, que l'on compte douze cent mille fakirs dans l'empire mogol.

Ces moines, dans la vue de réveiller la charité des passans, exercent sur eux-mêmes des cruautés révoltantes. Les uns sont courbés sous le poids des grosses chaînes qui les entourent, et qu'ils traînent avec un bruit épouvantable; d'autres portent continuellement une pierre énorme attachée à leur cou, ce qui les oblige à garder toujours une attitude très-gênante. Il en est qui font ruisseler le sang de leur corps à coups de fouets. On les rencontre souvent par centaine; et leur sort serait véritablement digne de compassion si l'on n'était prévenu que c'est un métier auquel ils sont accoutumés, qu'ils ont pris par choix, qu'ils peuvent quitter de même, et qu'ils font pour gagner leur vie. Quelques fakirs vont nuds, à l'exception d'une ceinture qu'ils portent autour des reins; mais presque tous sont couverts de méchans haillons, dont la forme est particulière à leur institut. 1777.

Cependant, malgré la misère affreuse dans laquelle ils paraissent plongés, le métier qu'ils font leur rapporte beaucoup d'argent; il est rare qu'au bout de quelques années ils n'aient pas ramassé des fonds suffisans pour les mettre en état de passer dans l'aisance le reste de leur vie. La crainte de perdre leur argent, ou de faire apercevoir qu'ils en ont,

ce qui leur nuirait également, leur fait
1777. prendre ordinairement le parti de le coudre avec soin dans les plis de leurs habits; de sorte qu'un fakir qui implore votre charité, et que vous croyez sur le point de mourir de faim, est souvent chargé d'or : il cache ses richesses sous le manteau de l'extrême pauvreté.

Amin-Zaëb, résolu d'embrasser ce genre de vie dans un âge où, frappé uniquement par l'extérieur des choses, il pensait que des hommes dont la vie paraissait aussi laborieuse devaient être recommandables par leur vertu, ne rencontrait jamais un fakir sans lui témoigner l'estime particulière qu'il en fesait, et sans se recommander instamment à ses prières.

A son retour de Bénarès, il avait demandé à Heyder-Aly-Kan la permission d'être reçu dans cet ordre. Cette cérémonie eut lieu dans le château d'Heyder-Nagur. On rassembla à cette occasion tous les fakirs qui se trouvaient dans l'étendue du Maissour et du Canara; et après les y avoir nourris pendant plusieurs jours, que ce prince passa au milieu d'eux, vêtu à leur manière, il leur fit à tous une aumône considérable, et les renvoya pénétrés de ses sentimens religieux.

XXXVI. *Cérémonies observées lors de la réception d'Amin-Zaëb dans cet ordre.* 1777.

Cette réception n'était qu'un préliminaire, en attendant que le candidat eût l'âge requis pour être solemnellement attaché à l'ordre par les mains d'un des supérieurs généraux. Heyder-Aly-Kan, qui dès-lors avait formé le projet de tirer parti de cette circonstance, résolut d'y attacher un éclat extraordinaire. Depuis qu'il avait fixé sa résidence à Bednore, qui de son nom s'appelait alors Heyder-Nagur, il n'avait cessé d'embellir une ville dont il voulait faire sa capitale. Les principaux édifices étaient alors achevés, et la paix dont il jouissait paraissait un moment favorable pour célébrer la dédicace de cette cité. Heyder déploya dans cette occasion la magnificence la plus somptueuse; et sous prétexte de rendre le ciel favorable à ses entreprises, il voulut marquer cet événement par un acte extraordinaire de religion. Par son ordre, un avis fut publié dans toute la péninsule pour inviter les fakirs à se rendre dans sa nouvelle ville pour assister à un sacrifice solemnel et à la prise d'habit de son fils. La fête était fixée à un temps précis, énoncé dans l'avis.

1777. XXXVII. *Affluence des fakirs dans les environs d'Heyder-Nagur.*

Cette nouvelle passa rapidement de bouche en bouche jusqu'aux extrémités des Indes. Les fakirs, attirés par la nouveauté du spectacle, accoururent à Heyder-Nagur de toutes les parties de l'empire et des régions voisines. Les caravenserails et les autres hospices qu'Heyder-Aly-Kan leur avait fait préparer n'en pouvaient recevoir que la moindre partie; on fut obligé de faire dresser des tentes dans la campagne. Le nombre de ces pélerins s'éleva à trois cent soixante mille; et si le sultan n'avait usé de la plus grande prévoyance, ils auraient affamé la ville qu'ils venaient bénir.

Cette multitude de pénitens se rendait tous les matins, au lever de l'aurore, dans une vaste enceinte qu'Heyder-Aly-Kan avait fait préparer, et dont les portes étaient gardées par ses troupes. On avait élevé un autel de gazon dans ce temple champêtre. Les fakirs, après avoir offert à Dieu leurs prières avec les cérémonies qui leur étaient particulières, prenaient un repas frugal préparé par les soins du sultan. Ils vaquaient à leurs affaires le reste de la journée.

La

La fête durait depuis une semaine entière, lorsque Heyder-Aly Kan, accompagné d'Amin Zaëb, se présenta au milieu de l'assemblée des fakirs. Le jeune prince était habillé comme un d'entre eux; une longue robe de toile blanche, en forme de sac, lui couvrait le corps; ses reins étaient entourés d'une ceinture de la même toile; ses épaules étaient chargées d'une besace, et sa main armée d'un bâton. Dans cet équipage, il assista aux cérémonies religieuses des fakirs, et voulut ensuite partager leur dîner. 1777.

Après le repas, Heyder-Aly-Kan, environné des grands de sa cour, montant sur un trône de verdure qui lui était préparé, harangua la multitude des fakirs pressés autour de lui. Un silence profond permettait d'entendre ses moindres paroles. Il les remercia d'abord d'être venus de si loin pour faire la dédicace de sa nouvelle capitale: venant ensuite à l'aumône qu'il voulait leur faire, il leur déclara que, touché jusqu'au fond de l'ame de voir la plupart d'entre eux vêtus d'une manière si misérable, qu'ils étaient exposés à toutes les injures des saisons, il avait ordonné qu'il fût préparé pour chacun d'eux un vêtement semblable à celui que portait son fils, ne voulant pas qu'il fût

1777. mieux partagé que ses frères, et qu'il desirait qu'ils s'en revêtissent sur-le-champ.

A chaque parole que prononçait Heyder-Aly-Kan, on eût vu la figure des fakirs se décomposer : l'excès de la surprise les jettait dans une morne stupidité. En troquant les lambeaux qui les couvraient contre des habits neufs, ils fesaient une perte irréparable. Mais quel moyen d'éviter le malheur qui les menaçait ? Le sultan était environné de ses gardes ; l'enceinte, palissadée, était gardée par l'armée. Ils maudissaient tout bas l'instant auquel ils étaient entrés dans l'enceinte fatale. Cependant un des anciens obtint la parole. Il commença son discours par louer le sultan de la charité qu'il voulait exercer à leur égard ; il s'excusa ensuite, au nom de ses frères, de la recevoir, alléguant, pour prétexte du refus, le vœu de pauvreté qu'ils avaient fait, et qu'ils craignaient d'enfreindre en acceptant des habits trop commodes qu'un prince bienfaisant à l'excès avait eu l'attention de leur faire préparer.

XXXVIII. *Événement extraordinaire.*

La multitude des fakirs s'applaudissait en secret de la tournure que leur chef donnait à leurs excuses, et de ce qu'il avait caché

les véritables raisons de leur refus sous le voile d'une modestie religieuse ; mais ils avaient en tête un prince auquel il était difficile de faire prendre le change. Heyder-Aly-Kan écouta le fakir avec bonté. Reprenant ensuite la parole, il prononça un second discours, dans lequel, après avoir témoigné aux pénitens combien l'humilité qu'ils fesaient paraître augmentait encore le cas qu'il fesait d'eux, il insista sur la charité qu'il voulait leur faire, parce qu'elle leur était nécessaire, malgré leur modestie ; et les éléphans de la cour ayant apporté les habits, auxquels on travaillait depuis six mois dans l'intérieur du château avec le plus grand secret, il exigea qu'ils s'en revêtissent sur-le-champ en sa présence. 1777.

Les fakirs furent donc obligés de se séparer des haillons qui recélaient toutes leurs richesses pour se revêtir d'habits neufs, lesquels, en les couvrant avec plus de décence, les plongeaient en effet dans cette pauvreté dont ils affectaient de ne vouloir pas sortir. Ils ne quittèrent pas l'enceinte sans jetter furtivement des regards d'envie et de regret sur les lambeaux qu'ils s'étaient vus forcés d'abandonner ; mais comme ils ne lisaient pas dans le cœur du sultan, et que l'espèce

de violence qu'il leur avait faite n'était attri-
1777. buée par eux qu'à sa prévoyante charité, ils ne perdirent pas l'espérance d'être encore une fois les maîtres de leurs vieux habits, dont la possession les flattait davantage que celle de ceux dont ils étaient revêtus. La nuit approchait : ils espéraient qu'à la faveur de son obscurité ce serait pour eux chose aisée de pénétrer dans l'enceinte, et de se saisir sans bruit de ce qui leur appartenait. Ils sortirent donc les uns à la file des autres, en comblant à haute voix de bénédictions le sultan, et en lui souhaitant l'empire du monde en récompense de sa bonne action. Elle fut récompensée, en effet, d'une manière à laquelle les fakirs ne s'attendaient pas.

A l'entrée de la nuit, Heyder-Aly Kan ordonna qu'on fît une pyramide des habits que les pénitens venaient de quitter; et feignant de craindre qu'ils ne fussent profanés par les soldats, il y fit mettre le feu. Toutes ces dépouilles furent bientôt consumées par les flammes. Le vent, qui soufflait alors avec assez de violence, emportant au loin la fumée et les débris, fit apercevoir à leur place une immense quantité de pièces d'or. Cette nouvelle fut apportée sur le champ à Heyder-Aly-Kan, qui rentrait dans la ville. Ce prince,

qui s'y attendait, donna cependant les marques de la plus grande surprise : il voulait voir une chose qu'il affectait de regarder comme un prodige. Rentré dans l'enceinte, on écarte les cendres par son ordre, et dans l'instant un trésor prodigieux frappe les regards des spectateurs étonnés. 1777.

Heyder-Aly-Kan fut le premier à crier au miracle, et toute la multitude, attirée par cet événement extraordinaire, cria au miracle après lui. La plaine retentissait de cris de joie et de reconnaissance envers l'être suprême, qui, pour manifester la sainteté de ses serviteurs, venait de transformer leurs dépouilles, regardées comme viles, en un monceau de richesses.

Heyder-Aly-Kan paraissait pénétré d'une surprise religieuse. Dans ses transports, il ordonna de préparer pour le lendemain un sacrifice solemnel dans l'endroit même qui avait été le théâtre des faveurs célestes. Tous les fakirs furent invités de sa part à s'y trouver.

Ces malheureux, au lieu de se rendre sous leurs tentes et dans les différens hospices qu'ils habitaient, s'étaient arrêtés à peu de distance de l'endroit dans lequel ils avaient été dépouillés : ils y tenaient une espèce de

conseil, dont l'objet était de décider comment
1777. on reconnaîtrait dans l'ombre de la nuit l'habit qui appartenait à chaque fakir. Cette difficulté n'était pas facile à résoudre ; la contestation qui en naissait était de nature à ne pas finir de long-temps. On pouvait entendre de fort loin le bruit qu'ils fesaient en parlant presque tous ensemble. Ceux qui ne mendiaient que depuis peu de temps se réjouissaient de l'événement, parce qu'ils ne pouvaient que gagner en prenant un habit pour un autre. Les vieux fakirs, qui avaient déjà ramassé un grand nombre de pagodes d'or, désespéraient de les revoir jamais lorsqu'ils fesaient réflexion qu'il leur serait impossible de reconnaître les habits qui leur appartenaient, parce qu'ils étaient exactement taillés les uns comme les autres. Ils étaient dans la plus grande chaleur de la discussion, et prêts à en venir aux mains, lorsqu'ils aperçurent une fumée épaisse qui sortait en colonnes de l'enceinte. Bientôt des tourbillons de flammes ondoyantes qui perçaient les nues, et une odeur d'étoffe brûlée, répandue à la ronde, leur apprirent que l'objet de leurs contestations n'existait plus pour eux. Leurs murmures tumultueux firent place au silence le plus profond. Assis à terre les

unis près des autres, ils déploraient leur malheur. Les cris de joie dont l'enceinte retentissait ne furent pas capables de les tirer du morne abattement que le dénouement de cette aventure leur causait : ils y étaient encore enfoncés quand les députés d'Heyder-Aly-Kan, précédés d'un chœur de musiciens, et suivis d'un nombreux cortège, vinrent leur apprendre quelles étaient les faveurs célestes dont le prince venait d'être comblé, et qu'il attribuait à leur mérite. 1777.

Le chef des fakirs, homme d'une politique consommée, cachant avec art le trouble qui l'agitait, répondit aux envoyés, que ses frères rendaient mille actions de graces à l'être suprême, qui avait daigné exaucer leurs prières en récompensant une bonne action, et qu'ils ne manqueraient pas d'assister au sacrifice indiqué pour le lendemain.

Les députés d'Heyder-Aly-Kan retirés, les fakirs se concertèrent entre eux sur le parti qu'il leur convenait de prendre. Les uns prétendaient qu'il n'était pas prudent de se fier une seconde fois à un prince dissimulé, qui, après les avoir dépouillés, leur préparait peut-être d'autres mauvais traitemens; les autres soutenaient que le soin de leur réputation, et même leur véritable intérêt, exi-

1777. geaient impérieusement qu'ils parussent insensibles à la perte qu'ils venaient de faire; que c'était l'unique moyen de tirer parti de leur infortune, et de gagner en peu de temps autant d'argent qu'ils en avaient perdu dans cette malheureuse journée.

Ce raisonnement spécieux ne parut pas sans doute assez solide à tous les fakirs ; la plupart d'entre eux n'attendirent pas le lever du soleil pour abandonner un endroit qui leur avait été funeste, et qui retraçait à leurs yeux l'image de leur désastre. Ils décampèrent par troupes à différentes heures de la nuit, et l'aurore, en ramenant le jour, n'en vit qu'un petit nombre sur le penchant des collines du voisinage.

A peine le soleil, recommençant sa carrière, dorait le sommet des montagnes, que tous les habitans d'Heyder-Nagur, curieux de voir le miracle et d'assister au sacrifice, accouraient en foule vers l'enceinte sacrée. Heyder-Aly-Kan y parut bientôt lui-même, traîné sur un char magnifique, au milieu d'une cour brillante. Les fakirs, que l'intérêt de leur réputation enchaînait dans les environs, se réunirent en un seul corps : prenant une contenance dévote et assurée, ils se mirent en marche sur deux files pour se rendre

auprès du sultan. Leur arrivée fut célébrée par une acclamation générale; dédommagement faible, mais flatteur pour l'amour-propre. Le peuple, à peu près par-tout également crédule et ami du merveilleux, se pressait sur leur passage, regardant avidement des hommes dont la sainteté ne lui paraissait pas équivoque. 1777.

Après le sacrifice, ces moines dînèrent ensemble aux dépens du prince, et en présence d'une multitude de personnes qui se recommandaient à leurs prières. Ce petit triomphe, s'ils y furent sensibles, dut porter dans leur ame quelque consolation, et leur donner l'espoir d'amasser bientôt de nouvelles roupies. Heyder-Aly-Kan fit transporter sur le soir dans son palais le trésor qu'il venait d'acquérir par une voie aussi extraordinaire.

XXXIX. *Les Anglais cherchent à semer la division entre les princes de l'Indostan.*

Les Anglais, menacés d'une attaque combinée de la part des principales puissances de l'Inde, et prévoyant une guerre prochaine avec la France, employaient toutes les ressources de la politique pour semer la défiance entre des ennemis dont la réunion pouvait les écraser. Les dissentions civiles qui se per-

1777. pétuaient parmi les Marattes, et la pénurie extrême qui en était la suite, offraient au conseil de Bombay des facilités qu'il saisit habilement : les différens entre la compagnie et ces peuples furent soumis à l'arbitrage ; et dès-lors la régence de Poonah déclara aux puissances coalisées que les raisons qui lui mettaient les armes à la main contre les Anglais n'existant plus, elle était déterminée à garder provisoirement la neutralité. Le souba du Dékan, premier auteur de la confédération générale, craignit alors que le poids de la guerre ne tombât sur lui. Sans renoncer à ses projets de vengeance, le rallentissement qu'il mettait dans ses préparatifs annonçait qu'il attendait la tournure que prendraient les affaires pour se déclarer ouvertement. Heyder-Aly-Kan n'était pas encore en état de commencer la guerre. Les Anglais, qui se trouvaient armés dans leurs différens établissemens, résolurent de profiter du moment où leurs ennemis, n'étant pas réunis, manquaient du ressort qui donne de l'énergie et de la célérité aux opérations militaires pour écraser les uns, intimider les autres, et sortir de la crise dans laquelle ils se trouvaient avant que l'arrivée d'une escadre française ne rendît leur situation plus fâcheuse.

XL. *Ils commencent la guerre dans le Guzarate et dans le Bengale.* 1777.

Les généraux Goddard et Campbell, sortis de Surate au mois de février avec un corps de dix mille hommes, se rendirent maîtres en moins de deux mois de toute la province de Guzarate. Amendabad, qui en était la capitale, fut emportée d'assaut après un siège de cinq jours. Les exploits des troupes de la compagnie n'étaient pas moins brillans sur les frontières du Bengale : elles étaient commandées par le major Popham. S'étant assurées de toutes les places fortes de la soubadie de Bénarès, dont le jeune souverain, Asoph-Ul-Doula, était entièrement dans la dépendance du gouverneur Hastings, elles s'avancèrent jusqu'au pied de la célèbre forteresse du Guallier, bâtie au bord de la rivière d'Ugen, sur le sommet d'une montagne escarpée. Cette place est environnée de tous côtés de rochers et de précipices affreux. Les terres encloses dans les ouvrages peuvent servir, par leur fertilité et leur étendue, à la subsistance de la garnison. L'armée anglaise n'était pas en état d'en entreprendre le siège. Cependant Popham, convaincu que s'il pouvait s'en rendre maître, il arrêterait, dans

1777. cette position, toutes les forces des Patanes, et que ce peuple serait probablement forcé à renoncer à ses vues hostiles contre le Bengale, fesait des préparatifs d'attaque, fondant peut-être ses espérances de succès contre un poste que tous les princes de l'Indostan avaient toujours regardé comme imprenable, sur la confiance et la sécurité qu'inspirait à la garnison la bonté des ouvrages qu'elle avait à défendre.

XLI. *Ils se rendent maîtres de la forteresse du Guaillier.*

Quelques Indous connaissaient un sentier qui servait à introduire pendant la nuit divers objets dans la forteresse. Le major Popham, informé de cette particularité, fit examiner ce passage, et, sur le rapport qui lui fut fait, conçut qu'il était possible de pénétrer par cette voie, et résolut de tenter l'entreprise. L'exécution de ce projet fut accompagnée de tant de dangers, que la gloire du succès en fut augmentée. L'étonnement et la consternation qu'occasionna la prise d'une place de cette importance parurent évidemment par les mouvemens des ennemis. Les troupes impériales se retirèrent en désordre dans Agra. Les Patanes, dont l'armée se rassemblait

entre Lahaur et Delhy, rentrèrent dans leurs foyers. Cette ligue formidable, qui devait étouffer les Anglais, fut rompue avant d'avoir été entiérement formée. Les Anglais abusèrent encore de leurs succès; ils dévastèrent la soubadie de Bénarès, sous prétexte de former une barrière contre toutes les attaques que les habitans du nord de l'Indostan pourraient tenter contre le Bengale; et par cette conduite barbare, ils avertirent les puissances qui les avoisinaient de prendre mieux leurs mesures quand l'occasion se présenterait. 1777.

XLII. *Hastings fait arrêter le souba de Bénarès.*

Le souba de Bénarès devait d'autant moins s'attendre à des hostilités de la part du conseil de Calcuta, que depuis la mort de Suja-Ul-Doulak, son père, il avait évité avec soin de donner aucun sujet de plaintes à ces voisins, aussi ombrageux que redoutables. Les Anglais victorieux demandent au souba un subside extraordinaire d'un crove de roupies, environ vingt-huit millions huit cent mille livres. On ne lui accorde que huit jours pour rassembler cette somme et la porter au camp anglais, sous les murs de Bénarès; Hastings venait de s'y rendre pour hâter cette

1777. expédition. Le souba se trouvait dans la plus grande perplexité : il était difficile de completter dans un si court espace de temps la somme immense qu'on lui demandait ; mais, d'un autre côté, ses principales forteresses étaient entre les mains des Anglais, qui menaçaient de les raser s'ils n'avaient pas satisfaction. Dans cette extrémité, le souba prit le parti de venir s'aboucher avec Hastings, pour essayer, par ses prières et par sa soumission, d'obtenir quelque adoucissement. Hastings était trop convaincu lui-même de l'injustice de son procédé pour tenter de le justifier. Craignant l'issue d'une entrevue qui devait le couvrir de confusion, il prend sur lui de faire arrêter le souba.

Le palais de ce prince était situé au bord du Gange, à une lieue au-dessus de Bénarès. Le conseiller Markhan reçoit ordre, le 18 août, de s'y rendre de grand matin, et de signifier au prince une défense de sortir de chez lui jusqu'à nouvel ordre. Deux bataillons de Cypayes, sous les ordres du major Popham, prêtaient main-forte à Markhan dans l'exécution de sa commission délicate. Le souba ne fit aucune résistance : on l'avait prévenu que si le peuple se portait à quelque désordre, la ville de Bénarès serait la proie des flammes.

Hastings fesait tranquillement la répartition de la somme par lui demandée, et se préparait à la faire lever par la voie des armes, lorsqu'il apprend qu'il n'est plus le maître, et que sa vie est en danger. 1777.

Une foule de gens armés, accourus des villes voisines à la nouvelle de la captivité du souba, avaient passé la rivière, et s'étaient portés directement vers le palais où le prince était détenu. Les deux bataillons anglais étaient dans une cour qui entourait les appartemens du souba; mais, par une imprudence singulière, ils avaient laissé derrière eux leurs mnnitions. Toutes les avenues du palais se trouvèrent remplies de gens armés presque en un instant. Les Anglais, attaqués de toute part, furent bientôt hors de défense: trois cent cinquante restèrent sur la place, quatre cents furent grièvement blessés; les autres se virent chargés de chaînes.

XLIII. *Ce prince est délivré par ses sujets.*

Le souba, entraîné au bord de la rivière, fut embarqué dans un petit bateau, et conduit à l'autre rive. Ses libérateurs n'avaient agi que par l'impulsion soudaine de leur affection pour lui, sans plan et sans concert.

Asoph-Ul-Doulak se voyant environné

1777. d'hommes parmi lesquels régnait la confusion ordinaire dans les émeutes populaires, jugea convenable de s'éloigner de la scène du danger, conduisant avec lui tous les effets qu'il put transporter, et quelques escadrons de cavalerie. Il se retira en diligence dans Fizabad, et ses troupes marchèrent bientôt de tous côtés pour attaquer Hastings dans Bénarès avant qu'il eût reçu des renforts de Calcuta.

Hastings s'était établi dans les jardins d'une pagode, dans les fauxbourgs de Bénarès. La maison qu'il habitait était composée de plusieurs bâtimens détachés, dans un vaste enclos entouré d'arbres et de maisons. Justement alarmé des troubles qui agitaient tout le voisinage, et craignant d'être assailli par des ennemis dont le nombre augmentait sans cesse; il prit le parti de la retraite, quittant Bénarès pendant la nuit du 9 au 10 septembre. Le cortège arriva sans obstacle le lendemain à Chunar. On fut obligé d'abandonner dans cet endroit les blessés à la merci des Indous, qui les traitèrent avec une humanité qu'on ne devait pas attendre d'eux. Les Anglais prirent enfin une position au bord du Gange, dans laquelle ils pouvaient attendre les secours qui leur arrivaient de tous leurs établissemens

blissemens des environs. Alors Hastings reprit le ton de supériorité. Le souba fut déclaré rebelle. Il lui fut enjoint de remettre incessamment entre les mains des magistrats de Calcuta les chefs de l'émeute, dans laquelle un grand nombre d'Anglais avaient perdu la vie à Bénarès, et de payer sur-le-champ cinquante millions, sous peine de destitution et d'exécution militaire dans ses états. 1777.

XLIV. *Il est obligé de traiter avec le conseil de Calcuta.* 1778.

Asoph-Ul-Doulak avait à son service quelques troupes disciplinées à la manière européenne; il osa commettre son sort au hasard d'une bataille, qui fut donnée au mois de décembre, à quelques lieues de Moxendabad. Les Indous furent entièrement défaits; leur artillerie, leurs bagages, leurs munitions tombèrent dans les mains des vainqueurs, et le souba fut contraint de s'y mettre lui-même dans les premiers jours de 1778.

La guerre était terminée, mais le moment des vengeances commençait. Moxendabad, une des villes les plus florissantes de l'Inde, nagea pendant plusieurs jours dans le sang de ses habitans. Les Anglais firent un désert de la partie de la soubadie de Bénarès qui confi-

1778. nait au Bengale. Les sommes qu'ils avaient trouvé dans les trésorts du souba ne suffisant pas pour contenter leur avarice, on prit d'assaut la ville de Fyzabad, où résidaient la veuve et les filles de Suja-Ul-Doulak, père du souba de Bénarès. Envain ce prince, au moment de sa mort, avait recommandé particulièrement sa famille à la protection d'Hastings; on n'écoutait que la sacrilège soif de l'or. Le palais de Fyzabad fut forcé; les princesses et deux mille femmes de leur suite furent traitées comme de vils criminels; quelques-unes furent abandonnées à la brutalité du soldat, et toutes, dépouillées des choses les plus nécessaires, se trouvèrent réduites à la plus affreuse détresse. Hastings autorisa au moins indirectement cette brutalité; il mandait au major Pophan, qu'il craignait que l'urbanité des soldats ne les portât à un excès de délicatesse envers ces femmes. Quel monstre que celui qui cherche à détruire les plus saintes inspirations de la nature; celui qui, foulant aux pieds les tendres considérations qui furent respectées par toutes les sociétés et tous les grands hommes de l'Univers, exerce la tyrannie sur l'innocence, la faiblesse et la beauté!

XLV. *Les Anglais s'emparent de toutes les richesses de la soubadie de Bénarès.* 1778.

Les Anglais s'emparèrent, dans la soubadie de Bénarès, de toutes les richesses convoitées depuis si long-temps par le gouverneur général du Bengale; mais au lieu de les convertir à l'usage public, on les distribua aux troupes employées dans l'expédition. Hastings eut pour sa part un million de roupies, et la plus grande partie des bijoux trouvés dans le palais de Fyzabad. Vainement le conseil de Calcuta voulut mettre obstacle à cette distribution; Hastings, assuré d'être soutenu par l'armée, fesait tout plier sous sa volonté despotique. Il se rendit à Bénarès pour s'occuper du nouveau gouvernement qu'il voulait introduire dans le pays. La tranquillité paraissait rétablie. Changer de maître, est une chose indifférente pour des hommes accoutumés à l'esclavage. Les Indous, frappés de la catastrophe de leur chef, n'ayant plus d'objet assez important ni assez général pour les engager à réunir leurs efforts, s'étaient dispersés pour retourner à leurs occupations accoutumées, comme la voûte tombe lorsqu'on en ôte la clef. Hastings, pour encourager ces premiers symptômes de bonne vo-

1778. lonté, fit proclamer une amnistie générale en faveur de ceux qui reconnaîtraient immédiatement l'autorité de la compagnie.

XLVI. *Ils reçoivent la nouvelle que les hostilités sont commencées en Europe entre les cours de Versailles et de Londres.*

Cette révolution était presque consommée, lorsque des lettres, apportées par la voie de Suès, apprirent à Calcuta que les hostilités étaient commencées en Europe entre la France et la Grande-Bretagne. Cette circonstance forçait les Anglais à des ménagemens, du moins provisoires, envers les princes de l'Indostan. On écouta les propositions du souba de Bénarès ; il revint dans sa capitale. Sa mère et ses sœurs lui furent rendues. On renonça, du moins pour lors, à faire de sa soubadie une province du Bengale ; mais dans ce pays dévasté, la famine et la misère marchèrent long-temps ensemble à travers les terres incultes et les villages déserts.

XLVII. *Ils se rendent maîtres d'une partie des établissemens français sur la côte de Coromandel. Siége de Pondichéry.*

On pensait à Calcuta et à Madras qu'une escadre de douze vaisseaux de ligne qui s'ap-

provisionnait dans le port de Toulon, sous les ordres de l'amiral d'Estaing, était destinée pour les mers de l'Indostan. Le bruit public qui exagère toutes les nouvelles, et souvent en enfante de chimériques, confirmait cette conjecture. Les Anglais, profitant de leur supériorité, s'emparèrent presque sans résistance des établissemens français de Chandernagor, d'Yaman, de Karical, de Masulipatnam et de Mahé. Vers la fin de juillet, le général Monro se mit en marche avec une armée de vingt mille hommes pour investir Pondichéry, tandis que sir Edvard Vernon, qui commandait les forces maritimes des Anglais sur la côte de Coromandel, fit voile vers cette place avec un vaisseau de ligne et quelques frégates. L'amiral Tronjoli commandait dans la rade de Pondichéry une escadre de force égale à celle d'Angleterre. Les deux escadres se livrèrent, le 10 août, un combat, qui ne servit de part et d'autre qu'à endommager les mâts, les voiles et les agrêts des vaisseaux. Le *Brillant*, que montait Tronjoli, ayant eu son gouvernail fracassé, revint devant Pondichéry avec le reste de l'escadre. Ce général avait été blessé assez légèrement. La mésintelligence se mit, tandis qu'on pansait sa blessure, entre les capitaines Landelle 1778.

1778. et Souville, qui commandaient sous lui. Ils manquèrent l'occasion d'enlever le vaisseau anglais le *Rippon*, qui ne pouvait plus marcher, et de donner à l'escadre française une supériorité qui l'eût rendue maîtresse de la mer. Tronjoli remit à la voile dès que son escadre fut réparée; mais au lieu de chercher le commodore anglais, il quitta la côte de Coromandel, et se réfugia dans le port de l'Isle-de-France.

Cette retraite livrait Pondichéry à ses seules forces, qui ne consistaient qu'en sept cents hommes: cependant Bellecombe, qui commandait dans la place, résolut de la défendre; il s'acquit un honneur immortel par sa bravoure et sa bonne conduite pendant ce siège.

XLVIII. *Capitulation de cette place.*

Les Anglais commencèrent à battre la place le 6 septembre, avec vingt-huit pièces de gros canon et vingt-sept mortiers. Animée par l'activité et l'expérience du commandant, la garnison de Pondichéry opposa aux assiégeans une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas; elle fut même favorisée par les pluies qui retardèrent les travaux du siége; mais les Anglais s'opiniâtrèrent à le continuer, malgré les pertes qu'ils faisaient: ils

parvinrent enfin à conduire leur galerie jusqu'au bord du fossé du sud, à faire brèche au bastion de l'hôpital, et à détruire les faces des bastions voisins. Ils se préparaient à livrer un assaut général, lorsque Bellecombe, considérant qu'une plus longue résistance ne servirait qu'à sacrifier en pure perte les braves gens qui combattaient sous ses ordres, capitula le 17 octobre, après cinquante-un jours de tranchée. Il obtint les honneurs de la guerre, et d'être transporté en France aux frais du gouvernement britannique, lui, ses officiers, sa garnison, et tous ceux qui étaient ou qui avaient été employés au service de France, en quelque qualité que ce fût. 1778.

Par la réduction de cette place, trois cents pièces de canon tombèrent entre les mains des Anglais ; alors aucun pavillon français ne flotta sur les côtes de l'Indostan.

XLIX. *Heyder-Aly se met en marche pour secourir les Français.*

A la nouvelle du siége de Pondichéry, Heyder-Aly-Kan se mit en marche pour attaquer les Anglais. Le grand éloignement ne permit pas à ce prince d'arriver à temps pour sauver la capitale des établissemens français sur la côte de Coromandel. Le défaut de

forces maritimes ne lui permit pas même de
1778. s'opposer à la prise de Mahé. Cette ville, bâtie sur la côte de Malabar, se trouvait au milieu de ses états, et il se croyoit en droit de la protéger spécialement. Il avait fait déclarer au conseil de Bombai qu'il se regarderait comme insulté personnellement, si les Anglais attaquaient une place dans laquelle résidaient un grand nombre de ses sujets, et qu'on ne pouvait investir sans passer sur son territoire. Le colonel Braithvaité, chargé de cette expédition, avait méprisé les menaces de la cour d'Heyder-Nagur, quoique le résident d'Heyder-Aly-Kan à Madras eût notifié ministériellement au conseil de cette ville qu'il entrerait hostilement dans le Carnate, si ce siége n'était pas abandonné.

1779. L. *Triomphe des Anglais sur les mers de l'Inde.*

L'année 1779 se passa en préparatifs de guerre. Les Anglais, maîtres de tous les établissemens français du Malabar, de Coromandel et des bords du Gange, triomphaient sur les mers d'Asie ; tous les navires marchands appartenans au commerce de France étaient la proie de leurs armateurs. Les petits princes de la péninsule, que les Français avaient protégé jusqu'alors, se jettaient dans

les bras de la nation rivale, dont la supériorité paraissait assurée; mais les grandes puissances de l'Indostan, attentives aux événemens qui se préparaient, fesaient de stériles vœux en faveur de celle qui semblait opprimée, et dont les succès futurs pouvaient seuls garantir l'Indostan d'un envahissement total de la part des Anglais. Au milieu de ce conflit d'opinions, de craintes et d'espérances, Heyder-Aly-Kan, après avoir renouvelé son alliance avec la régence de Poonah et le souba du Dékan, fesait marcher son armée vers les défilés des montagnes qui servaient de barrière à ses états du côté du Carnate. 1779.

Le nabad Mahomet-Aly, depuis longtemps ennemi personnel du sultan du Maissour, et craignant alors les suites les plus fâcheuses du ressentiment de ce prince, ne cessait d'informer le conseil de Madras du danger imminent dans lequel il se trouvait. Depuis long temps, pour contenter l'avarice des administrateurs de Madras, qu'il voulait diriger à son gré, et pour remplir le vuide que ses folles prodigalités laissait dans les finances, il suivait le plan d'emprunter de tous ceux qui voulaient lui prêter, et de ne jamais rendre; il devait alors des sommes immenses à la compagnie, à des particuliers

1779. et à son armée. Ses places étaient sans provisions de guerre et de bouche; ses troupes sans armes, sans habits, sans discipline.

LI. *État des forces britanniques au commencement de cette guerre.*

La compagnie anglaise pouvait disposer d'une armée de trente mille hommes, que le lord Macléod venait de renforcer d'un régiment levé en Angleterre; mais ces forces divisées étaient très-éloignées les unes des autres. Quelques troupes d'élite, envoyées dans le Guzurate au secours du général Goddard, n'étaient pas revenues; celles qui avaient été chargées de l'expédition de Mahé restaient en garnison sur la côte de Malabar, pour défendre cet établissement et celui de Talichéry contre les entreprises des Misoréens. Les forces anglaises qui se trouvaient auprès de Madras se rassemblaient sous les ordres de sir Hector Monro; et le colonel Baillie, qui commandait un gros corps de troupes sur les bords de la Chrisna, avait reçu les ordres de s'approcher incessamment de Madras.

1780. LII. *Heyder-Aly pénètre dans le Carnate.*

Cependant Heyder-Aly-Kan ayant franchi les montagnes des Gattes, pénétrait dans le

Carnate par plusieurs points, et sa cavalerie fesait dans les campagnes les plus étranges dégâts. Un écrivain anglais décrit cette invasion en ces termes : 1780.

« Heyder-Aly avait résolu, dans les replis ténébreux de son ame, de rendre le Carnate entier un monument éternel de sa vengeance, et d'établir la désolation pour barrière entre ses états et un peuple pervers, contre les entreprises duquel la foi des traités n'était pas une protectrice suffisante. Après avoir réuni toutes ses forces, ses soldats marchant à l'ennemi, furent les hérauts qui publièrent sa sanglante résolution.

» Après avoir terminé ses différens avec ses ennemis et ses rivaux, qui ensevelirent leurs inimitiés mutuelles dans une haine commune contre les Anglais, il prit dans toutes les régions de l'Inde de nouvelles leçons dans l'art de la destruction. Enveloppé dans un épais nuage, formé des élémens de la furie, du carnage et de la désolation, il le tint quelque temps suspendu sur le penchant des montagnes. Ce terrible météore éclata tout-à-coup; il inonda les plaines du Carnate.

» L'effet de ce déluge fut une de ces catastrophes que l'imagination ne peut concevoir et qu'aucune langue ne peut exprimer : toutes

1780. les horreurs de la guerre, connues jusques-là, sont peu de chose en comparaison de cet horrible dégât. Un ouragan de feu consuma toutes les moissons, tous les temples, toutes les habitations. Les malheureux habitans, sortant de leurs villages enflammés, étaient impitoyablement massacrés, sans distinction d'âge, de rang, de sexe, de ministère. Ceux qui évitaient la mort étaient traînés en captivité dans une terre étrangère ».

L'embrâsement d'une province entière fut le terrible avant-coureur qui annonça aux habitans de Madras la présence de l'ennemi qu'ils avaient à combattre. L'armée d'Heyder-Aly-Kan était composée de cent mille hommes. Ce prince commandait en particulier trente mille fantassins et vingt mille chevaux. Ces forces, soutenues par un excellent train d'artillerie, étaient destinées à faire le siége des villes qui résistaient, tandis que le reste de son armée, partagée en divers camps volans, se répandait au loin avec la rapidité de la foudre, laissant par-tout les traces sanglantes de son passage.

Un détachement, commandé par Meer-Zaëb, s'était porté sur Porto-Novo à la fin de juillet. Cette place maritime, regardée comme un port neutre, n'avait aucun moyen

de défense ; elle se rendit, et cette conquête, qu'Heyder-Aly-Kan fit fortifier, fut singulièrement utile à la France, lorsqu'enfin elle se décida à faire passer des forces dans l'Indostan. 1780.

LIII. *Embarras du conseil de Madras.*

Aux premières nouvelles de l'invasion du Carnate, le conseil de Madras avait passé subitement de la témérité la plus orgueilleuse au plus excessif abattement. Les délibérations, devenues plus tumultueuses à mesure que le danger s'approchait, dégénéraient en animosités personnelles : les ordres donnés la veille étaient révoqués le lendemain. Il fut arrêté que la présence du commandant en chef, sir Hector Monro, était plus nécessaire à Madras qu'à la tête de l'armée ; en conséquence, lord Macléod fut chargé de combattre les Misoréens. Ce général, qui n'approuvait pas le plan de campagne arrêté dans le conseil, en forma lui-même un autre, en déclarant qu'il ne voulait pas se rendre responsable de mesures qui n'étaient point conformes à ses idées. Le conseil rappela lord Macléod, et Monro reprit le commandement de l'armée.

1780. LIV. *L'armée anglaise se met en marche sous les ordres du général Monro.*

Cependant les couriers qui se succédaient rapidement ne parlaient que des succès de l'ennemi et de ses étranges dévastations. Les représentans des villes et des provinces réclamaient à grands cris la protection du conseil; les forteresses déclaraient n'être pas en état de résister aux forces qui les menaçaient, et que rien ne pouvait les sauver, qu'un renfort prochain de troupes et de munitions. On eut recours à Mahomet-Aly, nabad du Carnate, qui promit tout ce qu'on voulut; mais le désordre de ses finances rendait ses promesses illusoires; d'ailleurs, les rivalités particulières entre les officiers de ce prince et les agens de la compagnie, s'opposaient au concert, plus nécessaire que jamais dans une circonstance aussi épineuse. Le commandant, à qui le nabad avait confié le fort de Gengée, s'avisa, dans le moment même où la place était à la veille d'être forcée, de disputer la prééminence à un officier anglais envoyé à son secours, et ne voulut adopter aucun plan de défense qu'on lui proposait. Carangalli n'était défendu que par un officier subalterne et vingt Cipayes. Ils refu-

sèrent de recevoir du colonel Braithvaite un supplément d'hommes et de munitions sans l'autorisation formelle de la cour d'Arcate. Les troupes que Braithvaite fit marcher de Pondichéry pour joindre l'armée de Monro, furent dans la plus grande détresse, parce que les fermiers du nabad, prétextant qu'ils n'avaient point reçu d'ordres, refusèrent de leur fournir des provisions. Toutes ces négligences, jointes à l'activité extraordinaire de Heyder-Aly-Kan, rendirent la dévastation du Carnate générale, et pour ainsi dire irrésistible. Presque toutes les places furent envahies depuis le Cap-Comorin jusqu'aux bords de la Crishna. Les troupes de la compagnie, indignée des horreurs dont elles étaient témoins, ne pouvaient les arrêter faute d'une cavalerie suffisante; et celle que le nabad avait placée dans ses forteresses, loin de s'opposer au ravage de leur patrie, profitait de la confusion générale pour se révolter ou pour passer à l'ennemi. 1780.

Au mois d'août, le colonel Corb fut chargé de former des différentes garnisons éparses dans le voisinage, un corps considérable, et de se joindre à deux régimens de la cavalerie du nabad pour intercepter un grand convoi de provisions de guerre et de bouche qui ne

1780. pouvait arriver au camp d'Heyder qu'en traversant quelques défilés très-étroits. On ne put obtenir que de faux renseignemens sur la route que tenait le convoi. Les paysans semblaient ligués pour tromper les Anglais, et tous leurs mouvemens étaient exactement rapportés à Heyder par les officiers du nabad. Ce détachement s'égara dans les gorges des montagnes, et n'effectua sa retraite qu'avec de grandes difficultés.

LV. *Heyder assiège Arcate.*

Heyder arriva le 21 août devant Arcate, capitale de la soubadie du Carnate. Les Anglais, sous les ordres de sir Hector Monro, étaient campés à Congeveran, sur les bords de la rivière de Palear. Toute l'armée ne consistait qu'en douze mille hommes ; mais on attendait tous les jours le général Baillie, qui fesait la plus grande diligence pour s'y réunir avec huit régimens d'infanterie, quatre cents cavaliers, un train considérable d'artillerie, et beaucoup de munitions.

Pour empêcher cette jonction, Heyder-Aly-Kan abandonna le siége d'Arcate le 2 septembre, et le lendemain il vint camper à deux milles de l'armée de sir Hector Monro.

La marche de Baillie avait été retardée par le

le débordement subit de plusieurs rivières. 1780.
Heyder-Aly-Kan fesait garder si soigneusement toutes les avenues, que Monro n'en avait de nouvelles que par les rapports incertains de quelques déserteurs. On apprit que Baillie, après avoir passé le Péner, s'avançait rapidement; il n'était plus qu'à sept lieues de l'armée de Monro, lorsqu'Heyder-Aly-Kan le fit attaquer. L'action commença le 5. Les Misoréens étaient commandés par Meer-Saëb, beau-frère d'Heyder. La nuit sépara les combattans, sans qu'aucun parti eût un avantage bien décidé. Le combat recommença le lendemain. Mon père m'avait confié ce jour-là le détachement de douze mille hommes qui devait attaquer Baillie. Cette journée ne fut pas encore décisive; cependant les Anglais perdirent tout leur bagage, et un grand nombre de leurs plus braves soldats.

LVI. *Défaite d'une division anglaise aux ordres du général Baillie.*

Le colonel Baillie s'avançant toujours, était parvenu à quatre lieues de l'armée anglaise, campée à Congeveran; mais toutes les forces réunies d'Heyder-Aly-Kan, qui montaient à près de cent mille hommes, empêchaient

la réunion des deux armées britanniques.
1780. Baillie fit prévenir Monro que la perte qu'il avait soufferte l'obligerait à rétrograder, s'il ne venait promptement à son secours.

Pour sauver ces troupes, Monro n'avait que l'alternative de risquer une bataille en plaine, sans avoir un seul escadron contre une armée dont la cavalerie montait à trente mille hommes, ou d'envoyer à Baillie un renfort qui le mît en état de surmonter les obstacles qui s'opposaient à sa marche en avant. Ce dernier parti parut préférable, parce qu'à tout événement, l'armée principale conservait la position avantageuse dans laquelle on campait, et les provisions de ris ramassées avec beaucoup de peine, et déposées dans une grande pagode voisine; asyle qui serait respecté par les Indous.

Le colonel Fletcher fut nommé pour commander ce renfort, composé des compagnies de grenadiers, d'un régiment anglais, et de l'élite des Cipayes et des chasseurs. Heyder, informé exactement de la force de ce détachement, du moment de son départ et de la route qu'il devait tenir, détache un gros corps de troupes pour l'intercepter; il eut sans doute réussi, si le colonel Fletcher, se méfiant de ses guides, n'eut changé sa marche.

1780.

Alors le sultan changea de conduite. Feignant de ne pas oser s'opposer à la marche d'une armée qui venait de recevoir un aussi puissant renfort, il rappelle les postes qui battaient encore la campagne autour des Anglais, et parut s'occuper à fortifier son camp pour n'être pas entre deux feux. Cependant les mesures qu'il prenait secrètement lui assuraient une victoire infaillible; il plaça des corps nombreux dans les défilés que Baillie devait nécessairement traverser pour exécuter sa jonction avec sir Hector Monro, et garnit de canons les endroits les plus couverts et d'un plus difficile accès. Un Français, nommé Lally ou Lalley, commandait son artillerie, presque toute servie par des Français. Lui-même, à la tête de trente mille hommes, occupait le poste le plus favorable pour soutenir les attaques, tandis qu'un corps nombreux de cavalerie se portait du côté du camp de Monro pour tromper les Anglais par cette fausse attaque, et détourner leur attention de celle qu'il voulait exécuter.

Le 10 septembre, au point du jour, on aperçut le colonel Baillie, dirigeant sa marche vers les défilés où les principales batteries d'Heyder-Aly-Kan étaient établies. Les Anglais marchaient en colonnes, et leur sécu-

rité était si grande, qu'ils n'eurent connais-
1780. sance du danger auquel leurs généraux les avaient exposés, que par le feu de douze canons chargés à mitrailles, qui foudroyaient leur flanc droit. Aussi-tôt les troupes britanniques se virent environnées par un corps de Français attachés à Heyder, vingt régimens d'infanterie et un gros corps de cavalerie. Les Anglais, enveloppés de toute part, se défendirent avec un grand courage. La plus grande partie de leur artillerie leur était inutile; ils ne se servaient que de dix pièces de campagne; mais ces dix pièces étaient servies avec tant de vivacité, qu'elles fesaient de grands ravages dans la cavalerie mysoréenne. Le combat durait depuis trois heures avec une égale opiniâtreté, lorsque, par la négligence de ceux qui gardaient les tombereaux remplis de poudre, ces tombereaux sautèrent en l'air au milieu de la ligne britannique, avec une explosion épouvantable. Cet accident renversa, non-seulement presque toute l'artillerie, mais ouvrit entièrement un côté de la colonne anglaise; la perte des munitions était plus fatale à ceux qui survécurent que celle des hommes qui périrent, parce qu'elle les laissait presque sans défense. Je saisis cette occasion de me distinguer, en tombant,

avec un gros corps de cavalerie, sur les Anglais, qui n'avaient pas encore eu le temps de se former. Le bataillon français et la première ligne d'infanterie d'Heyder suivaient immédiatement. Ce ne fut plus qu'une horrible boucherie. Presque toute l'armée anglaise fut exterminée; il ne se sauva qu'un petit nombre de soldats qui rejoignirent sir Hector Monro. Le colonel Baillie, blessé en plusieurs endroits, fut fait prisonnier avec environ deux cents Européens. 1780.

Le jour de cette action mémorable, Monro avait fait quelques mouvemens pour se rapprocher du colonel Baillie; mais la crainte qu'Heyder ne profitât de l'éloignement de l'armée britannique pour se rendre maître de la pagode dans laquelle on avait renfermé des vivres qu'il était difficile de remplacer, l'empêcha de suivre ce projet; il pensait d'ailleurs que cet officier, avec le secours qu'il avait reçu, était en état de surmonter tous les obstacles que l'ennemi pouvait semer sur sa route. La vive canonnade qu'il entendit ne lui donnait qu'une faible inquiétude. Cependant lorsque, quelque-temps après la terrible explosion dont on a parlé, il s'aperçut que la canonnade cessait tout-à-coup, les plus noirs pressentimens se présentèrent à

1780. son ame. L'arrivée successive de plusieurs Cipayes blessés lui annonça bientôt le fatal événement qu'il craignait d'apprendre.

LVII. *Retraite du général Monro sur Madras.*

Son embarras était extrême. Privé de l'élite de ses troupes qui avaient été enveloppées dans la défaite du colonel Baillie, et n'ayant pas de cavalerie, il pouvait être enveloppé par l'ennemi, et forcé à mettre bas les armes; il fallut songer promptement à la retraite. Elle était très-difficile dans un pays où tous les habitans se montraient ennemis des Anglais; mais Heyder, qui avait acheté son triomphe par de grandes pertes, crut devoir quelques jours de repos à son armée dans un pays où l'excessive chaleur augmentait encore les fatigues qu'elle avait éprouvées. Monro, auquel le nabad du Carnate avait envoyé deux régimens de cavalerie, profita de cet intervalle pour s'éloigner de son ennemi et se rapprocher de Madras.

LVIII. *Prise d'Arcate par Heyder.*

Heyder, vainqueur des Anglais, se présente de nouveau devant Arcate; il emporte cette capitale, l'épée à la main, le 3 novembre; alors il dominait sans obstacles dans

tout le Sud du Coromandel. La terreur et la confusion régnaient dans le conseil de Madras. Le gouvernement de la compagnie était devenu, par son arrogance en temps de paix et par sa faiblesse en temps de guerre, odieux et méprisable à tout le Carnate, tandis qu'Heyder, aussi habile politique que valeureux guerrier, réglant ses prétentions sur les préjugés des peuples soumis à ses armes, s'accommodait aux vues et au génie des habitans injuriés, trahis ou méprisés par les Anglais. 1780.

LIX. *Sir Eires-Coottes est envoyé du Bengale sur la côte de Coromandel.*

Hastings, instruit de la défaite des Anglais dans le temps qu'il revenait de Bénarès, avait déjà pris ses mesures pour la réparer. L'amiral Edouard Hughes eut ordre de détruire les forces maritimes qu'Heyder entretenait dans les ports de Calicut et de Mangalor; des secours considérables d'hommes et d'argent furent envoyés à Madras. Sir Eyres-Cootes, commandant en chef de toutes les forces britanniques dans l'Indostan, s'embarqua pour prendre le commandement de l'armée. Ce général ne fut que vingt-trois jours dans sa traversée de Calcuta sur le

Gange à Madras. Arrivé dans cette ville, il
1780. trouva la situation des affaires encore plus critique qu'il ne s'y était attendu. Les passages des montagnes n'étaient pas gardés; nulles provisions dans le fort Saint-Georges; les pièces de campagne manquaient d'affûts; l'armée se décourageait; le pays était désolé; les Cipayes désertaient par compagnies entières; toutes les communications étaient interceptées, les vivres consommés, les ressources épuisées : la supériorité d'Heyder augmentait à proportion de l'affaiblissement des forces britanniques. Cootes convint, lorsqu'il prit séance pour la première fois dans le conseil de Madras, que la conduite politique du sultan du Maissour avait été dirigée avec une habileté dont on n'avait jamais vu d'exemple parmi les princes de l'Indostan.

IX. *Ce général est chargé par le conseil de Madras du commandement en chef des armées anglaises.*

Il se fit bientôt dans le gouvernement une révolution favorable aux intérêts de la compagnie. L'unanimité se rétablit dans le conseil; alors les projets dirigés avec sagesse furent exécutés avec fermeté. On confia au général Eyres-Cootes toute la conduite de la guerre. Cet officier soumit son plan d'opé-

rations à un conseil de guerre, composé de sir Hector Monro, de lord Maclead et du brigadier général Stuart. 1780.

Monro, craignant que Madras ne fût insulté par l'armée d'Heyder avant que le secours attendu du Bengale ne fût arrivé, avait retiré la garnison qu'on entretenait dans Pondichéri depuis la prise de cette place. Les habitans profitèrent de cette circonstance pour reprendre les armes et chasser le peu d'Anglais qui restaient encore dans leurs murs. Cette ardeur patriotique n'eut pas le succès dont elle devait être couronnée. Avant qu'Heyder pût lui envoyer les munitions de guerre dont elle avait besoin pour soutenir un siége, le général Cootes s'y porta avec promptitude sur l'escadre de l'amiral Hughes, et désarma les habitans. L'amiral Hughes appareilla dans cette circonstance pour exécuter la commission dont il était chargé contre les places maritimes d'Heyder sur la côte de Malabar.

LXI. *Une escadre française paraît sur les mers de l'Indostan.*

L'amiral français d'Orves, parti le 4 octobre de l'Isle-de-France avec l'escadre la mieux armée et la mieux approvisionnée,

1780. après une longue et infructueuse traversée, avait paru devant Porto-Novo dans le mois de décembre. Sir Eyres-Cootes était alors bloqué dans Gondelour, n'ayant que pour quelques jours de vivres. L'escadre anglaise était occupée au siège de Calicut sur la côte de Malabar. Heyder proposa à l'amiral français d'attaquer par mer la place qu'il bloquait lui-même par terre. De misérables considérations ou les serpens de l'envie, qui si souvent arrêtèrent les succès de la nation française, entravent cette démarche; d'Orves craignait, disait-il, le retour de la flotte anglaise, supérieure à la sienne; il prétextait aussi le défaut de subsistances; enfin, soit lâcheté, soit impéritie, soit trahison, sa prompte retraite fit échouer une opération qui livrait entre les mains d'Heyder quinze cents Européens, presque tous les généraux anglais qui se trouvaient dans l'Inde, et peut-être même la ville de Madras.

1781. LXII. *Combat de Sanjago entre les Français et les Anglais.*

La guerre était alors déclarée entre l'Angleterre et la Hollande. Cette dernière puissance n'ayant pas eu le temps de préparer des forces suffisantes pour garantir d'une

invasion ses établissemens d'Affrique et d'Asie, avait eu recours à la cour de Paris. 1781.
Louis XV n'ignorait pas que le Cap de Bonne-Espérance sert en tout temps de relâche aux navires français qui vont aux Indes ou à la Chine; il s'était chargé d'y faire transporter des troupes et des munitions de guerre. Cinq vaisseaux de ligne aux ordres de l'amiral Suffren, et quelques bâtimens de transports destinés pour cette expédition et pour se rendre ensuite à la côte de Coromandel, sortent des ports de France et voguent vers la ligne. La cour de Londres avait chargé le commodore John Stone de faire voile pour attaquer le cap de Bonne-Espérance, regardé avec raison comme la clef des possessions bataves dans l'Inde. John Stone était sorti de la Manche avec dix-sept voiles. Les deux escadres arrivèrent presque en même-temps sur les côtes de San-Jago, une des îles du cap Vert. Elles se proposaient, l'une et l'autre, de prendre des rafraîchissemens dans cette colonie appartenante au Portugal. Le voisinage des côtes neutres ne les empêcha pas de se livrer combat, dans lequel les vaisseaux de John Stone furent si maltraités, qu'il employa seize jours dans la rade de Praya à réparer son escadre, tandis que Suffren con-

1781. tinuait sa route vers le cap de Bonne-Espérance. L'amiral français, après avoir débarqué les renforts qu'il était chargé de conduire dans cette ville, et l'avoir mise hors d'insulte, en était déjà parti pour se rendre à l'île-de-France, lorsque John Stone se présenta devant la place; la trouvant en état de défense, il reprit la route d'Europe, et ne tira d'autre fruit de cet armement, que la prise de quatre navires marchands hollandais dans la baye de Saldanha.

LXIII. *Le bailli de Suffren arrive à l'île-de-France; il est retenu dans cet établissement.*

Lorsque Suffren entrait dans le port de l'île-de-France, l'amiral d'Orves, de retour d'une expédition sans fruit, affamait cette île : il fallait appareiller sur-le-champ; mais la mésintelligence et la mauvaise volonté se manifestaient parmi les capitaines de l'escadre, commandée par d'Orves. Ce général fesait succéder des difficultés à des difficultés, et Suffren, qui lui était subordonné, ne pouvait qu'improuver un retard fatal aux affaires de France, sans prendre une détermination contraire; d'ailleurs, la cour de Paris, qui, dans la distribution des places, n'envisageait que les entours de ceux qu'on y portait, sans

compter pour rien le talent et le mérite, au lieu de confier la direction des forces de terre au général Bellecombe ; que la défense de Pondichéry devait rendre recommandable, qui avait la confiance des peuples et l'estime d'Heyder-Aly-Kan, avait chargé de cette mission Bussi, général valétudinaire, qui avait rendu autrefois de grands services dans l'Inde, mais alors peu propre à une expédition éloignée qui demandait tout le feu d'un homme dans la force de l'âge. Bellecombe avait aussi l'avantage d'une connaissance plus moderne des intérêts publics dans un pays où la politique insidieuse des princes est encore plus versatile que celle des cabinets de l'Europe. Bussi et d'Orves remirent à l'année suivante l'attaque des Anglais sur les côtes de l'Inde. Il arriva de cette disposition, qu'une partie des possessions des Hollandais en Asie furent envahies par les Anglais ; qu'Heyder-Aly, privé des secours maritimes qu'il attendait de la part de son allié Louis XV, essuya de fâcheux revers, et que les Marattes et le souba du Dékan, qui, pour se déclarer en faveur du sultan du Maissour, n'attendaient que l'instant de le faire avec avantage, gardèrent la neutralité. Les peuples indous ne furent pas vengés d'une nation usurpatrice et san-

1781.

1781. guinaire qui dévorait ce beau pays, et la France perdit une occasion qui ne se présentera peut-être de long-temps, de s'assurer exclusivement presque tout le commerce de l'Inde, de chasser les Anglais de l'Asie et de l'Amérique, et de les réduire en Europe au rang subalterne d'une puissance secondaire.

Le sort de Madras, celui des Anglais dans le Carnate, et peut-être dans l'Inde entière, dèpendait du sort de l'armée dont sir Eyres-Cootes venait de prendre le commandement, et qui montait à vingt milles hommes, en comptant quelque cavalerie du nabad du Carnate. Heyder-Aly, après la retraite de l'escadre française, assiégeait Vandevachi le 17 janvier. Les Anglais s'approchent pour porter du secours à la place. Ce prince lève le siège et se prépare à combattre ses ennemis. Cootes attendait un renfort considérable qu'Hastings lui envoyait du Bengale; il ne jugea pas convenable de risquer une bataille avant de l'avoir reçu. Les deux armées restèrent en présence jusqu'au mois de juillet. Heyder, informé dans les derniers jours de juin que l'armée du Bengale s'avançait pour opérer sa jonction avec celle de Madras, vint asseoir son camp sur son passage auprès de Goudelour. L'armée anglaise ne pouvait continuer

sa marche qu'après l'avoir forcé dans sa position. Les forces misoréennes consistaient alors en quatre cents Français, commandés par Lally, auquel la cour de Paris venait de donner le grade de lieutenant-colonel, vingt-cinq régimens de Cipayes, quarante mille chevaux et un grand nombre de péons et de roquets qui n'étaient d'aucune utilité un jour d'action; quarante pièces de canon composaient l'artillerie. Les troupes anglaises étaient à la vérité beaucoup moins nombreuses; mais on y comptait près de cinq mille Européens, ce qui leur donnait une véritable supériorité. 1781.

LXIV. *Combat entre les Anglais et Heyder-Aly-Kan.*

Heyder, attaqué le premier juillet, se défendit avec opiniâtreté pendant huit heures, et ne céda le champ de bataille qu'après avoir perdu son beau-frère Méer-Zaëb, un de ses meilleurs généraux, et environ cinq à six mille hommes. Il fit sa retraite en si bon ordre, que les Anglais, auxquels ce combat coûta près de deux mille hommes, ne songèrent pas à la troubler.

Selon la relation anglaise, jamais victoire ne fut plus complette ni plus décisive. Cependant Cootes ne s'empara pas d'une seule pièce de canon. Heyder s'arrêta à quelques

1781. lieues du champ de bataille, aux environs d'Arcate, où je vins le joindre avec un corps de vingt-cinq mille chevaux; et le 29 août suivant, nous tentâmes de nouveau le sort du combat. Le succès en fut encore plus disputé que le premier juillet. Le carnage dura depuis neuf heures du matin jusqu'au coucher du soleil. Heyder abandonna le champ de bataille; mais ce seul avantage que les Anglais obtinrent fut acheté par la perte de quatre cent cinquante Européens, vingt-deux officiers, et deux mille de leurs meilleurs Cypayes. Ce double échec convainquit mon père que le courage de ses troupes et leur nombre ne suffisaient pas pour prévaloir, en bataille rangée, contre une armée moins nombreuse, mais plus manœuvrière. Il eut soin dès-lors de refuser les actions générales dans lesquelles sa réputation pouvait être compromise. Il se contenta de harceler continuellement les Anglais, qui n'avaient pas, comme lui, la facilité de recruter leurs troupes.

LXV. *Les Anglais attaquent les possessions hollandaises dans les Indes.*

Les avantages des Anglais sur les Hollandais étaient plus décidés. Lorsque la nouvelle de

de la rupture arrivait dans l'Inde, cinq vaisseaux de la compagnie anglaise, revenant de la Chine, abordaient au fort Malborough, sur la côte de Sumatra. Les directeurs de ce comptoir forment sur-le-champ le projet de s'emparer de tous les établissemens bataves dans cette île. Le gouverneur de Padang, principale forteresse des Hollandais, n'avait pris aucune précaution pour sa défense. Il fut obligé de se rendre, et tous les postes hollandais sur l'extrémité occidentale de l'île eurent le même sort. 1781.

Dans le même temps, le port et la forteresse de Negapatnam furent investis. Ce siége fut conduit, du côté de terre, par sir Hector Monro, et du côté de la mer, par l'amiral Hughes. La garnison de Negapatnam était nombreuse et bien approvisionnée. Elle ne fit pas la résistance qu'on en devait attendre. Les vainqueurs ne touchèrent pas aux effets des particuliers; mais ils s'approprièrent toutes les provisions de guerre et de bouche appartenantes à la compagnie hollandaise. Cette perte, que firent les Hollandais, et qui rendit les Anglais maîtres de tout le pays du Tanjaour, ne fut que le prélude d'une expédition plus brillante.

1781. LXVI. *Ils se rendent maîtres de l'île de Ceylan.*

Les Anglais conçurent le projet de conquérir l'île opulente de Ceylan, où les Hollandais font le commerce exclusif d'épiceries. Cette île se rendit presque sans résistance. Les vainqueurs y trouvèrent une quantité prodigieuse de munitions de guerre; ils firent prisonniers quatre cents soldats européens, et prirent dans le port deux vaisseaux richement chargés, et plusieurs autres petits bâtimens.

1782. LXVII. *Arrivée de Suffren dans les Indes.*

L'escadre française, sous les ordres de l'amiral d'Orves, était enfin partie de l'Ile-de-France au mois de décembre 1781, laissant le général Bussi malade au cap de Bonne-Espérance. L'amiral français meurt sur son vaisseau, et le commandement passe à Suffren, homme aussi actif, aussi ferme, aussi intelligent que son prédécesseur était pusillanime. La flotte française, renforcée de l'*Annibal*, vaisseau de ligne dont elle venait de s'emparer sur les Anglais, était alors composée de douze vaisseaux de ligne, trois frégates, trois corvettes, deux flûtes, un

brûlot, et six bâtimens de transport, portant ensemble quinze cents hommes de troupes, non compris l'équipage des vaisseaux; des munitions, soixante bouches à feu, et trois cents caffres pour leur service. 1782.

L'amiral français se présente devant Madras le 15 février. L'amiral sir Edouard Hughes mouillait avec neuf vaisseaux de ligne sous le feu des batteries de la place. Le jugeant inexpugnable dans cette position, les vaisseaux français font voile vers Pondichéry pour débarquer les troupes et les munitions portées sur les bâtimens de transport, dont la marche pesante gênait les évolutions des vaisseaux de guerre.

LXVIII. *Combat naval entre les escadres anglaise et française.*

A peine Suffren avait dépassé Madras, que l'escadre anglaise parut à sa poursuite, voulant sans doute profiter de l'embarras que la garde des transports causait aux vaisseaux français. Suffren fait revirer de bord, combat les Anglais jusqu'à la nuit sans aucun avantage marqué en faveur de l'une ou l'autre escadre. Les Anglais font voile vers l'île de Ceylan, dont ils venaient de faire la conquête. Les Français jettent l'ancre le 20 fé-

1782. vrier dans la rade de Porto-Novo, qui appartenait alors à Heyder; ils y débarquent les munitions, l'artillerie et les troupes aux ordres du colonel Duchemin.

La flotte française ne pouvait arriver plus à propos dans les mers des Indes pour conserver aux Hollandais ce qui leur restait de possessions dans ces contrées. Les Anglais s'étaient emparés des établissemens bataves sur la côte occidentale de Sumatra, de ceux de Sadras, de Paliacate, de Bimeli-Patnam, aux environs de Madras; de Chinsura, dans le Bengale; de Negapatnam, sur la côte de Coromandel, et de Trinquemale, dans l'île de Ceylan. Maîtres de la mer, ils menaçaient les établissemens qui restaient aux Hollandais dans les îles de Ceylan, de Java, de Sumatra et des Moluques. L'arrivée des Français les fit renoncer à la guerre offensive pour veiller à la conservation de leurs places maritimes.

Heyder-Aly, depuis que l'escadre anglaise de l'amiral Hugues avait quitté la côte de Malabar pour se porter sur celle de Coromandel, fesait bloquer la ville de Talicheri, bâtie à quelques lieues de Mahé. Il ne se flattait pas de prendre cette place sans le secours d'une escadre; mais en attendant les

vaisseaux français, la place était investie du côté de terre, et aucunes provisions ne pouvaient y entrer. Le conseil de Bombay, instruit de l'arrivée prochaine de l'amiral Suffren, et redoutant l'activité de ce marin, avait fait les plus grands efforts pour dégager la place avant que les Français parussent devant le port, et le succès les avait couronnés. Sadoskan, qui commandait les Misoréens, s'était vu forcé de lever le siége; mais cet échec avait été réparé avec avantage sur la côte de Coromandel. 1782.

LXIX. *Défaite des Anglais au bord du Caveri.*

Le colonel Braithvaite, qui commandait dans le Tanjaour, avait reçu ordre du conseil de Madras de se rapprocher de cette capitale, et de se réunir, avec toutes les forces dont il pourrait disposer, à l'armée du général Cootes. En conséquence, Braithvaite était sorti de la forteresse de Trichenapali avec trois mille hommes pour exécuter cette jonction. J'avais sous mes ordres, vers l'embouchure orientale du Caveri, environ vingt mille hommes, parmi lesquels se trouvait le bataillon français commandé par Lally. J'entrevis la possibilité de couper ce détachement comme mon père avait coupé celui de Baillie.

1782. Les Anglais, séparés d'Heyder par plusieurs grandes rivières, se croyaient à l'abri de toute surprise ; leur camp était dans une plaine, au bord du Caveri : ils ne paraissaient s'attendre à aucune action lorsque je les fis attaquer par ma cavalerie, le 16 janvier. Mon infanterie et mon artillerie étaient encore éloignées de plus de huit lieues, et ne pouvaient arriver que par des chemins presque impraticables. Ces difficultés locales furent précisément ce qui perdit Braithvaite en autorisant sa sécurité. J'avais ordonné à mes escadrons de ne point trop s'exposer, mais d'harrasser seulement les Anglais par des attaques promptes et successives jusqu'à l'arrivée de Lally. Les Anglais s'étaient formés en bataillon quarré. Deux cent cinquante chevaux qu'ils avaient, étaient placés au centre pour faire face à toutes les attaques. Leur artillerie, composée de treize pièces de campagne, était partagée sur tout les fronts. Dans cet état, ils se défendirent pendant toute la journée contre ma cavalerie, qui ne put pas les entamer. Le combat recommença le lendemain. L'infanterie et l'artillerie, composée de vingt pièces de canon, arrivaient ; mais les hommes étaient si fatigués, qu'il leur fallait quelques momens de repos. Ce

fut encore la cavalerie qui attaqua seule les Anglais jusqu'à trois heures après midi que l'artillerie fut en état de jouer, et que le bataillon français, soutenu d'une partie de mon infanterie, se présenta pour rompre la ligne anglaise. Sa perte était immense par le feu rasant de mon artillerie, servie à mitraille. On ne vint cependant pas à bout de la rompre, et la nuit sépara les combattans. 1782.

Le 18 au matin, mon armée, pleine de bonne volonté, demandait à grands cris de recommencer le combat contre des hommes accablés de blessures et de fatigues. Lally, à la tête de ses quatre cents Européens, et soutenu par toute mon infanterie, s'avance la bayonnette au bout du fusil. La ligne anglaise fut rompue en un instant. La fureur et la rapidité de la cavalerie firent alors un carnage épouvantable. Dès que les Anglais quittèrent leurs armes, Lally se hâta d'arrêter l'effusion du sang. Une partie du détachement anglais avait péri dans les trois actions ; la moitié des prisonniers étaient couverts de blessures. Je m'emparai de toutes les munitions et de toute l'artillerie. Dès que le carnage eut cessé, le soin des blessés et des prisonniers fut confié à Lally, qui les traita avec la générosité, compagne du vrai courage, et se

1782. montra aussi humain dans le camp qu'il avait paru intrépide au milieu du feu. Ainsi, les meilleurs et les plus braves soldats furent toujours les plus compatissans envers leurs ennemis désarmés. Braithvaite et les prisonniers furent conduits à Siring-Patnam. Alors toute la partie du Coromandel, située au nord du Caveri, fut soumise à Heyder, tandis qu'au nord de ce fleuve la grande armée de ce conquérant épiait les mouvemens de sir Eires-Cootes.

LXX. *L'escadre française aborde à la rade de Porto-Novo.*

Dans ces circonstances, l'escadre française fut reçue à Porto-Novo, et Heyder pourvût aux choses qui lui manquaient. A peine les troupes débarquées voulurent prendre quelques jours de repos. Réunies à un corps considérable de l'armée d'Heyder, elles attaquent Goudelour avec tant de vivacité, que le capitaine Hughes, qui commandait dans la place, fut obligé de la rendre le 8 avril. Les Français, par cette conquête, s'assurèrent d'un asyle qu'il leur était d'autant plus important de se procurer, qu'ils n'avaient alors aucun poste dans l'Inde à pouvoir seulement établir un hôpital à l'abri de la plus légère insulte.

LXXI. *Sir Eyres-Cootes abandonne le commandement de l'armée anglaise.* 1782.

Heyder-Aly-Kan menaçait Madras. Après la prise de Goudelour, son armée s'était approchée de Vandavachi, que couvrait le général Cootes avec l'armée britannique. Cette place une fois prise, le chemin était ouvert à l'armée combinée jusqu'à la capitale des possessions anglaises sur la côte de Coromandel; mais aussi les Anglais avaient réuni tous leurs efforts pour se rendre inexpugnables dans le camp retranché qu'ils défendaient sous le canon de cette ville; ils avaient augmenté leurs forces de toutes les garnisons des villes voisines, et même de celle de Pondichéry, dans laquelle les Français étaient rentrés. L'escadre française ne pouvait être d'aucun secours pour une expédition contre une place éloignée de la mer. L'amiral Suffren crut devoir arrêter l'ardeur des Indous, en observant à Heyder que pour donner moins au hasard, il était convenable d'attendre la seconde division de l'armée française que Bussi devait conduire incessamment dans l'Indostan, avec un train considérable d'artillerie de siège.

Les différentes armées avaient si complet-

1782. tement dévasté le Carnate, que dans l'attente des secours qu'on promettait, Heyder-Aly crut devoir se retirer dans les montagnes rouges, aux environs du fort d'Arnée, où ses principaux magasins étaient établis. Le général Cootes, qui regardait comme une fuite cette retraite dictée par la prudence, marche vers Arnée comme s'il voulait en faire le siège. Heyder descend comme un torrent des montagnes le 2 juin, attaque les Anglais sans leur donner le temps de se former. La valeur anglaise et les talens de sir Eires-Cootes rétablirent le combat. La journée fut indécise; mais quelques jours après, une division de l'armée britannique, surprise dans une embuscade, fut taillée en pièces par la cavalerie d'Heyder. Cet échec, et la difficulté de nourrir son armée dans un pays absolument ruiné, força sir Eires-Cootes de ramener ses troupes dans les environs de Madras. La santé de ce général avait été fort altérée par les fatigues de cette campagne. La situation des affaires de la compagnie se présentait alors sous la perspective la plus désavantageuse. Les Français, que le conseil de Madras regardait comme des obstacles insurmontables à ses projets ambitieux, étaient sur le point de triompher: il était

probable que leur supériorité allait déterminer le souba du Dékan et les Marattes à réunir leurs forces à celles d'Heyder-Aly-Kan. Alors, non-seulement était anéantie la puissance britannique sur la côte de Coromandel, mais les Anglais eussent été chassés de toutes leurs possessions dans l'Indostan. Une suite de réflexions mortifiantes que cette série d'événemens devait suggérer à un homme dévoré d'ambition et accoutumé aux succès, abreuvaient son ame de chagrin ; il ne put soutenir l'idée qu'il pouvait devenir la victime de la réunion de plusieurs puissances que toujours il avait bravées ; prétextant sa mauvaise santé, il abandonna le commandement de l'armée. Sir Hector Monro et lord Macleod étaient repassés en Europe. Le major-général Stuart fut chargé de la conduite du reste de cette guerre. 1782.

L'amiral Suffren avait remis en mer dès le 23 mars pour chercher l'escadre anglaise. Il la joignit lorsqu'elle fesait voile pour Trinquemale, et l'attaqua le 12 avril, devant l'île de Provédien. Le combat s'engagea à une heure après midi, et dura jusqu'à six heures, que les deux escadres, également maltraitées, se retirèrent, l'Anglaise à Trinquemale, dans l'île de Ceylan, et la française dans la même

1782. île, au port de Batecalo, appartenant aux Hollandais. L'amiral français n'y fit que le séjour nécessaire pour faire de l'eau et se fournir de quelques subsistances qui lui manquaient. Il fut joint dans ce havre par trois navires hollandais chargés de bled et de munitions de guerre, et par deux vaisseaux de ligne aux ordres du chef d'escadre d'Aimar, qui avait sous son convoi la seconde division des troupes et de l'artillerie que lui envoyait de l'Ile-de-France le général Bussi.

LXXII. *Nouveau combat naval entre les Français et les Anglais.*

Avec ce renfort, l'amiral français fait voile pour Pondichéry, pour placer les canons destinés à la défense de cette ville. Son escadre était à peine ragréée, qu'il appareilla pour attaquer Negapatnam. L'amiral anglais était dans cette rade. Hughes, jugeant de ce qu'allait tenter l'amiral Suffren par la conduite qu'il aurait tenue lui-même en pareil cas, après avoir réparé avec célérité ses vaisseaux à Trinquemale, était venu ravitailler cette forteresse importante et la défendre. Les Français ne voyaient alors de possibilité d'attaquer la place qu'autant qu'ils éprouveraient l'événement d'un combat heureux.

Les Anglais ne refusèrent pas de combattre ; les deux flottes étaient à-peu-près de force égale. L'engagement eut lieu le 6 juillet, à la vue de la ville, et dura depuis onze heures du matin jusqu'à une heure après midi, qu'un grand vent qui s'éleva força les escadres à se séparer. Les Anglais jettèrent l'ancre entre Négapatnam et Naour, et les Français à Karical. Les pertes que Suffren avait faites dans ces trois combats, et qui ne se réparaient pas aisément dans ces contrées, forcèrent l'amiral à renoncer au siège de Négapatnam ; mais ce fut pour exécuter une autre expédition beaucoup plus importante. 1782.

LXXIII. *Les Français se rendent maîtres de Trinquemale dans l'île de Ceylan.*

Après avoir fait à ses vaisseaux les réparations nécessaires, la flotte française mit à la voile le premier août, et mouilla le 25 à Bak-Baye, dans l'île de Ceylan. Le débarquement se fait le lendemain, et les troupes sous les ordres du colonel d'Agoult se portent vers Trinquemale, dont l'ingénieur en chef, Desrois, allait diriger l'attaque. En moins de trois jours les batteries furent dressées, et leur feu dirigé avec tant de succès, que le 29 il avait fait taire celui de la place. Le

1782. 30, l'amiral Suffren fit sommer le gouverneur Mac-Donal de rendre la place. La capitulation fut signée le même jour. Le fort d'Oldemboug se rendit le lendemain, et les Français arborèrent leur pavillon dans tous les endroits de la baye.

A peine Suffren était maître de la ville et des forts de Trinquemale, que les vigies signalèrent plusieurs voiles qu'on ne tarda pas à reconnaître pour anglaises. La flotte arrivante, qui n'avait pas encore aperçu les vaisseaux français, courait différens bords pour s'approcher de la baye; mais le jour suivant, à la vue du pavillon de France déployé sur tous les forts, l'amiral Hughes porta au sud-ouest. L'escadre française atteignit bientôt les Anglais. Ce fut le quatrième combat naval que les deux nations rivales se donnèrent cette année dans les mers d'Asie. Il s'engagea le 3 septembre, à deux heures et demie après midi, et dura jusqu'à la nuit. Il fut aussi indécis que les précédens. Les Anglais retournèrent à Madras; l'escadre française rentra dans la baye de Trinquemale pour mettre hors d'insulte sa nouvelle conquête. *L'Orient*, vaisseau de soixante-quatorze canons, toucha sur une roche et y périt. Cette perte était d'autant plus fâcheuse,

que, par l'arrivée de l'amiral Richard Bickerton, qui amenait un renfort de cinq vaisseaux de ligne, l'escadre anglaise allait obtenir une supériorité imposante sur celle de France. 1782.

On fit quelque séjour à Trinquemale pour remâter les vaisseaux *le Héros* et *l'Illustre*, qui avaient beaucoup souffert dans le combat du 3 septembre; et lorsque l'escadre fut en état de mettre à la voile, elle se rendit devant Goudelour. Un nouveau malheur l'y attendait; elle fut encore affaiblie d'un vaisseau, par la perte du *Bizarre*, qui échoua devant cette place, le 4 septembre, pour avoir reviré vent arrière trop près de la côte.

Les Anglais étaient encore plus maltraités; leur escadre, avant d'arriver à Madras, avait essuyé un des plus furieux ouragans qu'on eût encore éprouvé sur ces côtes; la flotte fut dispersée; les vaisseaux qui se trouvaient dans la rade de Madras coulèrent à fond ou furent brisés sur le rivage. Il périt plus de cent caboteurs anglais : la côte n'était couverte, pendant l'espace de plusieurs milles, que de débris de vaisseaux et de cadavres. Cet événement était d'autant plus désastreux, que la famine désolait alors Madras et tous les environs de cette ville. Les armées d'Heyder avaient entiérement détruit la récolte de

ce malheureux pays ; les Français avaient
1782. enlevé presque tous les bâtimens chargés de
riz que le Bengale envoyait ; ceux qui avaient heureusement mouillé sous le fort Saint-Georges périrent dans cette occasion, sans qu'il eut été possible de décharger leurs cargaisons. La saison de l'hivernage, qui arrivait, forçait l'amiral Hugues à se réfugier à Bombai : il n'y arriva qu'à la fin de décembre, mais dans un état si délabré, qu'il fut obligé de condamner deux de ses vaisseaux.

LXXIV. *Famine dans Madras et dans les environs de cette place.*

La possession de Trinquemale donnait aux Français l'empire des mers du Coromandel. Cependant l'amiral Suffren, ne se croyant pas en sûreté dans cette baye, fut passer la saison la plus rude de l'hivernage au port d'Achem, à l'extrémité septentrionale de l'île de Sumatra.

Après le départ de la flotte britannique, les habitans de Madras s'étaient enfin procuré des secours du Bengale ; mais avant qu'ils arrivassent, la famine avait exercé pendant trois mois les ravages les plus affreux des portes de Madras aux rives du

Cavéri.

Caveri. L'argent était alors inutile pour se procurer des comestibles. La compagnie fit les plus grands, les plus généreux sacrifices; mais c'était un peuple entier qu'il fallait secourir, et la meilleure volonté ne pouvait pas faire naître des subsistances qui n'existaient pas. De toutes les calamités auxquelles la vie humaine est sujette, la famine est assurément le fléau qui s'attache le plus directement au cœur de l'homme, et qui, nivelant toutes les conditions, place impérieusement le riche orgueilleux à côté de l'humble indigent. Les villes et les campagnes étaient remplies de morts et de mourans; il périssait tous les jours au moins deux cents Indous dans la ville et les fauxbourgs de Madras. Les Anglais et les Musulmans se substantaient en mangeant de la chair des animaux, qu'il n'était pas impossible de se procurer; mais les naturels du pays, attachés aux préceptes de leur religion, qui leur interdisent l'usage de la chair et du poisson, donnaient un rare exemple de résignation et de courage. Ils périssaient par milliers au milieu du jardin même de l'Inde, sans murmure, sans sédition, et presque sans se plaindre. 1782.

Les établissemens français furent exempts du fléau qui désolait les Anglais, tant parce

1782. que la flotte française s'était rendue maîtresse de presque tous les navires vivriers que les Anglais fesaient venir de Calcuta, que parce qu'Heyder leur fournissait des subsistances qu'il tirait des pays soumis à sa domination.

Les événemens de la guerre semblaient avoir éteint, ou du moins extrêmement assoupi l'esprit turbulent d'ambition qui jusqu'alors animait la compagnie anglaise. Le conseil suprême du Bengale mettait autant d'adresse à cimenter la paix avec le souba du Dékan et les Marattes, que quelque temps auparavant il avait employé d'ardeur à les attaquer. On fesait au souba du Dékan les offres les plus séduisantes, auxquelles il répondait à son tour d'une manière insignifiante; mais les Marattes, affaiblis et désorganisés par leurs dissentions intestines, venaient de consentir à faire définitivement la paix avec les conseils de Calcuta et de Bombai. Le traité fut signé à Poonah par le conseiller Anderson, qui déploya de grands talens dans cette occasion. Les Anglais conservaient Salsette et les îles des environs qu'ils avaient pris sur les Marattes; ils rendaient leurs autres conquêtes, se soumettaient à n'accorder ni protection ni secours à Ragoba, auquel il était donné quatre mois pour sortir

du territoire des Marattes. Ces peuples promettaient encore leurs bons offices auprès d'Heyder pour engager ce conquérant à consentir à un échange des prisonniers. 1782.

Dans ces circonstances, les Anglais résolurent de tenter, sur la côte de Malabar, une diversion qui pouvait forcer Heyder à quitter le Carnate pour voler au secours du centre de ses états. Le colonel Humberstone, chargé de cette commission, et favorisé par la flotte de l'amiral Hughes, s'empara avec assez de facilité de la ville de Calicut. Quittant ensuite la côte, il s'avançait vers Siring-Patnam, à travers les défilés, profonds dans ces contrées montagneuses. Heyder, qui attendait les Français, campait toujours dans les montagnes rouges, prêt à descendre à Pondichéry aussi-tôt que l'escadre de l'amiral Suffren paraîtrait sur la côte, lorsqu'il fut instruit de l'invasion des Anglais sur les frontières occidentales de ses états. Je fus chargé de m'y opposer. Je me rendis à ma destination avec toute la célérité possible. Les Anglais furent assaillis avec tant de furie, qu'ils se retirèrent en désordre dans Calicut, abandonnant leurs bagages et leurs provisions. Je revins aussi-tôt dans le Carnate, d'après les ordres de mon père, qui se pro-

posait de visiter la partie de son royaume
1782. que je venais de défendre.

Suffren avait passé la saison la plus orageuse dans le port d'Achem : il y fut joint par la frégate *la Pourvoyeuse*, chargée de bois propre à la mâture des vaisseaux de ligne, et par un petit bâtiment expédié de l'Ile-de-France avec un chargement de comestibles. Il en partit le 20 décembre, lorsque ses vaisseaux eurent subi les réparations urgentes dont ils avaient besoin ; et traversant la baye du Bengale, il arriva le 6 janvier 1783 à Gonjan, où il s'empara de la frégate anglaise *la Conventri*, et du vaisseau de la compagnie *le Blandfort*.

1783. Après avoir croisé près de deux mois sur la côte de Coromandel, l'escadre française se rendit dans la baye de Trinquemale. Elle y fut jointe par une escadre de quatre vaisseaux de ligne aux ordres du chef d'escadre Peygnier, partie de l'Ile-de-France le 18 décembre, et qui escortait quarante transports portant le général Bussi avec la troisième division de son armée, et une grande quantité de provisions de guerre et de bouche.

L'amiral français touchait enfin au moment d'exécuter les plus vastes entreprises. Il se proposait de se porter devant Madras

conjointement avec Heyder. La prise de cette place paraissait d'autant plus infaillible, qu'on n'ignorait pas que l'amiral Hughes, retiré dans le port de Bombai, avait été obligé de condamner plusieurs de ses vaisseaux, et que les réparations dont les autres avaient besoin le tiendraient long-temps éloigné de la côte de Coromandel. 1783.

LXXV. *Mort d'Heyder-Aly-Kan.*

Un événement imprévu fit sortir les Anglais de l'état le plus critique dans lequel ils se fussent jamais trouvés dans l'Inde. La mort avait arrêté le cours des victoires d'Heyder-Aly-Kan, et délivré la Grande-Bretagne de son plus redoutable ennemi. Ce prince souffrait cruellement, depuis plusieurs années, d'un cancer à l'épaule droite. Les fatigues qu'il avait essuyées pendant la dernière campagne augmentaient la malignité du mal, sans qu'il voulût prendre un repos nécessaire pour y porter remède. A peine j'étais de retour de Calicut, que, malgré ses souffrances, il se mit en route pour Siring Patnam. Un chirurgien français, qu'il avait pris à son service, et qui ne le quittait jamais, m'avait assuré plusieurs fois que sans guérir radicalement mon père, l'efficacité du trai-

1783. tement qu'il employait arrêtait tout le progrès ultérieur du cancer, et qu'il ne mourrait jamais de cette maladie. Cependant, après deux jours de marche, il se trouva si fort affaibli, que ne pouvant supporter aucune espèce de voiture, force lui fut de s'arrêter à Chitour. Il y mourut le 9 décembre 1782, dans la cinquante-huitième année de son âge. Le chirurgien me dépêcha sur-le-champ un courier; et pour cacher cette mort jusqu'à mon arrivée, il continua pendant plusieurs jours de se rendre à sa tente comme à l'ordinaire. Son corps fut transporté à Colar, où se firent ses funérailles.

Je me trouvais alors dans la situation la plus fâcheuse. On sait que dans les Indes presque tous les changemens de règne sont marqués par des orages politiques. Je n'en craignais pas de la part de ma famille : mon frère, Amin Zaëb, voué sincèrement à la retraite, loin d'en sortir pour troubler le commencement de ma régence, m'offrait le secours de ses lumières et de son bras, et refusait la riche province de Canara que je lui offrais en apanage. La perte de Méer-Zaëb, mon oncle, m'était singulièrement sensible dans cette circonstance; mais il me restait un ami solide dans la personne de

Ferisha, qui, après avoir dirigé la jeunesse de mon père lorsqu'il était lui-même au printemps de sa vie, employait l'expérience que sa vieillesse ajoutait à ses études à me préserver des embûches que des ennemis adroits et perfides semaient sur mes pas. 1783.

On ne pouvait pas douter que les Anglais ne profitassent des embarras inséparables de ma position pour donner plus de vigueur à leurs entreprises. J'étais déjà instruit que le conseil de Bombai avait envoyé à Calicut le général Matheus avec toutes les troupes qu'il avait pu rassembler; mais je craignais encore plus les insidieuses négociations des Anglais que la force de leurs armes. Les Marattes, contenus par les talens guerriers de mon père, et accoutumés à se jetter à l'improviste sur leurs voisins, toutes les fois qu'ils croyaient pouvoir le faire avec avantage, pouvaient être engagés par les conseils de Calcuta et de Bombai à rompre la paix qui subsistait entre eux et mes états. Je chargeai Ferisha de faire ces observations à l'amiral Suffren, en le prévenant de la nécessité où je me trouvais de retirer la plus grande partie de mon armée des montagnes rouges pour protéger le centre du Maissour.

1783. LXXVI. *Le conseil de Bombai profite de cet événement pour attaquer la partie occidentale du Maissour.*

Je n'avais pas un moment à perdre. Le conseil de Bombai, persuadé sans doute qu'à la nouvelle de la mort d'Heyder-Aly-Kan, dont les maximes et la conduite guerrière avaient aliéné l'esprit de quelques habitans pusillanimes, le pays se révolterait, avait envoyé sur les côtes toutes les forces navales qui n'étaient pas nécessaires à Madras. Le général Matheus, qui commandait l'armée de terre, était chargé de promettre aux Misoréens un gouvernement doux et paisible s'ils voulaient se soumettre à la compagnie ; mais à peine les Anglais avaient eu quelques succès, que, détrompés sans doute de l'espoir qu'ils avaient de séduire mes sujets par leurs vaines promesses, ils se livraient à des rebutantes atrocités dont jamais armée ennemie ne s'était rendue coupable dans l'Indostan. Non-seulement furent par eux incendiées toutes les villes de la côte, mais les malheureux habitans qui se sauvaient des flammes étaient repoussés à coups de fusil, et n'avaient à choisir que le genre de leur mort. Ayant forcé les barrières élevées par la na-

ture entre la côte de Bombai et le royaume de Canara, ils dévastèrent entiérement ce pays, regardé comme le jardin de l'Indostan. Des milliers d'Indous, désarmés, surpris dans leurs villages, furent massacrés sans pitié et sans remords. 1783.

LXXVII. *Les Anglais, commandés par le général Mathéus, surprennent Aumanpore; conduite horrible qu'ils tiennent dans cette occasion.*

Matheus fesait le siége d'Onor. Il apprend qu'une partie de la famille royale était venue passer quelque temps à Aumanpore, ville bâtie à la source de la rivière de Tougebadra, dont les eaux baignent les murs d'Heyder-Nagur; il envoye un détachement pour surprendre cette place. Les Anglais avaient fait tant de diligence, qu'ils apportèrent eux-mêmes à Aumanpore la première nouvelle de leur arrivée. Cette ville, qui ne pouvait pas être défendue, fut prise d'assaut presque sans résistance. Non-seulement les Aaglais massacrèrent de sang-froid la faible garnison, dont il ne s'échappa qu'un cavalier grièvement blessé, la proscription s'étendit sur tous les habitans des deux sexes. Au milieu du carnage, on vit quatre cents femmes des plus belles de l'Inde proposer vainement

1783. de racheter leur existence au prix de leurs richesses qu'elles offraient. Les larmes de la beauté, le désespoir déchirant de ces femmes infortunées n'attendrirent pas ces barbares. Percées à coups de bayonnettes, et baignées dans leur sang, elles rendaient les derniers soupirs, tandis que le soldat, brutal et féroce, les dépouillait de leurs bijoux, et commettait sur leurs corps les derniers outrages. Religion ! humanité ! philosophie ! l'homme est donc aussi cruel que le tigre, qui déchire ses victimes sans être pressé par la faim.

Zama et Luzine périrent dans ce désastre. Azéima ne fut sauvée que par miracle. Elle se trouvait avec mes enfans dans un kiosque, au bout du jardin et au bord de la rivière, lorsque les Anglais forcèrent les portes du château, qu'on ne présumait pas qu'ils oseraient attaquer. La résistance que firent les gardes permit à Azéima et aux personnes qui se trouvaient avec elle de passer la rivière sur un petit bateau. Parvenue à l'autre rive, elle ordonna à deux bateliers qui venaient de lui sauver la vie de laisser aller leur bateau au courant de la rivière, et de rester auprès d'elle. Cette petite troupe était composée de deux hommes, deux femmes et trois enfans.

Son premier soin fut de se cacher sous des arbustes qui se trouvaient dans le voisinage, et d'attendre les événemens : ils étaient affreux. On voyait monter jusqu'aux nues les flammes qui dévoraient la ville d'Aumanpore; on entendait les cris des malheureux qui périssaient dans leurs maisons embrasées, ou par le fer assassin des Anglais. Avec cette scène abominable contrastaient les chants joyeux de l'infâme vainqueur, qui dansait avec des baliadères au milieu des débris fumans, des cadavres entassés, et dont la joie féroce insultait ciniquement aux victimes de sa fureur. La fuite précipitée d'Azeima ne lui avait permis de prendre aucune précaution. On n'eut d'autre nourriture, pendant la journée, qu'un peu de riz qui appartenait aux bateliers. La nuit vint enfin couvrir de ses voiles l'horreur de cette journée. On se procura une voiture; Azeima rejoignit sans autre accident mon épouse dans la forteresse de Banguelour; mais les fatigues excessives qu'elle avait essuyées, jointes au chagrin qui la dévorait depuis la mort d'Heyder, avaient tari en elle les sources de la vie : elle mourut fort peu de jours après. J'eus le malheur, dans l'espace de deux mois, de perdre les deux auteurs de mes jours, sans avoir eu la

1783.

1783. triste consolation de recevoir leurs derniers embrassemens, et de leur fermer les yeux.

LXXVIII. *Typoo-Zaëb abandonne le Carnate pour voler au secours de ses états.*

J'étais parti d'Arnée le 16 janvier pour arrêter les progrès des armes britanniques dans le Canara. Duchemin, qui commandait à Goudelour, voulant reconnaître les services que les Français avaient reçus de mon père, m'avait confié la moitié des troupes qu'il avait sous ses ordres : elles montaient à deux mille hommes. Ce renfort, qui me rassurait sur le succès de mon expédition, en retardait la marche, parce que, pour protéger cette précieuse infanterie auxiliaire, et pour lui procurer les adoucissemens dont elle avait essentiellement besoin dans les pays brûlans qu'elle parcourait, j'étais obligé de rallentir la course de ma cavalerie, avec laquelle seule j'avais exécuté mes opérations précédentes. A mon arrivée à Banguelour, j'expédiai des couriers à mes ambassadeurs à Agra, à Golconde et à Poonah, pour les charger de notifier à l'empereur mogol, au souba du Dékan et à la régence des Marattes la mort de mon père, mon avènement à la couronne, et l'intention où j'étais d'entretenir

la paix avec tous mes voisins. Je trouvai à Banguelour un mémoire d'instructions, écrit tout entier de la main de mon père, et qu'il avait probablement rédigé pendant les derniers jours de sa vie, étendant jusqu'après son trépas sa sollicitude paternelle. Je trouvais dans cet écrit, avec les principes qui avaient dirigé la conduite politique de mon père, ceux que je devais suivre moi-même à l'égard des Français et des Anglais. Ce morceau est trop précieux pour ne pas le rapporter en entier à la suite de cet ouvrage. 1783.

LXXIX. *Nouveau détail des atrocités commises par les Anglais.*

Tous les couriers que je recevais m'apportaient de nouveaux détails des atrocités qui couvraient l'armée du général Matheus d'une infamie éternelle. Le moment arrivait où les imprécations de l'innocence opprimée, portées au pied du trône du souverain arbitre de l'univers, allaient attirer la plus effroyable vengeance sur la tête des barbares déprédateurs. Maîtres du plat pays, ils s'étaient présentés devant Heyder-Nagur, dont la grandeur égalait celle des plus florissantes cités des Indes. Presque tous les grands de l'état occupaient dans cette capitale des hôtels et

1783. des jardins dans lesquels étaient rassemblés tous les objets de luxe que la fertilité du sol, la variété de la situation et la beauté du climat pouvait fournir. Le palais renfermait de grandes richesses.

Hyat-Zaëb, gouverneur de cette capitale, craignant qu'elle ne fût livrée au pillage si les Anglais la prenaient d'assaut, proposa de capituler au moment même où les assiégeans escaladaient les remparts. Le traité fut fait secrettement entre lui et le général Matheus. Il était convenu que la ville, la forteresse, le trésor du prince et les effets publics seraient livrés aux Anglais; qu'à cette condition, les particuliers ne seraient point inquiétés dans leurs personnes et leurs propriétés; que les Anglais ne s'établiraient pas dans la ville, mais qu'Hyat-Zaëb en demeurerait gouverneur pour la compagnie anglaise, avec les mêmes pouvoirs dont il jouissait sous Heyder.

Matheus prit possession d'Heyder-Nagur dans les premiers jours de février. Les trésors dont il s'empara montaient à des sommes immenses; mais, comme si la cupidité des Anglais n'avait point de bornes, ils n'en violèrent pas moins la capitulation. Le gouverneur Hyat-Zaëb, jetté dans une étroite

prison, essuya des traitemens barbares. On commença des recherches rigoureuses dans les maisons des particuliers, sous prétexte qu'ils pouvaient avoir recélé des effets publics; et les habitans de cette grande ville étaient au moment d'éprouver le sort affreux de ceux d'Aumanpore, lorsqu'apprenant que j'accourais à la défense de mes états, les Anglais suspendirent leurs projets de dévastation pour veiller à la conservation de leur conquête. Ainsi le loup vorace abandonne la palpitante brebis qu'il commençait à dévorer, et se prépare au combat lorsqu'un dogue généreux se présente pour lui arracher sa proie. 1783.

Le partage de cette proie avait déjà semé la discorde parmi des vainqueurs aussi avares que cruels. Le colonel Humberstone et le major Shau, prétendant que les troupes de ligne étaient plus mal partagées que celles de la compagnie, s'étaient séparés de Matheus avec les troupes qu'ils commandaient. Hyat-Zaëb, profitant de la confusion née de cette mésintelligence, avait trouvé le moyen de sortir de sa prison; et s'étant saisi d'un défilé dans les montagnes, il rassemblait dans ce poste, fortifié par la nature, les Misoréens dispersés. Matheus, au lieu d'attaquer ce

1783. défilé, s'occupait à de nouvelles recherches pécuniaires, et à faire parvenir au conseil de Bombai des mémoires qui contenaient l'apologie de sa conduite et des satyres contre ses rivaux. Le conseil de Bombai, surpris de ne recevoir, de la part du commandant en chef, au lieu des détails exacts qu'il attendait des événemens, et sur-tout de l'emploi des trésors trouvés à Heyder-Nagur, que des récriminations vagues contre les officiers qui avaient abandonné le service, et des demandes de secours, avait cru devoir s'adresser à Humberstone pour se procurer les renseignemens qu'il desirait. Les Anglais de Bombai furent indignés de l'atroce conduite de Matheus : il fut prononcé unanimement que, paraissant convaincu des plus infâmes malversations, il devait être suspendu du service de la compagnie jusqu'à ce qu'il se fût purgé des accusations portées contre lui. Le colonel Macléod fut nommé pour lui succéder dans le commandement de l'armée; mais avant que cet officier eût pu se rendre à sa destination, Matheus avait déjà reçu la punition de ses forfaits.

LXXX. *Typoo-Zaëb s'approche du camp Anglais.*

Le pays que les Anglais avaient bouleversé dans

dans le Canara n'était pas conquis; leurs avantages ne s'assujettissaient à aucun plan qui pût leur donner de la solidité. J'approchais à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, parmi lesquels on comptait deux mille quatre cents Français. L'armée anglaise, réunie par l'approche du danger, ne montait pas à plus de huit mille hommes, Anglais ou Cipayes, et dans ce nombre se trouvaient à peine cinq cents chevaux. 1783.

Dans la position des affaires du Carnate, Matheus ne pensait pas que les Français eussent osé s'affaiblir en me donnant un secours considérable: il s'avançait avec confiance, dans la persuasion qu'il n'aurait affaire qu'à des Indous, dont le nombre ne l'épouvantait pas. Il ne fut détrompé qu'à la vue de l'avant-garde misoréenne, à la tête de laquelle flottaient les drapeaux français. Les Anglais étaient trop avancés pour reculer. La bataille se donna le 19 février, presque sous les murs d'Heyder-Nagur. Les Anglais perdirent quinze cents hommes dans le premier choc. Bientôt rompus de toute part, ils cherchèrent leur salut dans la fuite, abandonnant leur artillerie et leurs bagages.

1783. Le général anglais, pour fortifier son armée, avait retiré les garnisons des places par lui conquises dans le Canara : elles ouvrirent leurs portes au vainqueur. J'eus bientôt le plaisir d'entendre le nom de Typoo-Sultan voler de bouche en bouche avec les plus vives expressions de la joie. Mon armée se présenta le 20 aux portes d'Heyder-Nagur. Les Anglais, trop affaiblis pour défendre cette place, s'étaient retirés dans la citadelle. Assuré de la réduire bientôt par famine, je me contentai de lui couper toute communication au dehors, sans négliger d'occuper les gorges des montagnes, les seuls endroits par où les assiégés pouvaient recevoir des secours de Bombai.

LXXXI. *Les Anglais, vaincus, sont contraints de mettre bas les armes.*

Au bout de dix-sept jours, les Anglais étaient réduits aux plus cruelles extrémités. Vaincus par la faim et par leurs ennemis, ils demandèrent à capituler. Il fut convenu que la garnison mettrait bas les armes sur le glacis ; qu'elle remettrait entre les mains des officiers de la trésorerie les trésors et les

effets publics dont le général Matheus s'était emparé en entrant dans Heyder-Nagur, et les sommes que les Anglais avaient extorquées aux particuliers. A cette condition, Hyat-Zaëb, qui signait la capitulation, promettait de ma part les vivres et les chariots nécessaires pour conduire les Anglais à Bombai. 1783.

LXXXII. *Le général Matheus veut éluder la capitulation qu'il venait de signer.*

La nécessité avait forcé le général Matheus à souscrire à cette capitulation; mais, d'avance, il avait pris ses mesures pour l'éluder. La partie la plus précieuse du butin par lui fait consistait dans une immense quantité de diamans. Matheus avait chargé son frère de les porter à Bombai par des chemins détournés. Cette dernière supercherie appelait le châtiment rigoureux que méritait l'infâme conduite qu'il avait tenue depuis son entrée dans le Maissour.

LXXXIII. *Les cruautés commises par les Anglais sont punies.*

Ceux qui conduisaient le trésor, arrêtés aux défilés des montagnes par des détache-

1783. mens de mon armée, ne jouirent pas long-temps du fruit de leur larcin, qu'ils ne pouvaient plus pallier. Traduits à Heyder-Nagur, je fis couper la tête sur-le-champ au frère du général Matheus, qui conduisait le convoi : ce n'était que le prélude de la vengeance que je devais à mes sujets. L'armée anglaise, arrêtée toute entière, fut enfermée dans différentes forteresses : on ne la remit en liberté que lorsque la paix fut rétablie entre les Anglais et moi. Matheus et quarante-cinq de ses principaux officiers, accusés d'être les auteurs des abominations commises par l'armée anglaise, furent mis aux fers, et leur procès fut fait publiquement dans Siring-Patnam. Une cour martiale les condamna tous à être pendus. Je crus devoir confirmer une sentence, trop rigoureuse peut-être envers quelques-uns d'eux, mais trop douce pour expier les attentats dont le plus grand nombre s'était rendu coupable. Le capitaine Richardson, qui fut exécuté le dernier, se jetta à genoux pour demander aux juges une commutation de peine. Cette requête fut rejettée : il périt avec ses compagnons. On ne peut penser à la triste catastrophe de ces infortunés sans se rappeler

que, quelque temps auparavant, ils avaient fait égorger de sang-froid, dans Aumanpore, une foule de femmes et d'enfans sans défense qui sollicitaient inutilement leur pitié. 1783.

LXXXIV. *Mort de sir Eyres-Coótes.*

Tandis qu'aidé par les Français je chassais les Anglais de mes états sur la côte de Malabar, le conseil de Madras avait résolu de profiter de la levée du camp d'Arnée pour accabler les Français sur celle de Coromandel. Sir Eires-Cootes, qui était allé l'année précédente dans le Bengale pour rétablir sa santé et hâter l'expédition des secours qu'on devait faire passer de cette province à Madras, était revenu dans cette dernière ville sans attendre le retour de ses forces : il y mourut quelques jours après son arrivée, regretté des siens comme un des plus grands hommes de guerre que la Grande-Bretagne ait produit. Le général Stuart, chargé du commandement pendant l'absence de Cootes, fut continué dans le généralat.

L'amiral Hughes était arrivé avec son escadre à Madras au milieu du mois d'avril. Le général Stuart eut ordre aussi-tôt de se mettre en marche avec environ cinq mille

1783. Européens, neuf mille Cipayes et une nombreuse artillerie, pour se porter sur Goudelour. La partie du Carnate, voisine de Madras, était entiérement dépeuplée; c'était la suite de la famine que ce pays avait souffert l'année précédente. Heyder avait profité de cette calamité pour engager les habitans qui manquaient de subsistances, et sur-tout les ouvriers, à passer avec leurs familles de l'autre côté des montagnes. Ce prince leur procurait, au sein de ses états, des établissemens dans lesquels les nouveaux colons avaient porté leur industrie. Cette circonstance forçait l'armée anglaise à côtoyer les bords de la mer, pour ne pas s'éloigner des transports qui portaient ses subsistances. Elle n'arriva devant Goudelour que le 7 juin, et prit poste au sud de cette ville, pour être plus à portée de recevoir les approvisionnemens qui devaient lui venir de Négapatnam. L'armée française se préparait à opposer la plus vigoureuse résistance. Affaiblis par le gros détachement qu'on avait fourni aux Misoréens, totalement dénués de cavalerie, manquant des bêtes de sommes nécessaires pour le prompt transport de l'artillerie, les Français ne pouvaient s'éloigner de la ville

et de leur camp : pour surcroit de malheur, le nombre des malades était si considérable, qu'au moment où l'armée britannique parut devant Goudelour, les troupes françaises étaient réduites à deux mille cinq cents Européens et à cinq mille Cipayes. Elles reçurent un renfort de trois mille cinq cents hommes que je leur envoyais, en attendant que je puisse voler moi-même à leur secours avec toutes mes forces. 1783.

LXXXV. *Siège de Goudelour par les Anglais.*

Le général Bussi avait assis son camp entre Goudelour et l'armée anglaise, sa gauche appuyée à la rivière de Goudelour, et sa droite à une rizière presque desséchée, qui aboutissait à un côteau dont les Anglais étaient les maîtres. Les troupes misoréennes occupaient ce poste. Le général français avait fait placer en avant de leur ligne deux pièces de dix-huit, dans une redoute dont la défense avait été confiée au lieutenant-colonel d'infanterie Bint; une autre batterie, sur la pointe du côteau, couvrait leur droite; enfin, il avait fait établir, sur la croupe du même côteau, une batterie rasante de six canons de campagne.

1783. Pendant que les Français fesaient cette dernière disposition, les Anglais, assez supérieurs en nombre pour se porter par-tout en force, marchaient par les hauteurs du côteau pour attaquer le détachement mise-réen. Ils étaient précédés par vingt pièces d'artillerie qu'ils avaient transportées la nuit précédente, à bras d'hommes, sur le côteau. Les Misoréens, foudroyés par cette artillerie, se débandèrent après avoir essuyé de grandes pertes. A l'instant, les canons placés par Bussi devant eux furent enveloppés et pris : cependant les grenadiers et les chasseurs européens dont on avait renforcé ce poste, emmenèrent, non sans peine, la batterie rasante, et rejoignirent la tête de l'armée.

Le général anglais profitant de la retraite des troupes misoréennes et des différens détachemens qui combattaient avec elles, fit avancer par sa gauche trois colonnes d'infanterie avec du canon et de la cavalerie. Elles parvinrent à s'emparer de la droite du camp de l'armée française, malgré le feu le plus vif de dix pièces d'artillerie qu'elles essuyèrent pendant trois heures.

A la vue de ces retranchemens enlevés par

1783.

les Anglais, la brigade d'Austrasie, commandée par d'Albignac, chargea les Anglais avec tant de vigueur, la bayonnette au bout du fusil, qu'elle les poussa jusques dans les bois, dont ils avaient débouché le matin. L'adjudant-général Godard donna, dans cette occasion, des preuves signalées de courage et d'intelligence, qui décidèrent du succès de cette sanglante journée. Pendant ce temps-là, une seconde colonne anglaise se disposait à prendre en flanc ces braves Français; ils se portent avec furie sur ces nouveaux ennemis, qui se retirèrent à leur approche et ne reparurent plus.

Deux autres colonnes anglaises dirigeaient leur marche vers le centre de l'armée française; mais le feu de quatre pièces de canon de vingt-quatre les fit reculer. L'aile droite de l'armée anglaise n'attaqua pas la gauche des Français; elle ne put même la canonner que par intervalles, son artillerie ayant été presqu'entièrement démontée par les canonniers français, à mesure qu'elle ouvrait son feu. Ainsi se termina cette sanglante journée, dans laquelle deux mille cinq cents Français repoussèrent cinq mille Anglais, leur tuèrent ou blessèrent environ mille hommes, tandis

1783. qu'ils n'en perdirent eux-mêmes que quatre cent cinquante.

Cependant presque tous les Cipayes qui se trouvaient dans l'armée de France ayant pris la fuite, Bussi, en attendant leur retour, fut contraint d'ordonner aux troupes d'abandonner les ouvrages extérieurs dans lesquels on avait combattu pour rentrer dans Goudelour, ce qu'elles exécutèrent pendant la nuit du 13 au 14 juin, sans être inquiétées par les Anglais.

L'amiral Suffren n'apprit pas plutôt que Goudelour était en danger, que, quoique son escadre fût inférieure à celle d'Hughes, il vola au secours de la place assiégée. A la vue des vaisseaux français, l'escadre anglaise se forme en ligne de bataille, et porte au large pour éviter de combattre sous le vent.

Suffren voulant suppléer à l'infériorité du nombre de ses vaisseaux par la supériorité de celui de ses équipages, serra le vent à l'entrée de la nuit, et vint mouiller à une demi-lieue de la place. Le général Bussi savait que les Anglais n'avaient pas encore débarqué la grosse artillerie et les autres munitions qui leur étaient nécessaires pour en-

treprendre le siége de Goudelour; il fit passer sur l'escadre française douze cents Français ou Cipayes. Suffren, fortifié de ce renfort, qu'il distribua sur ceux de ses vaisseaux dont les équipages étaient les moins nombreux, ne s'occupa plus que des moyens de combattre avec moins de désavantage. 1783.

LXXXVI. *Troisième combat naval entre les amiraux Suffren et Hughes.*

Pendant deux jours, les escadres rivales furent constamment en vue et manœuvrèrent; celle des Anglais pour gagner le vent, et celle des Français pour le conserver. Enfin l'amiral anglais ayant fait virer son escadre vent arrière le 20 juin, à deux heures après midi, sept jours après la bataille de Goudelour, Suffren ordonna à la sienne d'exécuter la même évolution; ensuite il arbora le signal du combat dans l'ordre naturel, amures à babord, comme celle des ennemis. A ce signal succéda celui d'arriver à l'est, et de tenir le vent tous ensemble pour bien former la ligne.

L'amiral anglais semblait éviter le combat, dans l'espérance sans doute que la brise du large qui souffle ordinairement dans ces

1783 parages depuis deux heures après midi jusqu'au lendemain dix heures du matin, et qui ne s'était point fait sentir depuis que les deux escadres se trouvaient en présence, lui procurerait l'avantage du vent. Trompé dans son attente, il mit en panne, amures à babord, serra la ligne, formée de dix-huit vaisseaux, et attendit l'escadre française.

Elle n'était composée que de quinze vaisseaux. Suffren fit mettre en bataille la frégate *la Consolante*, de quarante canons, pour augmenter sa ligne. Le combat s'engagea à la vue de Goudelour, à quatre heures un quart après midi. La nuit sépara les combattans. L'escadre anglaise se couvrit de voiles le lendemain; et fesant route au nord, elle jetta l'ancre d'abord à Alemparvé pour boucher ses voies d'eau, et attendre ceux de ses vaisseaux qui avaient été forcés d'arriver à la fin du combat, et bientôt après rentra dans la rade de Madras.

LXXXVII. *La paix entre la France et l'Angleterre est publiée à Madras et à Pondichéry.*

L'escadre française, après avoir forcé à coups de canon celle d'Angleterre de s'éloigner, revint devant Goudelour pour encou-

rager les troupes renfermées dans cette place. Suffren remit à terre, non-seulement les douze cents hommes qu'on lui avait prêtés; il y ajouta douze cents soldats de marine tirés de son escadre. Tous les événemens de la guerre tournaient alors au désavantage de l'Angleterre. Le général Stuart était au moment d'abandonner le siége de Goudelour, qui devenait de jour en jour plus difficile, lorsqu'une frégate parlementaire annonça la cessation des hostilités entre la France et la Grande-Bretagne. On apprit bientôt après que les préliminaires de paix avaient été aussi signés entre les cours de Londres et de la Haye. 1783.

J'étais alors occupé du siége de Mangalor, où les Anglais avaient conservé une garnison, à cause de la bonté de son port et de sa proximité de Siring-Patnam. Déjà une brèche était faite aux murailles. Je me flattais d'expulser les Anglais de la côte de Malabar, ou de les reléguer du moins dans l'île de Bombai, lorsque les nouvelles de la paix entre la France et l'Angleterre, me privant des troupes auxiliaires sans lesquelles il m'était difficile de réussir dans le siége d'une ville maritime défendue par des Européens, et

1783. qui pouvait recevoir par mer tous les secours dont elle avait besoin, me forcèrent à me contenter de tenir la place étroitement bloquée du côté de terre. Je reçus bientôt des envoyés du conseil de Madras qui me proposaient d'adhérer à la pacification générale de la péninsule. Je ne me dissimulais pas que le grand nombre d'Anglais que j'avais dans mes prisons, plutôt qu'une véritable bienveillance, décidait les démarches du conseil de Madras; mais, d'un autre côté, le repos qu'un changement de règne rendait essentiellement nécessaire à mes états, me forçait de prêter l'oreille aux avances qu'on me fesait, quoique je fusse convaincu que la série des événemens devait réunir sous mes drapeaux un très-grand nombre de Français que la paix allait réformer.

1784. LXXXVIII. *Typoo-Zaëb fait sa paix avec les Anglais.*

Je me décidai donc à consentir à la paix. Elle fut signée dans Bangalor le 11 mars 1784, le seizième jour de la lune *rabillasani*, par Ant. Sadlier, G. L. Stuunton et J. Hudderston, plénipotentiaires des conseils de Madras, de Bombai, de Calcuta et de Ma-

homet-Ali Kan, nabad du Carnate. Le traité renfermait dix articles. 1784.

Le premier portait que la bonne harmonie serait rétablie entre tous les établissemens anglais, le royaume de Maissour et leurs alliés respectifs. Les deux puissances contractantes s'engageaient, par les second, troisième et quatrième articles, de restituer toutes les conquêtes respectivement faites, et de rendre la liberté sans rançon à tous les prisonniers de guerre. Je renonçais, par le cinquième, à mes prétentions du chef de ma femme sur la nabadie du Carnate. Le sixième article autorisait toutes personnes expatriées pendant la guerre à rentrer tranquillement dans leurs foyers sans être inquiétées pour le passé, pourvu qu'à l'avenir leur conduite fût celle de bons citoyens. Les autres articles regardent les dispositions concernant le commerce entre les sujets des deux puissances contractantes.

Le jour de la signature du traité, je fus reçu dans Mangalor, et je repris successivement possession de Calicut, d'Onor, et des autres places que les Anglais avaient occupées pendant la guerre sur les côtes de mes états.

1784. LXXXIX. *Conclusion.*

Depuis près de deux ans je n'avais pas joui des embrassemens de ma famille ; la paix me permettait enfin de la ramener dans les jardins d'Heyder-Nagur : j'y reçus des ambassadeurs de presque tous les princes de l'Indostan. De cette époque je fus pleinement convaincu du sentiment profond et général de haine et de mépris qu'inspiraient les Anglais, et dont je n'ai parlé dans cet ouvrage que d'après les mémoires de mon père.

J'entrais dans ma trente-unième année : mais quoique Heyder m'eût admis de bonne heure dans ses conseils pour me former aux affaires, soit préjugé, soit inattention, j'avais toujours regardé la plupart des plaintes portées contre ce peuple dominateur comme l'effet exagéré de l'envieuse jalousie. Accoutumé à le combattre dans les champs de Mars, et mille fois témoin de son héroïque valeur, je ne songeais pas même à me défendre de l'admiration qu'excitait en moi la bravoure et la générosité dans les combats réunies ensemble. Je ne pouvais pas concevoir que le même peuple pût allier les viles

et

et sordides passions de l'avarice, de la cruauté, de la rapine, avec la noble ardeur pour la gloire dont je le voyais épris; il fallait que le flambeau de l'expérience m'éclairât sur ces étonnantes contradictions du cœur humain, qui font du même homme la gloire ou le rebut de la nature, suivant les circonstances dans lesquelles il se trouve. 1784.

Les peuples de l'Indostan, divisés d'intérêts, de religion, de coutumes, d'habitudes, se réunissaient tous dans le desir d'expulser une bande de brigands qui visaient à l'empire universel par un système suivi de perfidie et d'usurpations; qui, s'étant établis sur les côtes en qualité de navigateurs et de négocians paisibles, avaient abusé de l'hospitalité jusqu'à tourner contre le pays qui les avait reçu dans son sein, les armes et les fortifications dont on ne leur avait permis l'usage que pour leur défense particulière; dont l'infernale politique avait circonvenu les puissances de l'Indostan, avait fomenté leurs divisions pour en profiter, s'était immiscé dans toutes leurs guerres pour affaiblir leur puissance successivement, et s'élever sur leurs débris. Aussi redoutables par leurs traités frauduleux que par leurs guerres san-

1784. glantes et destructrices, nulle concession n'avait pu satisfaire la cupidité des Anglais, et jamais aucune considération d'alliance ou de services n'avait arrêté leur ambition. Nul peuple que les Anglais n'eussent tenté d'asservir ; nul canton qu'ils n'eussent arrosé du sang de ses habitans ; mais aussi, souverainement détestés par-tout, le jour de leur expulsion de l'Inde eût été regardé comme celui de la régénération de cet empire, dont ils étaient parvenus à opérer la dissolution.

Cette expulsion d'un peuple établi solidement sur toutes les côtes de l'Indostan, et maîtres de quelques-unes de ses plus riches provinces, d'un peuple qui entretenait une armée de quatre-vingt-dix mille combattans, plus redoutables par leur grande habileté dans l'art de la guerre que par leur nombre, ne pouvait être que l'effet de la réunion de toutes les forces de l'empire. Les envoyés des différens peuples qui le composaient m'assuraient de l'unanimité de ce concert ; mais combien de fois cette confédération générale, proposée avec fracas, embrassée avec enthousiasme, et bientôt dissoute par la mésintelligence que les en-

nemis eux-mêmes avaient semée parmi les confédérés, n'avait-elle pas tourné au détriment des peuples courageux qui n'avaient pas voulu poser les armes lorsque les autres puissances les abandonnaient! L'entière dévastation du pays des Seikes était un funeste exemple de cette vérité, et mon père avait été deux fois sur le point d'en faire lui-même l'expérience. D'ailleurs, les seules forces maritimes des Anglais les mettaient en état de braver impunément les armées les plus nombreuses des Indous; par la facilité qu'elles leur donnaient de transporter rapidement dans toutes les places menacées les troupes et les munitions qu'on ne pouvait y conduire par terre que lentement et avec beaucoup de frais: c'est encore ce qu'avait éprouvé mon père. Aussi, j'étais convaincu qu'aucune guerre ne pouvait réussir contre la compagnie anglaise sans avoir pour auxiliaire une nation dont la marine fût aussi formidable que celle de la Grande-Bretagne: la France seule offrait cet avantage. 1784.

Il fut proposé au mois de décembre d'ouvrir un congrès dans Benarès pour régler les conditions d'une confédération générale. J'envoyai deux plénipotentiaires dans cette

ville, sans attendre aucun succès de cette
1784. assemblée.
1785. Je partis le mois suivant pour faire la revue de mon armée, cantonnée dans les environs de Siring-Patnam. Son fonds était de cent mille hommes; mais elle avait été réduite à quatre-vingt mille par les événemens de la guerre. Je ne crus pas devoir ordonner aucune réforme dans la circonstance où je me trouvais; j'autorisai même le général Lally d'engager dans mon régiment français, alors composé de douze cents hommes, tous ceux de cette nation que la paix laissait sans emploi, et qui voudraient s'attacher à ma fortune.

A mon retour à Heyder Nagur, je trouvai la cour extrêmement brillante. Mon oncle, Mootum-Zaëb, qui, depuis la paix, était allé visiter ses possessions dans le pays des Marattes, en était de retour avec Amyde, son épouse. Ragoba, ancien peishau des Marattes, dégoûté des Anglais, qui s'étaient servi de son bras pour incendier sa patrie, et qui l'avaient abandonné lorsqu'ils n'avaient plus besoin de lui, s'était retiré dans ma capitale avec sa famille et ses trésors. Le vieux Chanda-Zaëb, parent de ma femme, venait

aussi d'y arriver pour y finir sa vie orageuse. 1785.
Mais quelqu'un que j'y revis avec autant de surprise que de plaisir, c'est Hussein. Lorsqu'il arriva dans la vallée de Dinam, la mort avait enlevé le père et la mère de Zulie, son épouse. Ce pays n'avait plus de charmes pour eux ; ils étaient revenus à Heyder-Nagur.

Un jour que je lisais les dépêches de mes plénipotentiaires au congrès de Bénarès, le général Lally me présenta un négociant français établi à Pondichéry, que les affaires de son commerce amenaient à ma cour ; il se nommait *Monneron*. J'eus plusieurs conversations avec cet homme, qui me paraissait très-instruit. Les particularités singulières dont il me fit part au sujet de la cour de France, et les probabilités qu'il me donnait qu'elle pourrait bien entreprendre une nouvelle guerre contre les Anglais, pour sortir des embarras dans lesquels elle se trouvait par un concours de circonstances alarmantes, me firent naître l'idée d'envoyer une ambassade en France. Ferisha et Hussein étaient trop âgés pour se charger de cette commission. Je fis bientôt mon choix. Monneron se chargeait d'accompagner mes plénipoten-

1785. tiaires ; le gouverneur de Pondichéry offrait une frégate pour les porter. Ce voyage fut décidé, et je résolus d'en attendre l'issue pour presser la confédération générale dont il était question dans le congrès de Benarès.

FIN.